

LES
MILLE ET UN JOUR,
CONTES PERSANS,
TRADUITS EN FRANÇOIS

Par M. PETIS DE LA CROIX,
*Doyen des Secrétaires-Interprètes du Roi,
Lecteur & Professeur au Collège Royal.*

TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE.



A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES

M. DCC. LXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

MILLE ET UN JOUR
COTES PERSAES
TRADUITS EN FRANÇOIS
PAR M. L'ABBÉ DE LA CROIX
Docteur des Sciences & Inspecteur du Roy
Lecteur & Professeur au Collège Royal.

BIBLIOTHEK
der
Deutschen
Morgenländischen
Gesellschaft.

Aus
GILDEMEISTER'S
Vermächtnis.

A PARIS
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES
M. DEC. XXVI
ATTE PUBLIÉE DE NOU





AVERTISSEMENT.

LORSQU'ON a fait imprimer le premier Tome de ces Contes, on n'en avoit pas traduit davantage; & avant que d'en donner d'autres, on vouloit tâter le goût du Public. Après tous les Contes qui avoient déjà paru, on craignoit d'en hasarder de nouveaux, quoiqu'on n'ignorât pas que ces sortes de Livres sont toujours de débit quand ils sont amusans; mais le succès

AVERTISSEMENT.

qu'il a eu, a excité le Traducteur à entreprendre ce travail dans ses momens de loisir; de sorte que malgré les occupations qu'il a d'ailleurs, nous espérons qu'il nous fournira tous les mois un Volume de ses mille & un Jour.

Les Savans auroient tort de lui reprocher d'avoir employé ses heures perdues à de pures bagatelles, puisque ces Contes sont aussi utiles qu'agréables; en effet, on y marque exactement la Géographie; on y peint les Mœurs & les Coutumes des différens Peuples de l'Asie. Si la scène d'un Conte est

AVERTISSEMENT.

chez les Tartares, par exemple, on sent qu'on y vit autrement qu'à Bagdad, ou qu'en Égypte. Les mets, les boissons, les habillemens, tout caractérise les Nations dont on y parle. Outre cela, toute la Morale des Musulmans y est répandue. On y apprend une partie de leur Théologie; de plus, le Traducteur y a joint une infinité de remarques curieuses; il a pris toutes les précautions imaginables pour qu'on lui pardonne son amusement, & pour sauver, s'il se peut, cet Ouvrage du mépris de certains Lecteurs sérieux, qui ne sauroient

AVERTISSEMENT.
souffrir les fictions les plus ingénieuses, & à qui le plus agréable Livre ne sauroit plaire, si le crédit de la vérité ne le rend recommandable.

Ce n'est donc point ici un amas d'idées extravagantes, ce ne sont pas des mœurs faites à plaisir. Si l'imagination de Dervis Moclès a produit les incidens de ses Contes, son jugement leur a prêté de la vraisemblance, & les a liés à des images qui représentent des choses réelles, & à des usages constants. Enfin, on peut regarder les mille & un Jour comme les Relations des

AVERTISSEMENT.

Voyageurs ; c'est-à-dire ,
comme un Ouvrage rempli
d'observations véritables , &
dignes de la curiosité du
Public.





T A B L E
DES HISTOIRES
contenues en ce Volume.

*S*uite & conclusion de l'Histoire
de Coulouf, Pag. 1.
Histoire du Prince Calaf, & de la
Princesse de la Chine, 66
Histoire du Prince Fadlallah, fils de
Bin-Ortoc, Roi de Mouzel, 91
Continuation de l'Histoire du Prin-
ce Calaf & de la Princesse de la
Chine. 178.



LES



LES
MILLE ET UN JOUR,
CONTES PERSANS.

JOUR XXXVII.

Couloufe, après ce qu'il venoit d'entendre, ne pouvoit plus douter qu'il ne fût avec la fille de Boyruc. Belle Dilara, s'écria-t-il, transporté d'amour & de joie, quel heureux changement ! par quel bizarre enchaînement d'aventure suis-je parvenu au comble de mes souhaits ! Quoi, c'est vous qu'on m'a fait épouser ? vous dont l'image charmante est

Tome II.

A

2 *Les mille & un Jour*,
gravée dans mon cœur ! vous que
je croyois ne revoir jamais ! Ah !
ma Princesse, si vous avez en effet
plaint le fils d'Abdallah, si ma dis-
grace vous a coûté des pleurs,
partagez en ce moment la dou-
ceur des transports que mon bon-
heur m'inspire. Qui m'eût dit,
quand le Roi des Keraïtes me
bannit de sa Cour, que le Ciel ne
me faisoit éprouver ce malheur,
que pour me rendre le plus heu-
reux des hommes !

Dilara n'étoit pas insensible
aux tendres mouvements que
Couloufe laissoit éclater. Ils pas-
sèrent tous deux la nuit à se té-
moigner mutuellement le plaisir
qu'ils avoient de se rencontrer ;
& ils s'en donnoient encore des
assurances, lorsqu'un Esclave de
Mouzaffer vint frapper assez ru-
dement à la porte de leur cham-
bre, en criant de toute sa force :
Hola ho ! Seigneur Hulla, pre-

Contes Persans. 3

nez, s'il vous plaît, la peine de vous lever, il est jour. Le fils d'Abdallah ne répondit point à la voix de l'Esclave, & continua d'entretenir la fille de Boyruc. Mais il sentit évanouir sa joie; une tristesse mortelle succéda tout-à-coup aux doux transports qui l'agitoient: Ma Reine, dit-il, l'ai-je bien entendu? on veut déjà nous séparer. Mouzaffer, impatient de vous voir rentrer dans sa famille, compte les moments du divorce qui vous en a fait sortir; & son fils justement jaloux de mon bonheur, n'en peut souffrir la durée; le jour même, d'accord avec mes ennemis, semble avoir précipité son retour. A peine, hélas! vous ai-je retrouvée, qu'il faut vous perdre encore, malgré les nœuds qui nous lient; car j'ai promis, j'ai juré de vous répudier. Et vous pourrez, interrompit la Dame,

A ij

4 *Les mille & un Jour,*
garder cet affreux serment ! Sa-
viez-vous, lorsque vous l'avez
fait, que c'étoit à moi que vous
promettiez de renoncer ? Vous
n'êtes point obligé de tenir une
promesse téméraire ; & quand
vous le feriez, Dilara ne vaut-
elle pas bien un parjure ? Ah !
Couloufe, ajouta-t-elle en pleu-
rant, vous ne m'aimez point, si
vous êtes capable de balancer
entre ma possession & le vain
honneur de tenir une parole qui
choque l'amour & la raison.
Mais, Madame, reprit-il, est-
ce qu'il dépend de moi de vous
conserver à ma tendresse ? Quand
même je violerois mon serment,
croyez-vous qu'un Étranger sans
appui, sans biens, puisse résister
au crédit de Mouzaffer ? Oui,
repartit la fille de Boyruc, vous
le pouvez ; méprisez ses mena-
ces ; rejetez ses offres, les loix
font pour vous. Si vous avez de

Contes Persans. §

la fermeté, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'on fera pour nous désunir. Hé bien, ma Princesse, dit-il, emporté par sa passion, vous serez satisfaite. Mon serment en effet est téméraire, & je sens bien que je ne puis le garder sans qu'il m'en coûte le repos de ma vie. C'en est fait, je ne vous répudierai point, puisque je puis m'en défendre. C'est la résolution que je prends. Je défie Mouzaffer & toute la terre ensemble de m'en détourner.

Tandis qu'il affuroit sa femme, & qu'il se promettoit à lui-même de demeurer ferme dans ce dessein, Taher à qui la nuit avoit paru beaucoup plus longue qu'à eux, vint aussi frapper à la porte de leur chambre. Allons donc, Hulla, s'écria-t-il, le jour s'avance. On vous a déjà averti de vous lever, vous vous

6 *Les mille & un Jour*,
faites bien presser; car il y a long-
temps que nous vous attendons
pour vous remercier, & vous
compter la somme promise. Ha-
billez-vous promptement, que
nous terminions cette affaire; le
Lieutenant du Cadi sera ici dans
un moment. Couloufe se leva
aussi-tôt, se revêtit de ses habits,
& ouvrit la porte à Taher qui le
fit conduire au bain, & servir par
un Esclave Grec. Lorsque le fils
d'Abdallah fut sorti du bain, l'Es-
clave lui donna du beau linge &
une robe très-propre, & le mena
ensuite dans une salle où étoit
Mouzaffer avec son fils & Danif-
chemend. Ils saluèrent le Hulla,
qui leur fit une profonde révéren-
ce. Ils l'obligèrent de s'asseoir au-
près d'eux à une table, & on leur
servit entre autres mets des pota-
ges *a* de jus de mouton.

a Asche risché y guipa.

Après le repas, Danifchemend prit Couloufe en particulier, & lui présentant cinquante sequins d'or avec un turban magnifique plié dans un paquet : Tiens, Jeune homme, lui dit-il, voilà ce que le Seigneur Mouzaffer te donne ; il te remercie du plaisir que tu lui as fait, & il te prie de ne pas demeurer plus long-temps à Samarcande. Répudie donc ta femme, fors de cette Ville ; & si quelqu'un te demande : As-tu vu le Chameau *a* ? dis que non.

JOUR XXXVIII.

LE Nayb *b* s'imaginait que le Hulla, pénétré des bontés de

a Façon de parler des Orientaux, pour dire, garde le secret.

b Lieutenant du Cadi.

8 *Les mille & un Jour*,
Mouzaffer, alloit se répandre en
discours pleins de reconnoissan-
ce, & il fut fort surpris de sa ré-
ponse. Je croyois, répondit Cou-
loufe, en jetant loin de lui le pa-
quet & les sequins, que la justi-
ce, la bonne foi & la Religion
regnoient à Samarcande, sur-tout
depuis qu'Usbec-Kan est parvenu
à la Couronne de Tartarie : mais
je m'apperçois que je me suis
trompé, ou plutôt qu'on trompe
le Roi. Il ne fait pas que dans
la Ville même où il fait son sé-
jour, on veut tyranniser les Etran-
gers. Quoi donc ! j'arrive à Sa-
marcande, un Marchand s'adresse
à moi, m'invite à dîner chez lui,
me caresse, me fait épouser une
Dame suivant les loix ; je m'en-
gage de la meilleure foi du mon-
de ; & lorsque je suis engagé, on
prétend que je répudie ma femme !
Cessez, Seigneur Nayb, cessez
de me proposer une action si in-

Contes Persans. 9

digne d'un honnête homme, ou bien je mettrai de la terre *a* sur ma tête, j'irai me jeter aux pieds d'Usbec-Kan, & nous verrons ce qu'il ordonnera.

Le Lieutenant du Cadi, à ces paroles, tira Mouzaffer à part, & lui dit: Vous avez voulu prendre cet Etranger pour Hulla, vous ne pouviez faire un plus mauvais choix. Il refuse de répudier sa femme; mais je vois bien que c'est un homme qui ne fait où donner de la tête, & qui voudroit vous obliger à lui faire quelque présent considérable. Ho! s'il ne tient qu'à cela, dit Mouzaffer, il sera bientôt content. Offrez - lui cent sequins d'or, & qu'il sorte de la Ville avec toute la diligence & tout le secret

a Quand les Orientaux veulent donner les marques publiques d'une extrême douleur, ils se revêtent d'un sac, & se couvrent la tête de terre & de cendre.

10 *Les mille & un Jour*,
que j'exige de lui. Non, non,
Seigneur Mouzaffer, s'écria Cou-
loufe en l'entendant parler ainsi !
vous avez beau doubler la somme,
vous me donneriez dix mille se-
quins, vous y ajouteriez même
inutilement les plus riches étoffes
de vos magasins, je ne romprai
point un si saint engagement. Jeu-
ne homme, lui dit alors Danif-
chemend, vous ne prenez pas le
bon parti dans cette affaire ; je
vous conseille d'accepter les cent
sequins d'or, & de répudier votre
femme sans différer : car si vous
nous réduisiez à la nécessité de
rendre cétte aventure publique,
vous vous en repentiriez sur ma
parole. Vos menaces, repliqua
le fils d'Abdallah, ne m'épou-
vantent point. Vous ne sauriez
m'obliger à détruire une union
que protègent les loix. Ah ! c'en
est trop, interrompit en cet en-
droit l'impétueux Taher qui avoit

eu bien de la peine à se contraindre & à se taire jusque-là. Menons ce misérable chez le Cadi, & le faisons traiter comme il le mérite. Nous allons voir s'il est permis d'abuser d'honnêtes gens par de vaines promesses. Danifchemend & Mouzaffer essayèrent encore de persuader au Hulla qu'il devoit de bonne grace faire ce qu'ils souhai-toient; mais n'en pouvant venir à bout, ils le menèrent devant le Cadi.

Ils informèrent ce Juge de tout ce qui s'étoit passé; & sur leur rapport le Cadi regardant Couloufè, lui parla dans ces termes: Jeune Etranger, que personne ne connoît dans cette Ville, & qui vivois dans une Mosquée des aumônes que nos Ministres te donnoient chaque jour, as-tu perdu le jugement jusqu'à t'imaginer que tu de-

12 *Les mille & un Jour,*
meureras tranquille possesseur
d'une Dame qui a été l'épouse de
Taher ? Le fils du plus riche
Marchand de Samarcande ver-
roit une femme qu'il aime, &
qu'il veut reprendre, entre les
bras d'un malheureux, dont une
naissance basse est peut-être le
moindre défaut ! Rentre en toi-
même & te rends justice. Tu n'es
pas d'une condition égale à celle
de ta femme ; & quand tu serois
d'un rang au-dessus même de ce-
lui de Taher, il suffit que tu ne
sois pas en état de faire la dépen-
se qui convient à une honnête
famille, pour que je ne te per-
mette pas de vivre avec ta fem-
me. Renonce donc à la folle es-
pérance que tu as conçue, & qui
t'a fait violer un serment ; ac-
cepte l'offre du Seigneur Mou-
zaffer, répudie ta femme, & t'en
retourne à ta patrie ; ou bien si
tu t'obstines à n'y vouloir pas

consentir, prépare - toi à recevoir tout-à-l'heure cent coups de bâton.

Le discours du Cadi, bien que prononcé d'un ton de Juge, n'eut pas le pouvoir d'ébranler la fermeté du fils d'Abdallah, qui reçut les cent coups de bâton d'un air froid & sans se démentir. En voilà assez pour aujourd'hui, dit le Cadi, demain nous doublerons la dose ; & si elle n'est pas assez forte pour le guérir de son opiniâtreté, nous aurons recours à des remèdes plus violens : qu'il passe encore cette nuit avec sa femme. J'espère que nous le reverrons demain plus raisonnable. Taher auroit fort souhaité, que sans attendre au jour suivant, on eût continué de frapper le Hulla, & il ne tint pas à lui que cela ne fût ; mais le Cadi ne le voulut pas : de sorte que Mouzaffer &

14 *Les mille & un Jour ;*
son fils s'en retournèrent chez
eux avec Couloufe , qui tout
meurtri qu'il étoit des coups
qu'il avoit reçus , ne laissa pas de
regarder comme un doux lénitif
à ses maux , la liberté qu'on lui
donnoit de revoir Dilara.

JOUR XXXIX.

MOuzaffer essaya de persua-
der par la douceur le fils d'Ab-
dallah. Il lui fit de nouvelles
promesses ; il lui offrit jusqu'à
trois cents sequins d'or , s'il vou-
loit sur le champ répudier la fille
du Boyruc : & pendant qu'il n'é-
pargnoit rien pour gagner son
esprit , Taher entra dans l'ap-
partement de la Dame.

Elle étoit dans une agitation
qu'on ne peut exprimer. Impa-
tiente d'apprendre ce qui s'étoit

passé chez le Cadi, elle attendoit Couloufe avec toute l'inquiétude qu'on peut sentir. Quoiqu'assurée de son amour, elle appréhendoit que sa fermeté ne se fût démentie, & elle ne put s'empêcher de le croire, lorsqu'elle vit paroître son premier mari. Elle frémit à sa vue, dans la pensée qu'il venoit lui annoncer cette nouvelle affreuse. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, & peu s'en fallut qu'elle ne tombât évanouie. Taher se laissa tromper à ces marques de douleur. Il s'imagina que quelqu'un avoit déjà dit à la Dame que le Hulla refusoit de la répudier, & que ce refus étoit la cause de cette profonde affliction dont elle paroissoit saisie. Madame, lui dit-il, ne vous abandonnez point à votre tristesse. Il n'est pas encore temps de vous désespérer. Le misérable

16 *Les mille & un Jour* ;
que j'ai choisi pour Hulla , ne
veut pas , à la vérité , vous céder à
mon amour , mais que cela ne
vous chagrine point. Il a déjà
reçu cent coups de bâton , & de-
main il en aura bien davantage ,
s'il s'obstine à ne pas faire les
choses dont il est convenu avec
le Nayb. Le Cadi même est dans
la résolution de lui faire éprou-
ver les derniers supplices. Con-
solez-vous donc , ma Sultane ,
vous n'avez plus que cette nuit
à passer avec le Hulla ; dès
demain je redeviendrai votre
époux. Je viens vous en assurer
moi-même , & vous exhorte à
prendre patience ; car je ne dou-
te pas que la nécessité de souf-
frir ce gueux-là , ne soit pour
vous une grande mortification.
Oui , Seigneur , interrompit Di-
lara , je vous avoue que le Hulla
fait toute ma peine. Le repos
de

de ma vie dépend de lui. Hélas ! je crains que cette affaire ne tourne pas au gré de mes desirs. Pardonnez-moi, ma Reine, reprit-il avec précipitation, calmez une inquiétude si obligeante pour Taher. Vous pouvez vous flatter que demain notre union sera rétablie. Et achevant ces paroles, il sortit de l'appartement de la Dame, & Couloufe y entra un moment après.

Si-tôt qu'elle apperçut le fils d'Abdallah, elle passa de la douleur à la joie : Ah ! cher époux, s'écria-t-elle en lui tendant les bras, venez recevoir le prix de votre constance. Est-il possible que vous ayez mieux aimé souffrir un indigne traitement, que de renoncer à Dilara ? Taher lui-même m'a conté tout ce qui vous est arrivé chez le Cadi ; & si je suis charmé de

18 *Les mille & un Jour*,
votre fermeté, je ressens aussi
très - vivement la barbarie qu'on
a exercée sur vous. Je ne puis
même, sans effroi, penser aux
nouveaux tourments qui vous
menacent. Madame, répondit
Couloufe, quels que puissent
être les maux qu'on me prépa-
re, ma constance n'en fera point
ébranlée : ils ne produiront pas
plus d'effet que les promesses
que Mouzaffer vient de me fai-
re ; on ne peut me séduire ni m'é-
pouvanter. J'ignore ce que l'ar-
bitre de nos destinées a ordon-
né de mon fort : j'ignore s'il veut
que je meure ou que je vive pour
vous, mais du moins je fais bien
qu'il ne sauroit être écrit dans
le Ciel *a* que je vous répudierai.

a Les Persans croient que tout ce qui doit
arriver jusqu'à la fin du monde, est écrit sur
une table de lumière appelée *Louh*, avec
une plume de feu appelée *Calam-azer*, &
l'écriture qui est dessus se nomme *Caça* ou
Clada, c'est-à-dire, la prédestination inévita-
ble,

Non, reprit la fille de Boyruc, le Ciel ne nous a pas joints l'un & l'autre d'une manière si merveilleuse pour nous séparer presque aussi-tôt. Je ne puis croire qu'il vous laisse périr, & je sens qu'il m'inspire un moyen de tromper nos ennemis. Avez-vous dit au Cadi, ajouta-t-elle, que vous avez été Favori du Roi des Keraïtes? Non, repartit Couloufe, car le Juge m'a d'abord fermé la bouche, en me disant qu'il ne permettra jamais que je vous possède, puisque je suis sans biens, quand j'aurois d'ailleurs de la naissance. Cela étant, dit-elle, suivez exactement le conseil que je vais vous donner. Demain lorsque vous serez devant le Cadi, ne manquez pas de dire que vous êtes fils de Massaoud: C'est un Marchand de Cogende qui a des richesses immenses. Vous n'avez qu'à soutenir que

B ij

20 *Les mille & un Jour*,
c'est votre père. Avancez même
hardiment que vous en recevrez
bientôt des nouvelles, qui feront
connoître à tout le monde que
vous ne dites rien qui ne soit très-
véritable.

J O U R X L.

Couloufé promet à Dilara
d'employer ce mensonge, pour
éviter, s'il étoit possible, les
maux qu'on lui préparoit; &
l'espérance qu'ils conçurent tous
deux, que par ce moyen ils obli-
geroient le Cadi à les laisser vi-
vre ensemble, les rendit plus
tranquilles. Ils cédèrent insensibi-
blement l'un & l'autre à leur
penchant; & détournant leur
pensée des peines de l'avenir,
ils s'abandonnèrent au plaisir pré-
sent.

Ils passèrent le reste de la journée & toute la nuit comme deux époux charmés de leur sort ; mais aussi-tôt qu'il fut jour , on vint troubler leur joie. Les gens du Cadi , conduits par Taher , arrivèrent à la porte de la chambre. Ils frappèrent rudement , en criant : debout , debout , Seigneur Hulla ! il est temps de paroître devant le Juge : levez-vous. Le fils d'Abdallah poussa un profond soupir à ces paroles , & sa femme se prit à pleurer. Infortuné Couloufe , dit - elle , que ton épouse te coûte cher ! Ma Princesse , répondit - il , de grace essuyez vos larmes , elles me percent le cœur ; ne nous livrons point au désespoir ; ranimons plutôt notre espérance ; attendons tout du Ciel ; je me flatte qu'il voudra bien me secourir ; je sens même déjà un effet de sa bonté , mon courage

22 *Les mille & un Jour*,
redouble, & il n'est point de pé-
ril qui puisse me faire trembler.

En parlant de cette sorte, il s'habilla, ouvrit la porte, & suivit les gens du Cadi qui le menèrent à leur Maître. Mouzaffer & son fils les accompagnoient, & paroissoient pleins d'inquiétude. D'abord que le Juge apperçut Couloufe : Hé bien, Hulla, lui dit-il, dans quelle disposition es-tu aujourd'hui? N'es-tu pas plus sage qu'hier? faudra-t-il te donner de nouveaux coups de bâton pour te faire répudier ta femme? Je ne le crois pas : tu auras sans doute fait des réflexions salutaires, & pensé qu'un homme de rien, comme toi, ne doit point s'obstiner à vouloir conserver une femme qui ne peut être à lui. Monseigneur, dit Couloufe, puisse la vie d'un Juge tel que vous, durer plusieurs siècles; mais je ne suis pas

un homme de rien. Ma naissance n'est point obscure, comme vous vous l'imaginez : & puisqu'il faut enfin que je me fasse connoître, sachez que je me nomme Rucneddin, & que je suis fils unique d'un Marchand de Cogende appelé Massaoud. Mon père est encore plus riche que Mouzaffer ; & s'il favoit l'état où je me trouve, il m'enverroit bientôt tant de Chameaux chargés d'or, que toutes les femmes de Samarcande envieront le bonheur de celle que j'ai épousée. Quoi donc ! parce que des voleurs m'ont volé & dépouillé auprès de cette Ville, & que je me suis retiré dans une Mosquée, pour subsister, vous concluez de-là que je ne suis qu'un homme de rien ! Ho, je vous ferai bien voir que vous vous trompez. Je vais incessamment écrire à mon père, & il

24 *Les mille & un Jour,*
n'aura pas plutôt reçu de mes
nouvelles , qu'il me fera tenir
en cette Ville des richesses in-
finies.

Dès que Couloufe eut ache-
vé ces paroles , le Cadi lui dit :
Vous êtes fils unique d'un riche
Marchand de Cogende , & ce
n'est que par l'accident que vous
venez de raconter que vous êtes
dans la misère? Assurément , ré-
pondit le fils d'Abdallah. Vous
voyez bien , Monseigneur , que
je ne suis pas un misérable élevé
dans la poussière. Hé pourquoi ,
Jeune homme , reprit le Juge ,
n'avez - vous pas déclaré cela
hier ? je ne vous aurois pas fait
maltraiter. Seigneur , ajouta-t-il
en se tournant vers Mouzaf-
fer , ce que dit le Hulla change
la thèse ; étant fils unique d'un
gros Marchand , les loix ne
permettent pas qu'on le force à
répudier sa femme. Bon ! Sei-
gneur ,

gneur Cadi, interrompit Taher, est-ce que vous ajoutez foi à cet imposteur? Il se dit fils de Massaoud, pour éviter les coups de bâton & gagner du temps. Je n'y faurois que faire, dit le Juge; soit qu'il mente, soit qu'il dise la vérité, il m'est défendu de passer outre; tout ce que je puis ordonner de plus favorable pour vous, c'est d'enjoindre au Hulla de prouver ce qu'il avance. Nous n'en demandons pas davantage, dit alors Mouzaffer. Je veux bien même qu'à mes dépens on envoie un Exprès à Cogende; je connois Massaoud pour l'avoir vu ici quelquefois, je fais bien que c'est un Marchand très-riche: si le Hulla est effectivement son fils, nous lui abandonnons Dilara. Oui, dit Taher; mais en attendant le retour du Courier, il seroit à propos, ce me semble, de faire vivre les époux séparément. Cela est

Tome II.

C

26 *Les mille & un Jour*,
contre les règles, repartit le Cadi,
la femme doit demeurer avec son
mari : on ne fauroit la lui enle-
ver sans commettre une violence
condamnée par les Loix. Envoyez
donc un homme à Cogende, qui
n'est qu'à sept journées d'ici. Dans
quinze jours nous saurons ce que
nous devons penser du Hulla. S'il
est fils de Massaoud, il ne répu-
diera pas la Dame ; mais je jure
par la Pierre noire du sacré Tem-
ple de la Mecque, & par le saint
Bosquet de Medine, où est le
Tombeau du Prophète, que s'il
nous trompe, un supplice cruel
& ignominieux punira l'impof-
teur, & terminera le cours de sa
vie.



J O U R X L I .

Cette affaire ainsi décidée par le Cadi , les Parties se retirèrent. Mouzaffer & son fils firent partir pour Cogende un de leurs domestiques , avec ordre de s'informer parfaitement de ce qu'ils vouloient savoir , & de faire toute la diligence possible. Pour Couloufe , il alla promptement rendre compte à sa Dame de ce qui s'étoit passé chez le Juge. Elle en eut beaucoup de joie : Ah ! cher époux , dit - elle , tout va bien. Nous ne devons plus rien appréhender. Avant que le Courier soit revenu de Cogende , avant même qu'il y soit arrivé , nous prendrons tous deux la fuite ; nous sortirons une nuit de Samarcande , nous nous rendrons à

C ij

28 *Les mille & un Jour*,
Bocara le plutôt qu'il nous fera
possible, & nous y vivrons de
ma dot dans un repos que nos en-
nemis ne pourront troubler.

Couloufe approuva la pensée
de Dilara. Ils résolurent de se
sauver; mais comme ils étoient
trop observés dans la maison où
ils demeuroient, pour pouvoir
impunément exécuter leur des-
sein, ils jugèrent qu'ils devoient
aller loger ailleurs; qu'il falloit
le déclarer à Mouzaffer; & que
s'il s'y opposoit, ils en deman-
deroient la permission au Cadi.
Cela étant arrêté entr'eux, le fils
d'Abdallah alla trouver sur le
champ Mouzaffer & son fils. Il
leur dit que dès ce jour-là il vou-
loit changer de demeure; qu'il
prétendoit, puisque les Loix le
rendoient maître de sa femme,
disposer d'elle à son gré, & la
mener où il lui plairoit. Mouzaffer
& son fils ne manquèrent pas de

s'y opposer. Taher sur-tout protesta qu'il ne consentiroit pas que Dilara sortît de chez lui. Couloufe de son côté n'en démordit point, de sorte qu'il fallut encore avoir recours au Cadi.

Ce Juge, informé du sujet qui les ramenoit devant lui, demanda au Hulla pourquoi il avoit envie de quitter la maison de Mouzaffer. Monseigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, j'ai ouï dire souvent à Massaoud mon père, que lorsqu'on demeure avec ses ennemis, il faut s'en séparer le plutôt qu'il est possible : ainsi je voudrois aller vivre ailleurs en attendant des nouvelles de Cogende. Ma femme le souhaite autant que moi. Ah le menteur, s'écria Taher en cet endroit ! Dilara gémit, Dilara est dans les pleurs depuis que ce misérable est son mari, & il a l'impudence de dire qu'elle s'ennuie chez moi ! Oui, je l'ai dit, reprit

30 *Les mille & un Jour*,
Couloufe, & je le dis encore; ma
femme m'aime, & ne desire rien
avec plus d'ardeur que de s'éloi-
gner de vous. Si cela n'est pas
vrai, si elle a d'autres sentimens,
je suis prêt à la répudier tout-à-
l'heure. Seigneur Cadi, dit alors
Taher, vous l'entendez, je le
prends au mot: ordonnez que
Dilara vienne ici, & qu'elle s'ex-
plique là-dessus. J'y consens, dit
le Juge: Allez, Nayb, ajouta-t-il
en se tournant vers Danischemend
qui étoit présent, transportez-
vous chez Mouzaffer, & dites à
Dilara que je veux lui parler:
amenez-la ici, dans un moment
nous verrons bientôt dans quelle
disposition elle est; & je déclare
que si elle dément le Hulla, elle
fera répudiée sur le champ.

Le Nayb s'acquitta de sa com-
mission avec beaucoup de dili-
gence; il amena la Dame chez le
Juge, qui ne la vit pas si-tôt

paroître, qu'il lui demanda si elle souhaitoit de sortir de chez Mouzaffer, & si elle avoit plus d'inclination pour le Hulla que pour son premier mari. Taher ne doutoit point qu'elle ne prononçât en sa faveur; & cédant à un mouvement de joie dont il ne fut pas maître, il prit la parole avant qu'elle répondit: Parlez, Madame, dit-il, vous n'avez qu'à déclarer vos véritables sentimens, & vous ferez dès aujourd'hui délivrée de ce que vous haïssez. Puisqu'on me donne cette assurance, dit la fille de Boyruc, je vais ne vous rien déguiser. Mon second mari, le fils de Massaoud, a toute ma tendresse, & je supplie très-humblement le Seigneur Cadî d'ordonner qu'il nous fera permis de loger ailleurs que chez Mouzaffer. Ho, ho, dit alors le Juge, en s'adressant au premier mari, vous voyez que le Hulla n'a rien

32 *Les mille & un Jour,*
avancé témérairement, il étoit
bien sûr de son fait. Ah la traî-
tresse, s'écria Taher tout étourdi
de l'aveu sincère de la Dame !
comment a-t-elle pu se laisser sé-
duire depuis hier ? J'en suis fâché
pour l'amour de vous, reprit le
Cadi, car je ne puis me dispen-
ser de leur permettre d'aller lo-
ger où il leur plaira. Vous lais-
serez donc triompher cet Étran-
ger, lui dit Taher, & sans savoir
s'il est véritablement fils de Mas-
faoud, vous souffrirez qu'il pos-
sède tranquillement Dilara ? Non,
répondit le Juge, s'il n'est pas en
effet ce qu'il dit ; si c'est un misé-
rable, je le ferai mourir pour nous
avoir trompés. Et vous vous ima-
ginez, repliqua le fils de Mou-
zaffer, que s'il a sujet de craindre
le châtement dont vous le mena-
cez, il fera assez sot pour attendre
en cette Ville que nous ayons
reçu des nouvelles de Cogende ?

Quelle erreur ! persuadez - vous plutôt qu'il a dessein de sortir de Samarcande , & qu'il engagera peut-être la Dame à le suivre ; mais que dis-je , peut-être ? leur complot est déjà fait , & ils ne veulent sans doute changer de demeure , que pour pouvoir plus aisément exécuter leur résolution. Cela n'est pas impossible , repartit le Cadi ; mais j'y mettrai ordre. En quelqu'endroit de la Ville qu'ils prennent un logement , je me charge de les faire observer par une garde nombreuse & vigilante qui m'en rendra bon compte.

Couloufe & Dilara eurent donc la liberté de quitter la maison de Mouzaffer. Ils en sortirent dès ce jour-là même , pour aller demeurer dans un Caravanferail. Ils achetèrent quelques Esclaves pour les servir. Ils ne manquoient ni d'argent ni de quoi en faire ; car la Dame avoit une dot considérable

34 *Les mille & un Jour*,
avec une assez grande quantité
de pierreries. Ils ne songèrent
d'abord qu'à se réjouir. Le plaisir
de pouvoir sans contraindre s'a-
bandonner à leur amour, les em-
pêcha les premiers jours de faire
les tristes réflexions que l'état où
ils étoient devoit leur inspirer. Ils
vivoient comme si le Cadi ne leur
eût pas donné de garde, & qu'ils
eussent pu facilement se sauver,
ou comme si Couloufe eût été
véritablement fils de Massaoud,
& qu'ils eussent attendu des nou-
velles agréables de Cogende.



JOUR XLII.

L'Aventure du Hulla, quelques soins qu'eussent apportés Mouzaffer & son fils pour la rendre secrète, fit tant de bruit dans Samarcande, que plusieurs honnêtes gens voulurent voir les deux personnes que l'Amour avoit si fortement unies; de sorte que Couloufè & Dilara, en butte à la curiosité publique, recevoient tous les jours de nouvelles visites.

Un jour entr'autres, il entra chez eux un homme de bonne mine, qui leur dit qu'il étoit un Officier du Roi, qu'il avoit appris ce qui s'étoit passé chez le Cadi, & qu'il venoit les assurer qu'il s'intéressoit à leur fortune; enfin, il leur offrit ses services de si

36 *Les mille & un Jour*,
bonne grace , & il fut si bien
leur persuader qu'il entroit dans
leurs intérêts , qu'ils crurent ne
pouvoir lui témoigner trop de
reconnoissance. Ils le prièrent de
manger avec eux ; & pour lui
marquer l'extrême considération
qu'ils avoient pour lui , Dilara
ôta son voile : de sorte que
l'Officier , étonné de la beauté
de la Dame , ne put s'empê-
cher de s'écrier : Ah ! Seigneur
Hulla , je ne suis plus surpris
de la fermeté que vous avez
fait paroître chez le Juge. Ils
s'affirent tous trois à une table
couverte de plusieurs mets. Il y
avoit toutes sortes de Pilau , du
Bogra où il entroit du gingem-
bre , du poivre long , du noir &
du blanc avec du beurre frais :
du Rischtéy poulad composé de
safran , de vinaigre , de miel &
de térébenthine ; & un jousch-
berré , c'est - à - dire , un agneau

à l'étuvée, dont le dombé, ou la queue remplie d'herbes aromatiques, faisoit un plat particulier.

Les Esclaves, après le repas, apportèrent du vin rouge de Chiras, du vin blanc de Kismifche, & du rossoli ambré, nommé Raqui-moanber; ensuite les parfums furent présentés à la ronde. Et alors la Dame s'étant fait donner un tambour de basse, commença d'en jouer en chantant un air sur le mode Uzzal. Après cela elle demanda un luth; elle l'accorda & en joua d'une manière qui charma l'Officier du Roi: puis elle prit une guitarre, & chanta un air tendre sur le mode Nava, dont on se sert pour pleurer l'absence des Amans.

C'étoit une chanson qu'elle avoit composée à Caracorom, après la disgrâce de Couloufe.

38 *Les mille & un Jour*,
Mais elle ne put la chanter sans
retracer à l'esprit de cet Amant
des images qui l'attendrirent. Ce
Jeune homme tomba dans une
profonde rêverie, & bientôt se
mit à pleurer amèrement.

L'Officier du Roi en fut sur-
pris, & lui demanda quel étoit
le sujet de ses pleurs. Hélas, ré-
pondit le fils d'Abdallah, de
quoi vous servira d'en savoir la
cause ? il ne vous est pas moins
inutile de l'apprendre, qu'à moi
de vous le dire. Je viens de rap-
peller dans ma mémoire mes
malheurs passés, & je ne puis
songer à ceux qui me menacent,
sans être pénétré de la plus vive
douleur. Cette réponse ne satis-
fit point l'Officier du Roi : Jeune
Etranger, dit-il, au nom de
Dieu, racontez-moi vos aven-
tures. Ce n'est point par curio-
sité que je veux les entendre ; je
me sens disposé à vous servir, &

peut-être ne vous repentirez-vous point de m'avoir fait cette confidence. Dites-moi qui vous êtes, je vois bien que vous ne manquez pas de naissance : parlez, & ne me déguisez rien. Seigneur, reprit Couloufe, mon histoire est un peu longue, & pourra vous ennuyer : Non, non, dit l'Officier; je vous prie même de n'en supprimer aucune circonstance. Alors le fils d'Abdallah commença le récit de ses aventures : il raconta tout sans déguisement. Il avoua qu'il n'étoit point fils de Massaoud, & qu'il avoit eu recours à l'imposture pour s'assurer la possession de Dilara; mais, ajouta-t-il, mon mensonge n'a pas eu tout l'effet que j'en attendois : on n'a pas voulu me croire sur ma parole; on a envoyé à Cogende un Courrier qui sera de retour dans trois jours : Ainsi le Cadi, qui

40 *Les mille & un Jour* ;
nous fait garder à vue , décou-
vrira bientôt ma fourberie , &
m'en punira par une mort infâ-
me. Cette mort pourtant n'est
pas ce qui m'afflige ; c'est l'ap-
proche du funeste moment qui
doit pour jamais me séparer de
l'objet que j'aime : cette seule
pensée fait toute ma peine.

Pendant qu'il tenoit ce dis-
cours , qu'il entremêloit de sou-
pirs & de larmes , la Dame de
son côté fondoit en pleurs , &
faisoit assez connoître par la
douleur dont elle paroissoit fai-
sie , qu'elle étoit dans les mêmes
sentimens que Couloufe. L'Of-
ficier du Roi ne vit pas ce spec-
tacle sans compassion : tendres
Epoux , dit-il , je suis touché de
votre affliction. Je voudrois pou-
voir vous rendre service , & vous
empêcher tous deux de boire la
coupe empoisonnée du mal-
heur de la séparation. Plût à
Dieu ,

Dieu , Jeune homme , que je
pusse vous soustraire au danger
que vous courez ! mais cela me
paroît bien difficile ! Le Cadi est
un Juge vigilant & inflexible.
On ne sauroit surprendre sa vi-
gilance , & il ne vous pardonnera
point de l'avoir trompé. Tout
ce que j'ai à vous conseiller , c'est
de mettre votre confiance en
Dieu , qui fait ouvrir les portes
les mieux fermées , & lever les
plus insurmontables difficultés.
Implorez son secours par de fer-
ventes prieres , & ne désespérez
pas de sortir heureusement de
cette affaire , bien que vous n'y
voyez nulle apparence. A ces
mots , l'Officier prit congé de
Couloufe & de la Dame , & se
retira.

Il faut avouer , dit alors la
fille de Boyruc , qu'il y a dans le
monde une espèce de gens assez
particulière. Ils viennent vous

42 *Les mille & un Jour*,
offrir leurs services : si vous leur
paraissez affligé, ils vous pres-
sent de leur raconter vos peines,
en vous promettant de les sou-
lager ; & lorsque par leurs com-
plimens importuns, ils vous ont
contraint de satisfaire leur cu-
riosité, toute la consolation
qu'ils vous donnent, c'est de
vous exhorter à prendre patien-
ce. Qui n'eût pas cru, en voyant
cet homme - ci entrer avec tant
de chaleur dans nos intérêts,
qu'il avoit dessein de nous être
utile, & de faire au moins tous
ses efforts pour nous servir ? Ce-
pendant, après avoir écouté le
récit de nos aventures, il nous
quitte, & nous abandonne à la
Providence. Madame, dit le
fils d'Abdallah, que voulez-vous
qu'il fasse pour nous ? rendons-
lui plus de justice ; il a trop l'air
d'un honnête homme, pour
pouvoir être soupçonné de ne

m'avoir arraché que par curiosité la confiance de mes malheurs. Non, non, il étoit disposé à nous faire plaisir; je m'en fie à la pitié généreuse qu'il nous a marquée, & qui a paru jusque dans son silence; mais quand il a vu le mal sans remède, pouvoit-il nous dire autre chose que ce qu'il nous a dit? & de qui pouvons-nous en effet recevoir du secours? Le Ciel seul est capable de me délivrer du péril où je suis.

JOUR XLIII.

CES malheureux Epoux s'attendrirent l'un & l'autre, en se rappelant toute l'horreur de leur destinée, & passèrent les deux jours suivans à gémir & à se lamenter. Ils songèrent pour;

44 *Les mille & un Jour*,
tant aux moyens de se sauver ;
ils tentèrent la fidélité de leurs
gardes ; mais ils les trouvèrent
incorruptibles. Ainsi, le quin-
zième jour arriva, jour auquel
devoit revenir le Courrier de
Cogende, & qu'ils craignoient
autant tous deux, qu'il étoit
ardemment souhaité du fils de
Mouzaffer.

Dès que les premiers rayons
de ce jour terrible vinrent éclai-
rer l'appartement de Couloufe,
ce Jeune homme, croyant voir
la lumière pour la dernière fois,
se leva pour aller à la mort. Il
regarda sa femme avec des yeux
où étoient peints la douleur &
le désespoir, & lui dit d'une voix
presque éteinte : Adieu, je vais
remplir mon destin, & porter
ma tête au Cadi : pour vous,
belle Dilara, vivez, & souve-
nez-vous quelquefois d'un hom-
me qui vous a si tendrement

aimée. Ah ! Couloufe, répondit la Dame en fondant en pleurs, vous allez mourir, & vous m'exhortez à vivre ! pensez-vous que la vie puisse avoir des charmes pour moi ? cruel ! tu veux donc que je traîne des jours languissans & déplorables ? Non, non, je veux t'accompagner, & descendre avec toi dans le tombeau. Taher, l'odieux Taher, verra périr ce qu'il aime avec ce qu'il hait : Il n'aura pas lieu de se réjouir de ton trépas. Hé ! pourquoi faut-il que tu meures ? c'est sur moi seul que doit tomber le châtiment ; c'est ta femme qui t'a rendu parjure, & qui t'a suggéré le mensonge qu'on veut que ta mort expie ; c'est donc à moi de servir de victime : il est juste du moins que je sois aussi punie. Allons, marchons au lieu où ton supplice s'apprête ; je veux faire connoître

46 *Les mille & un Jour*,
tre à tout le monde que j'aime
mieux périr avec toi que de te
survivre.

Le fils d'Abdallah combattit
le dessein de la Dame. Il la con-
jura de ne lui pas donner une si
funeste marque de sa tendresse ;
& Dilara de son côté s'obstinant
à vouloir mourir avec lui, le
prioit de ne pas s'opposer à sa ré-
solution. Pendant qu'ils ne pou-
voient s'accorder là - dessus, ils
entendirent un grand bruit à la
porte de la rue, & bientôt ils
virent entrer dans la cour le Cadi,
suivi de plusieurs personnes,
parmi lesquelles étoient Mou-
zaffer & son fils. A cette vue la
fille de Boyruc s'évanouit, &
pendant qu'elle étoit entre les
bras de quelques Esclaves qui
s'empressoient de la secourir,
Couloufe profita de ce moment,
& courut au - devant du Cadi.
Mais ce Juge, bien loin de le

venir chercher pour le conduire à la mort, lui fit la révérence, & lui dit d'un air riant : Seigneur, le Courier qu'on avoit envoyé à Cogende est arrivé, accompagné d'un domestique de Massaoud votre père, qui vous envoie quarante chameaux chargés d'étoffes, de linge fin, & d'autres marchandises. Nous ne doutons plus que vous ne soyiez fils de ce riche Marchand, & nous vous prions d'oublier le mauvais traitement que nous vous avons fait.

Après que le Juge eut tenu ce discours, qui causa un extrême étonnement à Couloufe, Mouzaffer & son fils témoignèrent à ce Hulla qu'ils étoient fâchés des coups de bâton qu'il avoit reçus. Je renonce, lui dit Taher, aux prétentions que j'avois sur Dilara. Je conviens qu'elle est à vous, & je vous l'abandonne,

48 *Les mille & un Jour*,
à condition que s'il vous prend
fantaisie de la répudier bientôt,
& de la vouloir reprendre, vous
me choisirez aussi pour Hulla.
Couloufè ne savoit que penser
de tout ce qu'il entendoit : Il
crut que Taher & le Cadi le
railloient, & qu'ils alloient lui
parler d'un autre ton, lorsqu'une
manière d'Esclave qui arriva, lui
baïsa la main, & dit en lui pré-
sëntant une Lettre : Seigneur,
votre père & votre mère se por-
tent bien, ils souhaitent passion-
nément de vous revoir ; leurs
yeux & leurs oreilles sont sur
le chemin.

Couloufè rougit à ces paro-
les ; & ne sachant ce qu'il de-
voit répondre, il prit la Lettre,
l'ouvrit, & y trouva ces mots :

*Louanges à Dieu seul, & ses bé-
nédictions soient répandues sur son
grand Prophète, sur sa Famille, &
ses*

Contes Persans. 49

ses amis. Mon cher fils, depuis que tu n'es plus devant mes yeux, je n'ai point de repos, je suis sur les épines de l'inquiétude; le poison de ton absence s'est emparé de mon cœur, & consume peu à peu ma vie. J'ai appris par le Courrier que m'a envoyé le Seigneur Mouzaffer, l'aventure qui t'est arrivée. Aussitôt j'ai fait charger quarante Chameaux noirs à yeux ronds de plusieurs sortes de marchandises que je t'envoie à Samarcande, sous la conduite de Gioher, Capitaine de mes Charrois. Mande-moi au plutôt l'état où tu es, afin que notre cœur se console, & reprenne la joie & le salut.

MASSAOUD.

A peine le fils d'Abdallah eut-il lu cette Lettre, qu'il vit entrer dans sa cour les quarante Chameaux qui venoient de Cogende. Alors le Capitaine Gio-

50. *Les mille & un Jour,*
her lui dit : Mon Seigneur &
mon Maître , ayez , s'il vous
plaît, la bonté d'ordonner qu'on
décharge les Chameaux & qu'on
mette les ballots dans quelque
grande falle. Que diable signifie
tout ceci, dit Couloufe en lui-
même ! J'ai bien vu arriver des
aventures surprenantes ; mais ,
par Ali , celle - ci les surpasse
toutes. Ce Capitaine Gioher m'a
abordé, comme s'il me connois-
soit parfaitement. Le Cadi &
Mouzaffer semblent donner dans
ces apparences : Hé bien, quoi-
que tout cela passe ma pénétra-
tion, ne laissons pas d'en profiter.
La fortune sans doute veut me
sauver par un de ses coups capri-
cieux , ou le Ciel a voulu faire un
miracle en ma faveur.



JOUR XLIV.

Quelque étonné que fût Couloufe de ce merveilleux événement, il eut la force de cacher sa surprise. Il fit mettre les ballots dans une falle, & ordonna qu'on eût soin des Chameaux. Il eut même l'assurance de faire des questions au Chamelier : Gioher, lui dit-il, apprends-moi des nouvelles de toute ma famille; n'ai-je pas quelque Cousin ou quelque Cousine malade à Cogende? Non, Seigneur, répondit Gioher, tous vos parens, graces à Dieu, sont en parfaite santé, à la réserve de votre père, qui compte les momens de votre absence, & qui m'a chargé de vous dire qu'il fouhaiteroit fort que vous vous en retournassiez promptement à

E ij

52 *Les mille & un Jour,*
Cogende avec la Dame que vous
avez épousée.

Pendant que le conducteur
des Chameaux parloit ainsi, le
Cadi, Taher & son père pri-
rent congé du fils d'Abdallah,
& s'en retournèrent chez eux,
persuadés qu'il étoit effective-
ment fils de Massaoud : mais
avant que de s'en aller, le Juge
congédia la garde qu'il avoit
donnée aux nouveaux Époux.
Après qu'ils se furent tous reti-
rés, Couloufe retourna dans
l'appartement où il avoit laissé
Dilara. Cette Dame, par les
soins de ses Esclaves, étoit re-
venue de son évanouissement.
Il lui conta ce qui venoit de se
passer, & lui montra la Lettre
de Massaoud. Elle n'en eut pas
achevé la lecture, qu'elle s'écria :
Juste Ciel ! c'est à vous qu'il faut
rendre graces de ce prodige
étonnant ; vous avez eu pitié de

deux Amans fidèles dont vous avez formé les nœuds. Madame, lui dit le fils d'Abdallah, il n'est pas encore temps de nous livrer à la joie. Nos peines ne sont pas finies; que dis-je, finies? je suis plus que jamais dans le péril; vous m'avez fait prendre le nom d'un homme qui est sans doute à Samarcande; le fils de Massaoud doit être en cette Ville: son père lui écrit, & lui envoie quarante Chameaux chargés de marchandises, sous la conduite de Gioher; ce Gioher, qui n'a jamais vu apparemment le fils de son Maître, aura suivi le Courier de Mouzaffer: il est aisé de comprendre le reste. Cette erreur, je l'avoue, nous seroit favorable, si elle pouvoit durer long-temps; rien ne nous empêcheroit de prendre la fuite, parce que désormais nous ne serons plus observés; mais la nouvelle

54 *Les mille & un Jour*,
de l'arrivée des Chameaux s'est
peut-être déjà répandue dans
Samarcande ; le véritable fils de
Massaoud l'apprendra, & ira trou-
ver le Cadi, qu'il défabusera :
que fais-je, si dans un moment
ce Juge ne reviendra pas me
chercher pour me traîner au
supplice ?

C'est ainsi que raisonnoit Cou-
loufe, qui flottant entre la crain-
te & l'espérance, se trouvoit
plus à plaindre que s'il n'eût eu
rien à espérer ; il croyoit voir
sans cesse Taher & le Cadi re-
venir détrompés & furieux ; cha-
que moment augmentoit son in-
quiétude. Tandis qu'il étoit dans
cette agitation, l'Officier du
Roi, ce même homme qui étoit
venu chez lui deux jours aupa-
ravant, arriva. Seigneur Hulla,
dit-il en entrant, j'ai appris que
vos malheurs sont finis, & qu'en-
fin le Ciel a jeté sur vous un

regard favorable ; je viens vous en témoigner ma joie , & vous faire un reproche en même temps ; vous n'êtes pas sincère : pourquoi m'avez-vous dit que vous n'étiez pas fils de Massaoud ? Pourquoi m'avez - vous trompé ? Mon cher Seigneur , répondit le fils d'Abdallah , je vous ai dit la vérité ; je ne suis point de Coggende , je suis de Damas , comme je vous l'ai déjà dit. Il y a long-temps que mon père est mort , & que j'ai consumé tout le bien qu'il m'a laissé. Cependant , reprit l'Officier , on dit qu'il vous est arrivé quarante Chameaux chargés de diverses sortes d'étoffes , & que Massaoud vous écrit , comme si vous étiez son propre fils. Il est vrai , repartit Couloufe , que j'ai reçu sa Lettre & ses marchandises , mais je ne suis pas pour cela son fils. L'Officier demanda de quelle

56 *Les mille & un Jour*,
manière s'étoit passée la chose,
& quand le Hulla eut fait ce dé-
tail, il lui dit : Je crois, comme
vous, que c'est une méprise, &
que le fils de Massaoud est à
Samarcande; ainsi je suis d'avis
que vous vous sauviez tous deux
cette nuit. C'est notre dessein,
répondit Couloufe; pourvu que
le Cadi demeure jusqu'à demain
dans l'erreur où il est, nous
n'en demandons pas davantage.
Vous ne devez point avoir d'in-
quiétude là - dessus, repliqua
l'Officier; il faut espérer que
tout ira bien. Le Ciel, sans dou-
te, ne veut pas que vous périf-
siez, puisque par une aventure
qui tient du miracle, il vous a
déroberé au supplice qu'on vous
préparoit. A ces paroles, il en
ajouta d'autres encore pour dis-
siper la crainte dont les deux
Epoux paroissent agités. En-
suite il leur dit adieu, en leur

vi E

souhaitant toutes sortes de prospérités.

Quand Couloufe & Dilara furent seuls, ils commencèrent à s'entretenir de leur fuite, & à s'y préparer. Ils attendoient la nuit avec beaucoup d'impatience; mais avant qu'elle arrivât, ils entendirent un grand bruit, & virent tout à coup paroître dans la cour du Caravanferail plusieurs gardes à cheval. A cette vue, les deux Epoux furent saisis d'effroi, & crurent que c'étoit le Cadi qui venoit chercher le fils d'Abdallah pour le faire mourir. Ils perdirent pourtant bientôt cette frayeur: c'étoient des Gardes du Roi. Le Capitaine qui les conduisoit descendit de cheval; &, chargé d'un paquet, entra dans la chambre où étoit Couloufe avec sa femme. Il les salua l'un & l'autre d'un air respectueux; & s'adressant au mari:

58 *Les mille & un Jour*,
Seigneur, lui dit-il, je viens ici
de la part du Grand Usbec-Kan;
il veut voir le fils de Massaoud;
il a su votre aventure, il sou-
haite que vous la lui racontiez
vous-même, & il vous envoie
cette robe d'honneur pour vous
mettre en état de paroître de-
vant lui. Le fils d'Abdallah se
feroit fort bien passé d'aller sa-
tisfaire la curiosité du Roi: ce-
pendant il fallut obéir. Il se re-
vêtit de la robe d'honneur, &
sortit avec le Capitaine des Gar-
des, qui lui montrant dans la
cour une mule qui avoit une selle
& une bride d'or, enrichies de
pierreries, & dont un Page ma-
gnifiquement vêtu tenoit l'étrier,
il lui dit: Montez sur cette mule
royale, & je vais vous conduire
au Palais. Couloufè s'approcha
de la mule, le Page baïsa l'étrier,
& le lui présenta; en même temps

a Casian.

le Hulla y mit le pied, sauta légèrement en selle, & se rendit au Palais avec les Gardes.

J O U R XLV.

DÈS qu'il fut arrivé au Palais, les Officiers du Roi vinrent le recevoir, & le conduisirent jusqu'à la porte de la salle, où ce Prince avoit coutume de donner audience aux Ambassadeurs. Là, le Grand Visir le prit par la main, & l'introduisit dans la salle, où le Roi, revêtu d'habits couverts de diamans, de rubis & d'émeraudes, étoit assis sur un Trône d'ivoire, autour duquel étoient debout tous les grands Seigneurs de Tartarie. Couloufe fut ébloui de l'éclat qui environnoit Usbec-Kan; & au lieu d'élever ses re-

60 *Les mille & un Jour*,
gards jusqu'à ce Prince, il baissa
les yeux, & alla se prosterner au
pied du Trône.

Le Roi le voyant dans cet
état, lui dit : Fils de Massaoud,
on m'a dit qu'il t'est arrivé des
aventures assez singulières ; je
souhaite que tu me les racontes,
& que tu me parles sans dégui-
sement. Couloufe, frappé du son
de la voix qui lui adressoit ces
paroles, leva les yeux, & recon-
noissant dans le Roi le même
homme qui l'étoit vu nu voir,
qu'il avoit pris pour un Officier
d'Usbec-Kan, & à qui il avoit
confié tous ses secrets, il se jeta
la face contre terre, & se mit à
pleurer. Le Visir le releva, &
lui dit : Ne craignez rien, Jeune
homme, approchez-vous du
Roi, & baissez le bas de sa robe.
Le fils d'Abdallah tremblant,
éperdu, s'avança jusqu'aux pieds
du Roi ; & après lui avoir baissé

la robe , recula quelques pas , & se tint debout , la tête baissée sur sa poitrine. Mais Usbec-Kan ne le laissa pas long-temps dans cette situation ; ce Prince descendit de son Trône , le prit par la main , & le mena dans son cabinet , où il lui dit : Couloufe , ayez désormais l'esprit en repos , & n'appréhendez plus la Fortune. Vous n'éprouverez plus ses rigueurs ; vous ne serez point séparé de Dilara : Vous vivrez avec elle dans ma Cour , & vous tiendrez auprès de moi la place que vous occupiez à Caracoram auprès du Roi Mirgehan. Quand , sur le rapport qu'on m'avoit fait de votre fidélité pour votre femme , je vous allai voir par curiosité , vous me plûtes ; & la confiance que vous eûtes en moi , acheva de me déterminer à vous sauver la vie , & à vous laisser uni pour jamais avec l'objet que

62 *Les mille & un Jour*,
vous aimez : ce que j'ai voulu
faire , de la manière que vous
l'avez vu. Les quarante Cha-
meaux que vous avez chez vous ,
ont été tirés de mes écuries. J'ai
fait acheter les étoffes qu'ils por-
toient , & ce Gioher qui les con-
duisoit , est un Eunuque qui fort
rarement du Sérail. J'ai fait écrire
par mon Debirkhassé a la Lettre
que vous avez reçue ; & de peur
que le Courrier de Mouzaffer ne
la vînt démentir , j'envoyai hier
au-devant de lui sur le chemin
de Cogende un de mes Officiers ,
qui lui ordonna de ma part de
faire à son Maître un rapport tel
que je le souhaitois : c'est un
plaisir que je voulois me donner ,
& je l'ai eu tout entier.

Aussi-tôt que le Roi eut ache-
vé de parler , Couloufè se prof-
terna aux pieds de ce Prince ,
le remercia de ses bontés , &

a Secrétaire du Cabinet.

promit d'en avoir toute sa vie une vive reconnoissance. Dès ce jour-là même, ce Jeune homme amena au Palais Dilara. Usbec-Kan leur donna un magnifique appartement, avec une pension considérable, & fit écrire l'Histoire de leurs Amours, par le meilleur Ecrivain de Samarcande.

La Nourrice de Farrukhnaz, après avoir ainsi conté l'Histoire de Couloufe, se tut pour entendre ce qu'en diroit sa Maîtresse, qui toujours prévenue contre les hommes, ne fut pas encore du sentiment de ses femmes, qui soutenoient toutes que le fils d'Abdallah avoit été un parfait Amant. Non, non, dit la Princesse, lorsqu'on le bannit de la Cour du Roi des Keräites, il sortit de Caracorom, sans dire adieu à Dilara, sans chercher même à lui parler: j'avoue que le Roi lui ordonnoit de for-

64 *Les mille & un Jour,*
tir de la Ville très-brusquement ;
mais l'Amour est ingénieux , &
il lui auroit fourni les moyens
d'entretenir la fille de Boyruc ,
s'il en eût été fort épris : encore
n'est-ce pas le seul reproche que
j'aie à lui faire. Quelques jours
après son arrivée à Samarcande ,
pour peu qu'il eût été occupé
de sa Dame , il ne se seroit pas
offert de si bon cœur à servir de
Hulla. D'ailleurs, bien qu'il eût
reconnu sa Maîtresse, ne vouloit-
il pas la répudier ? n'étoit-il pas
prêt à garder son serment ? & ne
l'auroit-il pas fait, si pour l'en
détourner, elle n'eût pas elle-
même employé jusqu'à ses lar-
mes ? un Amant bien enflammé
n'est pas si scrupuleux. Madame,
dit Sutlumemé, il est vrai que
le premier mouvement de Cou-
loufe fut pour l'honneur, & c'est
ce que je ne puis lui reprocher ;
j'admire au contraire un Jeune
homme

homme qui fait paroître de l'horreur pour le parjure , au milieu même de ses plaisirs : je crois qu'un Amant de ce caractère est plus estimable qu'un autre , & qu'on peut faire fond sur ses sermens. Mais , Madame , ajouta-t-elle , puisque vous êtes si délicate , il faut que je vous conte une autre Histoire , qui pourra mettre votre délicatesse en défaut , & que vous trouverez peut-être plus intéressante que celles de Couloufe & d'Aboulcasem. A ces paroles de la Nourrice , toutes les femmes de la Princesse poussèrent des cris de joie , & parurent fort curieuses d'entendre cette nouvelle Histoire. Sutlummé la commença dans ces termes , aussi-tôt que Farrukhnaz lui en eut accordé la permission.



*Du Prince Calaf & de la
Princesse de la Chine.*

Après avoir entendu l'Histoire de Couloufe, vous allez entendre celle du Prince Calaf, fils d'un ancien Kan des Tartares Nogaïs. L'histoire de son siècle en fait une glorieuse mention; elle dit qu'il surpassoit tous les Princes de son temps en bonne mine, en esprit & en valeur; qu'il étoit aussi savant que les plus grands Docteurs; qu'il perçoit le sens mystique des Commentaires de l'Alcoran, & fa-voit par cœur les Sentences de Mahomet; enfin, elle l'appelle le Héros de l'Asie, & le Phénix de l'Orient.

En effet, ce Prince, dès l'âge de dix-huit ans, n'avoit peut-être pas son semblable dans le monde; il étoit l'ame des conseils de Timurtasch son père. S'il ouvroit un avis, les Ministres les plus consommés l'approuvoient, & ne pouvoient assez admirer sa prudence & sa sagesse. Outre cela, s'il s'agissoit de faire la guerre, on le voyoit à la tête des troupes de l'Etat, aller chercher l'Ennemi, le combattre & le vaincre. Il avoit déjà remporté plusieurs victoires, & les Nogais s'étoient rendus si redoutables par leurs heureux succès, que les nations voisines n'osoient se brouiller avec eux. Les affaires du Kan son père étoient dans cette disposition, lorsqu'il vint à sa Cour un Ambassadeur du Sultan de Carizme, qui dans l'audience qu'on lui donna, déclara que son

68 *Les mille & un Jour*,
Maître prétendoit qu'à l'avenir
les Tartares Nogaïs lui payassent
un tribut tous les ans, autrement
qu'il viendrait en personne
les y forcer avec deux cents
mille hommes, & ôter la Couronne
& la vie à leur Souverain,
pour le punir de ne s'être pas
soumis de bonne grace. Le Kan,
là-dessus, assembla son Conseil.
On mit en délibération si l'on
payeroit le tribut, plutôt que
d'en venir aux mains avec un si
puissant ennemi, ou si l'on mé-
priseroit ses menaces. Calaf, &
la plupart de ceux qui assistoient
au Conseil, furent de ce dernier
avis, de sorte qu'on renvoya
l'Ambassadeur avec un refus.

Après cela, on envoya des
Députés chez les Peuples voi-
sins, pour leur représenter l'in-
térêt qu'ils avoient de s'unir avec
le Kan contre le Sultan de Ca-
rizme, dont l'ambition étoit ex-

cessive , & qui ne manqueroit pas d'exiger aussi d'eux le même tribut , s'il y pouvoit contraindre les Nogaïs. Les Députés réussirent dans leurs négociations ; les Nations voisines , & entr'autres les Circassiens , promirent de se joindre au Kan , & de lui fournir cinquante mille hommes. Sur cette promesse , outre l'armée que ce Prince avoit ordinairement sur pied , il leva de nouvelles troupes.

Pendant que ces préparatifs se faisoient chez les Nogaïs , le Sultan de Carizme , de son côté , rassembla deux cents mille combattans , & passa le Jaxartes *a* à Cogende. Il traversa les pays d'Ilac & de Saganac , où il trouva des vivres en abondance ; & il s'avança jusqu'à Jund , avant que l'armée du Kan , commandée par le Prince Calaf , pût se mettre

a Fleuve , autrement nommé le Sihon.

70 *Les mille & un Jour*,
en campagne, parce que les Cir-
calliens, & les autres troupes
auxiliaires, n'avoient pu joindre
plutôt. D'abord que Calaf eut
reçu tous les secours qu'il atten-
doit, il marcha droit à Jund;
mais à peine eut-il passé Jen-
gikunt, que ses Courreurs lui
rapportèrent que les Ennemis
paroissoient, & venoient à lui en
bataille. Aussi-tôt le jeune Prince
fit faire alte, & disposa ses trou-
pes à combattre.



J O U R X L V I .

LEs deux Armées étoient à peu près égales en nombre , & les peuples qui les composoient n'étoient pas moins bel-liqueux les uns que les autres. Aussi le combat qui se donna fut - il sanglant & opiniâtre. Il commença le matin , & dura jus- qu'à la nuit. Des deux côtés les Officiers & les Soldats s'acquit- tèrent bien de leur devoir. Le Sultan fit pendant l'action tout ce que pouvoit faire un Guer- rier consommé dans le métier des armes , & le Prince Calaf , plus qu'on ne devoit attendre d'un si jeune Général. Tantôt les Tartares Nogais avoient l'a- vantage , & tantôt ils étoient obligés de céder aux efforts des

72 *Les mille & un Jour,*
Carizmiens. De manière que les
deux partis successivement vain-
queurs & vaincus, sonnèrent la
retraite à l'entrée de la nuit,
résolus de recommencer le com-
bat le lendemain. Mais le Com-
mandant des Circassiens alla se-
crètement trouver le Sultan, &
lui promit d'abandonner les No-
gais, pourvu que par un Traité,
qu'il jureroit d'observer religieu-
sement, il s'engageât à ne jamais
exiger de tribut des Peuples de
Circassie, sous quelque prétexte
que ce fût. Le Sultan y consen-
tit, le Traité fut fait; le Com-
mandant regagna son quartier;
& le jour suivant, lorsqu'il fal-
lut retourner à la charge, on vit
tout-à-coup les Circassiens se
détacher de leurs Alliés, & re-
prendre le chemin de leur Pays.

Cette trahison causa beau-
coup de chagrin au Prince Ca-
laf

laf, qui se voyant alors beaucoup plus foible que le Sultan, auroit fort souhaité d'éviter le combat ; mais il n'y eut pas moyen. Les Carizmiens attaquèrent brusquement ; & profitant du terrain qui leur permettoit de s'étendre, ils enveloppèrent de toutes parts les Nogais. Ceux-ci cependant, quoiqu'abandonnés de leurs meilleures troupes auxiliaires, & environnés d'ennemis, ne perdirent pas courage. Animés par l'exemple de leur Prince, ils se ferrèrent, & soutinrent long-temps les plus vives charges du Sultan ; ils furent toutefois enfoncés ; & alors Calaf désespérant de remporter la victoire, ne songea plus qu'à échapper à son ennemi. Il choisit quelques escadrons, & se mettant à leur tête, il se fit jour au travers des Carizmiens. Le Sultan, averti de sa retraite, détacha six mille che-

74 *Les mille & un Jour*,
vaux pour le poursuivre; mais il
trompa leur poursuite en prenant
des chemins qui ne leur étoient
pas connus; & enfin, il arriva
peu de jours après la bataille à
la Cour de son père, où il répandit
la tristesse & la terreur, en
apprenant le malheur qui lui
étoit arrivé.

Si cette nouvelle affigea Timurtasch, celle qu'on reçut bientôt après, acheva de le mettre au désespoir. Un Officier échappé du combat, vint dire que le Sultan de Carizme avoit fait passer sous le sabre presque tous les Nogais, & qu'il s'avançoit à grandes journées, dans la résolution de faire mourir toute la famille du Kan, & de soumettre la Nation à son obéissance. Le Kan se repentit alors d'avoir refusé de payer le tribut; mais, comme dit le proverbe Arabe: *A quoi sert le repentir après la*

ruine de la Ville de Basra. Comme le temps pressoit, & qu'il falloit se sauver, de peur de tomber au pouvoir du Sultan, le Kan, la Princesse Elmaze a sa femme, & Calaf se chargèrent de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans leur trésor, & sortirent d'Astracan, leur Ville Capitale, accompagnés de plusieurs Officiers du Palais qui ne voulurent point les abandonner, & des troupes qui s'étoient fait jour avec le jeune Prince au travers des ennemis.

Ils prirent la route de la grande Bulgarie; leur dessein étoit d'aller mendier un asyle chez quelque Prince souverain. Il y avoit plusieurs jours qu'ils étoient en marche, & ils avoient déjà gagné le Mont Caucase, lorsque quatre mille brigands, habitans de cette montagne, vinrent tout-

^a Elmaze signifie Diamant.

76 *Les mille & un Jour*,
à-coup fondre sur eux. Bien que
Calaf eût à peine quatre cents
hommes, il ne laissa pas de sou-
tenir l'impétuosité des brigands;
il en tua même une grande par-
tie; mais il perdit toutes ses
troupes, & demeura enfin au
pouvoir de ces bandits, dont les
uns se firent des richesses qu'ils
trouvèrent, pendant que les au-
tres ôtoient la vie à toutes les
personnes qui suivoient le Kan.
Ils n'épargnèrent que ce Prince,
sa femme & son fils, encore les
laissèrent - ils presque nuds au
milieu de la montagne.

On ne peut exprimer quelle
fut la douleur de Timurtasch,
lorsqu'il se vit réduit à cette ex-
trémité. Il envioit le sort de ceux
qui venoient de périr à ses yeux;
& se livrant à son désespoir, il
vouloit se donner la mort. La
Princesse de son côté fondoit
en pleurs, & faisoit retentir l'air

de plaintes & de gémiffemens. Calaf feul avoit la force de foutenir le poids d'une fi mauvaife fortune ; pénétré des maximes de l'Alcoran , & des fentences de Mahomet fur la prédeftination , il avoit une fermeté d'ame inébranlable. L'extrême affliction que le Kan & fa femme faifoient éclater , étoit fa plus grande peine. O mon Père ! ô ma Mère ! leur difoit-il , ne fuccombez point à vos malheurs , fongez que c'eft Dieu qui veut que vous foyez fi miférables. Soumettons-nous fans murmure à fes ordres abfolus. Sommes-nous les premiers Princes que la verge de fa juftice ait frappés ? Combien de Souverains avant nous ont été chaffés de leurs Etats ; & après avoir mené une vie errante , & paffé même pour les plus vils mortels dans des terres étrangères , font remontés fur leurs Trônes ? Si

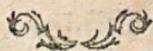
78 *Les mille & un Jour,*
Dieu a le pouvoir d'ôter les
Couronnes, il peut aussi les ren-
dre. Espérons donc qu'il fera
touché de notre misere, & qu'il
fera succéder la prospérité à la
déplorable situation où nous som-
mes.

Il ajouta plusieurs autres pa-
roles consolantes ; & à mesure
qu'il parloit, son père & sa mère,
attentifs à ses discours, sentoient
une secrète consolation. Ils se
laissèrent enfin persuader. Je le
veux, mon fils, dit le Kan, aban-
donnons-nous à la Providence ;
& puisque les maux qui nous
environnent, sont tracés sur la
table fatale *a*, souffrons - les
donc sans nous plaindre. A ces
mots, ce Prince, sa femme &
son fils, résolu d'avoir de la fer-
meté dans leur malheur, conti-
nuèrent leur chemin à pied ; car
les voleurs leur avoient ôté leurs

a Voyez page 18.

chevaux. Ils marchèrent assez long - temps , & vécutent des fruits qu'ils trouvèrent dans les vallées ; mais ils s'engagèrent dans un désert où la terre ne produisant rien dont ils pussent subsister , leur courage s'abattit. Le Kan , déjà dans un âge avancé , commençoit à sentir que les forces lui manquoient ; & la Princesse , fatiguée du chemin qu'elle avoit fait , pouvoit à peine se soutenir ; si bien que Calaf , quoiqu'il fût lui - même assez las , les portoit sur ses épaules l'un après l'autre pour les soulager. Enfin , accablés tous trois de faim , de soif & de lassitude , ils arrivèrent à un endroit rempli de précipices affreux. C'étoit une colline très - élevée & entrecoupée de creux épouvantables , entre lesquels il paroissoit fort dangereux de passer , & l'on ne voyoit pas d'autre chemin pour entrer dans

80 *Les mille & un Jour,*
une vaste plaine qui étoit au-delà ;
parce que des deux côtés de la
colline , le Pays paroissoit si em-
barrassé de ronces & d'épines ,
qu'on ne pouvoit s'y faire un
passage. Quand la Princesse ap-
perçut les abîmes , elle en fut si
effrayée , qu'elle poussa un grand
cri , & le Kan perdit enfin pa-
tience. Il entre en fureur : C'en
est fait , dit-il au Prince son fils ,
je cède à mon mauvais destin , je
succombe à tant de peines , je
vais me précipiter moi-même
dans un de ces gouffres profonds
que le Ciel sans doute m'a réservé
pour tombeau ; je veux m'affran-
chir de la tyrannie de mon in-
fortune ; j'aime mieux la mort
qu'une vie si pénible.



JOUR XLVII.

LE Kan se laissant entraîner au mouvement furieux qui l'agitoit, alloit se jeter dans un précipice, lorsque le Prince Calaf le prit entre ses bras & le retint. Ah ! mon Père, lui dit-il, que voulez-vous faire ? à quel transport vous abandonnez - vous ? est - ce ainsi que vous témoignez la soumission que vous devez aux ordres du Ciel ? rentrez en vous-même. Au-lieu de marquer une impatience rebelle à ses volontés, tâchons de mériter par notre constance, qu'il nous regarde d'un œil plus favorable. Nous sommes, je l'avoue, dans un état très - fâcheux, & nous ne saurions sans péril marcher parmi ces abîmes ; mais il y a peut-être

quelque chemin pour entrer dans la plaine. Permettez - moi de le chercher. Vous, cependant, Seigneur, calmez la violence de vos mouvemens, & demeurez ici avec la Princesse; je serai bientôt de retour. Allez, mon fils, répondit le Kan, nous vous attendrons, ne craignez point mon désespoir, j'en ferai maître jusqu'à ce que vous soyez revenu.

Le jeune Prince parcourut toute la colline sans pouvoir découvrir aucun chemin. Il en fut fort affligé; il se prosterna, gémit, & implora le secours du Ciel. Il se leva ensuite, & cherchant de nouveau quelque sentier qui conduisît à la plaine; enfin, il en trouva un. Il le suivit en rendant grâces à Dieu de ce bonheur; il s'avança jusqu'au pied d'un arbre qui étoit à l'entrée de la plaine, & qui couvroit de son ombre une fontaine d'une

eau pure & transparente. Il aperçut aussi d'autres arbres chargés de fruits d'une grosseur surprenante. Charmé de cette découverte, il courut en donner avis à son père & à sa mère, qui reçurent cette nouvelle avec d'autant plus de joie, qu'ils jugèrent par - là que le Ciel commençoit d'avoir pitié de leur misère. Calaf les conduisit à la fontaine, où ils se lavèrent tous trois le visage & les mains, & soulagèrent l'ardente soif qui les dévoroit. Ensuite ils mangèrent des fruits que le jeune Prince alla cueillir, & qui dans le pressant besoin qu'ils avoient de nourriture, leur parurent excellens. Seigneur, disoit Calaf à son père, vous voyez l'injustice de vos murmures, vous vous imaginiez que le Ciel nous avoit abandonnés. J'ai imploré son secours, & il nous a secourus; il

84 *Les mille & un Jour*,
n'est point sourd à la voix des
malheureux qui ont une entière
confiance en lui.

Ils demeurèrent près de la fontaine deux ou trois jours à se reposer, & à réparer leurs forces épuisées. Après cela ils se chargèrent de fruits, & s'avancèrent dans la plaine, espérant qu'elle les conduiroit à quelque lieu habité. Ils ne se flattèrent pas d'une fausse espérance; ils apperçurent bientôt au-devant d'eux une Ville qui leur parut grande & superbement bâtie. Ils y allèrent; & quand ils furent arrivés aux portes, ils s'arrêtèrent pour attendre la nuit, ne voulant point entrer dans la Ville pendant le jour couverts de sueur & de poussière, & presque nus. Ils s'assirent sous un arbre qui faisoit beaucoup d'ombre, & s'étendirent sur l'herbe. Il y avoit déjà quelque temps qu'ils se repositoient en cet en-

droit, lorsqu'un Vieillard, forti de la Ville, vint sous le même arbre prendre le frais, & s'assit auprès d'eux, après leur avoir fait une profonde révérence. Ils se mirent à leur séant pour le saluer à leur tour, & ensuite ils lui demandèrent comment se nommoit cette Ville? Elle s'appelle Jaïc, répondit le Vieillard, c'est la Capitale du Pays où le Fleuve Jaïc a sa source. Le Roi Ilenge-Kan y fait son séjour. Il faut que vous soyez bien étrangers, puisque vous me faites cette question. Oui, dit le Kan, nous sommes d'un Pays assez éloigné d'ici. Nous avons pris naissance dans le Royaume de Carizme, & nous demeurons sur les bords de la mer Caspienne: nous nous mêlons du négoce. Nous allions avec plusieurs autres Marchands dans le Capchac: une grosse troupe de voleurs est venue atta-

86 *Les mille & un Jour* ;
quer notre Caravane , & l'a pillée.
Ils nous ont laissé la vie , mais ils
nous ont mis dans l'état où vous
nous voyez. Nous avons traversé
le Mont Caucase , & nous som-
mes venus jusqu'ici sans savoir où
nous portions nos pas.

Le Vieillard , qui étoit un hom-
me fort compatissant aux peines
de son prochain , leur témoigna
qu'il étoit sensible à leur malheur ;
& pour mieux le leur persuader ,
il leur offrit sa maison. Il leur fit
cette offre de si bonne grace , que
quand ils n'auroient pas eu besoin
de l'accepter , ils n'auroient pu
s'en défendre. Il les mena donc
chez lui dès que la nuit fut venue.
C'étoit une petite maison fort
simplement meublée , mais où
tout étoit propre , & avoit plutôt
un air de modestie que d'indigen-
ce. Le Vieillard en entrant donna
quelques ordres tout bas à un de
ses Esclaves , qu'on vit revenir

Contes Persans. 87

peu de temps après suivi de deux Garçons Marchands , dont l'un portoit un gros paquet d'habits d'hommes & de femmes tout faits , & l'autre étoit chargé de toutes sortes de voiles , de turbans & de ceintures. Le Prince Calaf & son père prirent chacun un Caftan de drap , & une veste de brocard avec un Turban de toile des Indes , & la Princesse un habillement de femme aussi complet. Après cela l'Hôte paya les Marchands , les renvoya , & demanda à souper. Deux Esclaves dressèrent aussi-tôt une table avec un buffet couvert de Porcelaines , de plats de bois de Sandal & d'Aloès , & de plusieurs coupes de Corail , parfumées avec de l'Ambre gris. Ils servirent un excellent Chourva *a* , accompagné de deux assiettes

a Chourva est un bouillon gras , dans lequel on met des morceaux de pain pour servir de potage.

88 *Les mille & un Jour*,
d'œufs d'Esturgeon. Le Kan, sa
femme & Calaf, se mirent à table
avec le Vieillard, & mangèrent
de ces mets, auxquels succédèrent
un pâté de Gazelle, un grand
plat de Pilau en pyramide, dans
lequel il y avoit trois Francolins
dépecés par morceaux. Un plat
de Tziberica *a*, excellent pois-
son du Volga, & deux d'Estur-
geon furent ensuite apportés, &
une grillade de cuisse de Cavalle
fut le dernier service. Après quoi
ils burent trois grandes bouteilles
de Cammez, & de l'Eau-de-vie
de dattes.

a Le Tziberica est un Poisson long de
cinq pieds, qui a la gueule longue & large
comme un Canard, & le corps tacheté de
noir & de blanc; il a le goût de Saumon.



JOUR

JOUR XLVIII.

LE Vieillard , échauffé par les liqueurs qu'il avoit bues , se mit en belle humeur , & fit tous ses efforts pour inspirer de la joie à ses Hôtes ; mais s'apercevant qu'il n'en pouvoit venir à bout , & qu'ils paroïssent toujours préoccupés de leur malheur : Je vois bien , leur dit-il , que je m'efforce inutilement de détourner votre esprit de l'accident qui vous est arrivé : vous en rappelez sans cesse le souvenir. Cependant permettez-moi de vous représenter qu'au-lieu de vous abandonner à ces tristes images , vous devriez tâcher de les bannir de votre mémoire. Consolez-vous de la perte des biens que des voleurs vous ont enlevés. L'aventure qui vous

Tome II.

H

90 *Les mille & un Jour*,
afflige n'est pas nouvelle. Les
Voyageurs & les Négocians l'é-
prouvent tous les jours. J'ai moi-
même, en ma jeunesse, été volé
sur le chemin de Moufel à Bag-
dad. Des voleurs me prirent des
biens considérables, & je pensai
perdre la vie. Je me trouvai dans
la situation où vous êtes, & je
ne laissai pas de me consoler. Il
étoit pourtant bien désagréable
pour un homme de ma condition,
de me voir réduit à la mendicité.
Il faut que je vous raconte mon
Histoire; je veux vous faire cette
confiance, elle vous sera peut-
être de quelque utilité; le récit
de mes malheurs pourra vous en-
courager à soutenir les vôtres.
Après avoir achevé ces paroles,
le bon Vieillard ordonna à ses
Esclaves de se retirer. Ensuite il
parla dans ces termes.



HISTOIRE

*Du Prince Fadlallah, fils de
Bin-Ortoc, Roi de Mousel.*

JE suis fils du Roi de Mousel, du grand Bin-Ortoc. Aussi-tôt qu'il me vit parvenu à la vingtième année de mon âge, il voulut me marier. Il fit présenter à ma vue un grand nombre de jeunes Esclaves, parmi lesquelles il y en avoit de fort belles. Je les regardai toutes avec indifférence; il n'y en eut pas une qui fît sur moi la moindre impression; elles s'en apperçurent, elles en rougirent, & se retirèrent pleines de dépit d'avoir manqué mon cœur. Mon père fut aussi fort surpris de mon insensibilité; il ne l'avoit pas prévue: au contraire, il avoit cru que frappé à la fois de plusieurs

H ij

92 *Les mille & un Jour*,
beautés différentes, j'aurois de la
peine à faire un choix. Je lui dis
que je ne me sentoie pas encore
de goût pour le mariage; que cela
venoit peut-être de ce que j'avois
une extrême envie de voyager;
que je le conjurois de m'accorder
la permission d'aller seulement à
Bagdad, & qu'à mon retour je
pourrois me déterminer à prendre
une femme. Il ne voulut pas me
contraindre, il me permit de faire
un voyage à Bagdad; &, pour
paroître en fils de Roi dans cette
grande Ville, il ordonna qu'on
me fît un magnifique équipage. Il
ouvrit ses trésors, & on en tira
la charge de quatre chameaux de
pièces d'or. Il me donna des Offi-
ciers de sa Maison pour me servir,
avec cent soldats de sa garde pour
m'escorter.

Je partis donc de Mousel avec
ce nombreux cortége, pour aller
à Bagdad. Il ne nous arriva point

d'accident les premières journées ; mais une nuit , pendant que nous reposions dans une prairie où nous étions campés , nous fûmes attaqués si brusquement , & par un si grand nombre d'Arabes Bédouins , que la plupart de mes gens furent égorgés , avant même que je connusse tout le péril où je me trouvois. Je me mis en défense avec ce qui me restoit de Gardes & d'Officiers de la Maison de mon Père. Nous chargeâmes les Bédouins avec tant de furie , qu'il en tomba sous nos coups plus de trois cents. Le jour étant survenu , les brigands qui nous tenoient enveloppés , honteux & irrités de l'opiniâtre résistance d'une poignée de gens , redoublèrent leurs efforts ; & nous eûmes beau combattre en désespérés , ils nous accablèrent : enfin , il fallut céder à la force , ils nous ôtèrent nos armes & nos

94 *Les mille & un Jour*,
habits; & au-lieu de nous réserver à l'esclavage, ou de nous laisser aller comme des gens qui étoient assez misérables de se voir dans l'état où nous étions réduits, ils voulurent venger la mort de leurs compagnons; ils furent assez lâches & assez barbares pour faire passer sous le sabre, des hommes qui ne pouvoient plus se défendre. Tous mes gens périrent; & j'allois avoir le même sort, lorsque me faisant connoître aux voleurs: Arrêtez, téméraires, leur dis-je, respectez le sang des Rois. Je suis le Prince Fadlallah, le fils unique de Bin-Ortoc, Roi de Mousel, & l'héritier de ses Etats. Je suis bien aise, me dit alors le Chef des Bédouins, d'apprendre qui tu es. Il y a longtemps que nous haïssons mortellement ton père; il a fait pendre plusieurs de nos camarades qui sont tombés entre ses mains, tu

seras traité de la même manière.

En effet, il me fit lier ; & les voleurs, après s'être saisis de mon équipage, me menèrent avec eux au pied d'une montagne entre deux forêts, où une infinité de petites tentes grises étoient dressées. C'étoit-là leur retraite. On me mit sous la tente du Chef, qui s'élevoit au milieu des autres, & paroissoit beaucoup plus grande. On me garda un jour entier, après quoi on m'attacha à un arbre, où en attendant la mort lente qui devoit venir borner des jours qui n'étoient encore qu'au commencement de leur course, j'avois le chagrin de me voir environné de tous ces bandits qui m'insultoient par de piquantes railleries, & prenoient plaisir à m'outrager.



JOUR XLIX.

IL y avoit déjà long-temps que j'étois lié à l'arbre, & le dernier moment de ma vie n'étoit pas fort éloigné, quand un espion vint avertir le Chef des Bédouins, qu'il y avoit un beau coup à faire à sept lieues de - là ; qu'une grosse Caravanne devoit camper la nuit prochaine dans un certain endroit qu'il nomma. Ce Chef ordonna aussi - tôt à ses compagnons de se préparer à partir, ce qui fut fait en peu de temps. Ils montèrent tous à cheval, & me laissèrent dans leur retraite, ne doutant point qu'à leur retour, ils ne me trouvassent sans vie. Cependant le Ciel qui rend inutiles toutes les résolutions des hommes, lorsqu'elles

qu'elles ne s'accordent pas avec les desseins éternels, ne vouloit pas que je pérusse si-tôt. La femme du Chef des voleurs eut pitié de moi. Elle vint pendant la nuit auprès de l'arbre où j'étois attaché, & me dit : Jeune homme, je suis touchée de ton malheur, & je voudrois te tirer du danger où tu es ; mais si je te déliois & te mettois en liberté, aurois-tu encore assez de force pour te sauver ? Oui, lui répondis-je ; comme c'est Dieu qui vous a inspiré ce mouvement charitable, il me prêtera des forces pour marcher. Cette femme m'ôta mes liens, me donna un vieux Caftan de son mari avec deux ou trois pains ; & me montrant un sentier : Va par-là, me dit-elle, suis cette route, & tu arriveras à un lieu habité. Je remerciai ma libératrice, & marchai toute la nuit

98 *Les mille & un Jour*,
fans m'écarter du chemin qu'elle
m'avoit enseigné.

Le lendemain j'aperçus un
homme à pied, qui chassoit de-
vant lui un cheval chargé de
deux gros ballots. Je le joignis ;
& après lui avoir dit que j'étois
un malheureux Etranger qui ne
connoissoit point le pays, & s'é-
toit égaré, je lui demandai où il
alloit. Je vais, répondit-il, ven-
dre des marchandises à Bagdad,
où j'arriverai dans deux jours.
J'accompagnai cet homme : je
ne le quittai qu'en entrant dans
cette grande Ville ; il alla où ses
affaires l'appelloient, & moi je
me retirai dans une Mosquée,
où je demurai deux jours &
deux nuits. J'avois peu d'envie
d'en sortir ; je craignois de ren-
contrer des gens de Mousel qui
me reconnoissent. J'avois tant de
honte de me voir dans la situa-
tion où j'étois, que bien loin de

songer à découvrir ma condition, j'aurois voulu me la cacher à moi-même. La faim toutefois m'ôta une partie de ma honte ; ou, pour mieux dire, il me fallut céder à cette nécessité qui nous entraîne tous. Je me résolus à mendier mon pain comme un misérable, en attendant que je prisse un meilleur parti.

Je me présentai devant une fenêtre basse d'une grande maison, & je demandai l'aumône d'un ton de voix élevé. Une vieille Esclave parut presque aussi-tôt avec un pain à la main, qu'elle voulut me donner. Dans le temps que je m'avançois pour le prendre, le vent par hasard leva le rideau de la fenêtre, & me laissa voir dans la salle une jeune Dame d'une beauté surprenante ; son éclat frappa ma vue comme une éclair ; j'en fus tout ébloui. Je reçus le pain sans

100 *Les mille & un Jour*,
songer à ce que je faisois, & je
demeurai immobile devant la
vieille Esclave, au-lieu de lui
rendre les graces que je lui de-
vois. J'étois si surpris, si trou-
blé, si éperdu d'amour, qu'elle
me prit sans doute pour un in-
sensé : elle disparut, & me laissa
dans la rue, occupé à regarder
inutilement la fenêtré ; car le
vent ne leva plus le rideau. Je
passai pourtant le reste de la
journée à attendre un second
coup de vent favorable. Quand
je vis que la nuit s'approchoit,
je songeai à me retirer ; mais
avant que de m'éloigner de cette
maison, je demandai à un Vieil-
lard qui passoit, s'il ne savoit
pas à qui elle appartenoit ? C'est,
répondit-il, la maison du Sei-
gneur Mouaffac, fils d'Adbane :
c'est une personne de qualité,
qui de plus est riche & homme
d'honneur. Il n'y a pas long-

temps qu'il étoit Gouverneur de cette Ville; mais il se brouilla avec le Cadi, qui trouva moyen de le perdre dans l'esprit du Calife, & de lui faire ôter son Gouvernement.

En rêvant à cette aventure, je sortis insensiblement de la Ville, & j'entrai dans un grand Cimetière, résolu d'y passer la nuit. Je mangeai mon pain avec peu d'appétit, bien que je dusse en avoir beaucoup; ensuite je me couchai près d'un tombeau, la tête appuyée sur un monceau de briques. Je n'eus pas peu de peine à m'endormir; la fille de Mouaffac agitoit terriblement mes sens; son image charmante échauffoit mon imagination, & d'ailleurs le mets que j'avois mangé n'étoit pas assez succulent, pour me procurer par ses vapeurs un sommeil aisé. Je m'assoupis pourtant, malgré les

102 *Les mille & un Jour*,
idées qui m'occupoient ; mais
mon assoupissement ne fut pas de
longue durée , un grand bruit qui
se faisoit entendre dans le tom-
beau me réveilla bientôt.

J O U R L.

Effrayé de ce bruit , dont je
ne savois pas la cause , je me
levai pour prendre la fuite , &
m'éloigner du Cimetière , quand
deux hommes qui étoient à l'en-
trée du tombeau , m'ayant ap-
perçu , m'arrêtèrent , & me de-
mandèrent qui j'étois , & ce que
je faisois dans ce Cimetière ? Je
suis , leur dis - je , un malheu-
reux Etranger , que la fortune
réduit à subsister d'aumônes ; &
je suis venu passer ici la nuit ,
parce que je n'ai point de loge-
ment dans la Ville. Puisque tu

es un mendiant, me dit un de ces deux hommes, remercie le Ciel de nous avoir rencontrés; nous allons te faire faire bonne chère. En disant cela, ils m'entraînèrent dans le tombeau, où quatre de leurs camarades mangeoient de grosses raves & des dattes, & vuidoient de grandes cruches d'eau-de-vie.

Ils me firent asseoir auprès d'eux, autour d'une longue pierre, qui leur servoit de table, & je fus obligé de manger & de boire par complaisance. Je les soupçonnai d'abord d'être ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, des voleurs, & ils me confirmèrent bientôt par leurs discours dans mes soupçons. Ils commencèrent à s'entretenir d'un vol considérable qu'ils venoient de faire; & s'imaginant que ce seroit un grand plaisir pour moi que d'entrer dans leur compagnie,

104 *Les mille & un Jour*,
ils m'en firent la proposition, ce
qui me jeta dans un terrible em-
barras. Vous jugez bien que je
n'étois nullement tenté de m'af-
focier avec ces gens-là, mais je
craignois de les irriter en n'ac-
ceptant pas le parti qu'ils me
proposoient; c'étoit ce qui m'em-
barrassoit. Je ne favois donc ce
que je devois leur répondre,
quand tout-à-coup je me vis
tiré de cette peine. Le Lieute-
nant du Cadi, accompagné de
vingt ou trente Afas a bien ar-
més, entra dans le tombeau, se
saisit des voleurs & de moi, &
nous mena tous en prison, où
nous passâmes le reste de la
nuit. Le jour suivant, le Cadi
vint interroger les prisonniers.
Les voleurs confessèrent leur
crime, parce qu'ils virent bien
qu'il leur seroit inutile de le
nier: pour moi je contai au Juge

• Archers.

de quelle manière je les avois rencontrés ; & comme ils assurèrent la même chose , on me fit mettre à part. Le Cadi vouloit m'interroger en particulier , avant que de me laisser sortir de ses mains. En effet , il vint à moi , & me demanda ce que j'étois allé faire dans le Cimetière , où j'avois été pris , & comment je passois le temps à Bagdad ? Enfin , il me fit mille questions , & j'y répondis avec beaucoup de sincérité , excepté que je ne lui découvris pas ma naissance. Je lui rendis sur tout un compte exact de toutes mes démarches , & même je lui contai que le jour précédent m'étant présenté devant une fenêtre de la maison de Mouaffac , pour demander l'aumône , j'avois vu par hasard une jeune Dame qui m'avoit charmé.

Au nom de Mouaffac , je vis

106 *Les mille & un Jour*,
les yeux du Cadi s'animer. Ce
Juge demeura quelques momens
à rêver ; ensuite il prit un air
gai, & me dit : Jeune homme,
il ne tiendra qu'à toi de possé-
der la Dame que tu as vue
hier. C'est sans doute la fille de
Mouaffac, car on m'a dit qu'il a
une fille d'une beauté parfaite.
Quand tu serois le dernier des
hommes, je te ferai arriver au
comble de tes vœux. Tu n'as
qu'à me laisser faire, je vais tra-
vailler à ta fortune. Je le remer-
ciai sans pénétrer encore le des-
sein qu'il méditoit, & je suivis
l'Aga de ses Eunuques noirs,
qui par son ordre me fit sortir de
prison, & me mena au Ham-
man *a*.

Pendant que j'y étois, le Juge
envoya deux Chaoux *b* chez
Mouaffac, pour lui dire qu'il

a Bains publics.

b Exempts,

souhaitoit de lui parler pour l'entretenir d'une affaire de la dernière conséquence. Mouaffac vint avec les Chaoux. Dès que le Cadi l'apperçut, il alla au-devant de lui, le salua, & l'embrassa à plusieurs reprises. Mouaffac fut assez étonné de cette réception. Ho, ho, dit-il en lui-même, d'où vient que le Cadi, mon plus grand ennemi, me fait aujourd'hui tant de civilités? Il y a quelque chose là-dessous. Seigneur Mouaffac, lui dit le Juge, le Ciel ne veut pas que nous demeurions plus longtemps ennemis. Il nous offre une occasion d'éteindre cette haine qui sépare depuis quelques années votre famille & la mienne. Le Prince de Basra arriva hier au soir à Bagdad. Il est venu loger chez moi. Il est parti de Basra, sans prendre congé du Roi son père. Il a ouï parler de votre

Digitized by Google

108 *Les mille & un Jour,*
fille, & sur le portrait qu'on lui
en a fait, il en est devenu si
amoureux, qu'il a pris la réso-
lution de vous la demander en
mariage. Il veut que ce soit par
mon entremise que cette union
se forme; ce qui m'est d'autant
plus agréable, que c'est un
moyen de me réconcilier avec
vous. Je suis étonné, lui répon-
dit Mouaffac, que le Prince de
Basra songe à me faire l'hon-
neur d'épouser Zemroude ma
fille, & que ce soit vous qui
m'annonciez cette nouvelle,
vous qui vous êtes toujours mon-
tré si ardent à me nuire. Ne par-
lons plus du passé, Seigneur
Mouaffac, reprit le Cadi, ou-
blions, de grace, tout ce que
nous avons fait mutuellement
l'un contre l'autre; & en faveur
des beaux nœuds qui vont lier
à votre fille le Prince de Basra,
vivons le reste de nos jours en
bonne intelligence.

Mouaffac étoit naturellement aussi bon que le Juge étoit mauvais. Il se laissa tromper au faux témoignage d'amitié que son ennemi lui donnoit. Il étouffa sa haine en ce moment, & se livra sans défiance aux caresses perfides du Cadi. Ils s'embrassoient tous deux en se jurant l'un à l'autre une inviolable amitié, lorsque j'entrai dans la chambre où ils étoient, conduit par l'Aga, qui m'avoit fait prendre au sortir du bain une belle robe, avec un turban de mouffeline des Indes, dont le bout de toile d'or pendoit jusque sur mon oreille. Grand Prince, me dit le Cadi, dès qu'il m'apperçut, bénis soient vos pieds & votre arrivée à Bagdad; puisque vous avez bien voulu venir loger chez moi, quelle langue pourroit vous marquer toute la reconnoissance que j'ai d'un si grand honneur? Voilà

110 *Les mille & un Jour,*
le Seigneur Mouaffac que j'ai
informé du sujet de votre voya-
ge en cette Ville. Il consent de
vous donner sa fille, qui est
belle comme un Astre, pour en
faire votre légitime épouse.
Mouaffac me fit alors une pro-
fonde révérence, & me dit : O
fils de Grand ! je suis confus de
l'honneur que vous souhaitez de
faire à ma fille. Elle se trouve-
roit assez heureuse d'être l'Es-
clave d'une des Princesses de vo-
tre Sérail.

Jugez dans quel étonnement
me jetèrent ces discours, aux-
quels je ne savois que répon-
dre ; je saluai Mouaffac sans lui
rien dire ; mais le Cadi me
voyant troublé, & craignant que
je ne fisse quelque réponse qui
renversât son projet, se hâta de
prendre la parole : Il faut, dit-il,
que le contrat de mariage se fasse
tout - à - l'heure en présence de

bons témoins. En parlant ainsi, il ordonna à son Aga d'aller chercher des témoins; & pendant ce temps-là il dressa le contrat.

J O U R L I.

QUand l'Aga eut amené des témoins, on lut devant eux le contrat que je signai. Mouaffac le signa aussi, & ensuite le Cadi, qui y mit la dernière main. Alors le Juge renvoya les témoins, & dit à Mouaffac : Vous savez que les affaires des Grands ne se font pas comme celles des autres hommes, il faut du secret & de la diligence. Conduisez ce Prince à votre maison, il est présentement votre gendre; donnez promptement vos ordres pour la consommation du mariage, &

112 *Les mille & un Jour,*
ayez soin que tout se fasse comme
il faut.

Je sortis de chez le Cadi avec
Mouaffac. Nous trouvâmes à la
porte deux beaux Mulets très-
richement enharnachés qui nous
attendoient, & sur lesquels le
Juge nous fit monter avec d'assez
grandes cérémonies. Mouaffac me
mena chez lui; & lorsque nous
fûmes entrés dans sa cour, il des-
cendit le premier; & d'un air fort
respectueux, se présenta pour me
tenir l'étrier, ce que je fus obligé
de souffrir. Après cela il me prit
par la main, & me fit monter à
l'appartement de sa fille, où il
me laissa seul avec elle, aussi-tôt
qu'il l'eut instruite de ce qui
s'étoit passé chez le Cadi.

Zemroude, persuadée que son
père venoit de la marier avec le
Prince de Basra, me reçut com-
me un mari qui devoit un jour la
placer sur le Trône; & moi, le
plus

plus content & le plus amoureux des hommes, je passai la journée aux pieds de cette jeune Dame, à qui je tâchai, par des manières tendres & complaisantes, de donner un peu de goût pour moi. Je m'apperçus bientôt que je ne perdois pas mon temps, & que ma jeunesse & mon amour faisoient sur elle quelque impression : que cette découverte eut de charmes pour moi ! Je redoublai mes soins, & j'avois le plaisir de remarquer de moment en moment, que je faisois quelque progrès dans son cœur. Pendant ce temps - là Mouaffac, pour célébrer les noces de sa fille, fit préparer un grand repas où se trouvèrent plusieurs personnes de sa famille. La mariée y parut plus brillante & plus belle que les Houris ^a ; les sentimens que je lui avois déjà

^a Ce sont les Filles du Paradis de Mahomet.

114 *Les mille & un Jour*,
inspirés, sembloient ajouter un
nouvel éclat à sa beauté.

Le repas fut suivi de danfes
& de concerts; plusieurs Escla-
ves assez jolies commencèrent à
danser, à chanter & à jouer de
toutes sortes d'instrumens. Tan-
dis que la compagnie étoit occu-
pée à les regarder & à les enten-
dre, je vis disparoître la Mariée
avec sa mère. Quelque temps
après, Mouaffac vint me pren-
dre par la main, & me conduisit
à un fort bel appartement. Nous
entrâmes dans une chambre très-
richement meublée, où il y avoit
un grand lit de brocard d'or,
autour duquel on voyoit des
bougies de cire parfumée, qui
brûloient dans des flambeaux d'ar-
gent. Zemroude, que sa mère &
deux Esclaves venoient de dés-
habiller, y étoit déjà couchée.
Mouaffac, sa femme & les Ef-
claves se retirèrent, & me lais-

sèrent dans cette chambre, où après avoir rendu graces au Ciel de mon bonheur, j'ôtai mes habits, & me mis au lit auprès de la personne que j'aimois plus que ma vie.

Le lendemain matin, j'entendis frapper à la porte de ma chambre; je me levai, j'allai ouvrir; c'étoit l'Aga noir qui portoit un gros paquet de hardes. Je m'imaginai que c'étoit le Cadi qui nous envoyoit, à ma femme & à moi, deux robes d'honneur; mais je me trompois. Seigneur Aventurier, me dit le Nègre d'un air railleur, le Cadi vous salue, & vous prie de lui rendre l'habit qu'il vous prêta hier pour faire le Prince de Basra; je vous rapporte votre vieille robe, & vos haillons. Vous pouvez reprendre vos habits naturels. Je fus assez surpris de ce compliment; je connus alors toute la malice du

Cadi, je remis entre les mains de l'Aga, le turban & la robe de son Maître, & repris mon vieux Castan qui étoit tout déchiré. Zemroude avoit entendu une partie du discours du Nègre; & me voyant couvert de lambeaux: ô Ciel! dit-elle, que signifie ce changement? & qu'est-ce que cet homme vient de vous dire? Ma Princesse, lui répondis-je, le Cadi est un grand scélérat; mais il est la dupe de sa malignité. Il croit vous avoir donné pour époux un misérable, né dans la plus obscure condition, & c'est avec un Prince que vous êtes mariée; je ne suis point au-dessous du mari dont vous vous imaginez avoir reçu la main; le rang du Prince de Basra n'est pas au-dessus du mien. Je suis fils unique du Roi de Mousel, l'héritier du Grand Bin - Ortoc, & Fadlallah est mon nom. En mé-

me temps je lui contai mon histoire, sans en supprimer la moindre circonstance. Lorsque j'en eus achevé le récit : Mon Prince, me dit-elle, quand vous ne seriez pas le fils d'un grand Roi, je ne vous en aimerois pas moins; & j'ose vous assurer que si j'ai de la joie d'apprendre votre haute naissance, ce n'est que par rapport à mon père qui est plus sensible que moi aux honneurs du monde. Toute mon ambition est d'avoir un mari qui m'aime uniquement, & qui ne me fasse pas le déplaisir de me donner des rivales.

Je ne manquai pas de lui protester que je l'aimerois toute ma vie. Elle me parut charmée de cette assurance; elle appella une de ses femmes, & lui donna ordre d'aller secrètement, & en diligence, chez un Marchand, acheter un habit d'homme tout

118 *Les mille & un Jour*,
fait & des plus riches. L'Esclave
qui fut chargée de cette com-
mission, s'en acquitta comme on
le souhaitoit; elle revint promp-
tement chargée d'une robe &
d'une veste magnifique, avec un
turban de mouffeline des Indes,
aussi beau que l'autre; de sorte
que je me trouvai en un instant
encore plus richement vêtu qu'au-
paravant. Hé bien, Seigneur,
me dit alors Zemroude, croyez-
vous que le Cadi ait grand sujet
de s'applaudir de son ouvrage?
Il a voulu faire un affront à ma
famille, & il lui a procuré un
honneur immortel. Il s'imagine
sans doute en ce moment que
nous sommes accablés de dou-
leur. Quel sera son chagrin, lors-
qu'il apprendra qu'il a si bien
servi ses ennemis! Mais avant
que de lui faire connoître qui
vous êtes, il faut punir sa mau-
vaise intention. Je me charge de

ce soin-là. Je fais qu'il y a dans cette Ville un Teinturier qui a une fille d'une laideur effroyable. . . . Je ne veux pas vous en dire davantage, ajouta-t-elle en se reprenant, il faut vous laisser le plaisir de la surprise. Qu'il vous fuffise de favoir que je médite un projet de vengeance qui mettra le Cadi au défefpoir, & le rendra la fable de la Cour & de la Ville.

J O U R L I I.

JE croyois ce Juge assez puni de m'avoir donné pour gendre à Mouaffac; & j'aurois fouhaité qu'on se fût contenté de lui découvrir ma condition; mais Zemroude paroiffoit avoir un defir extrême de se venger. Vous connoiffez les femmes, je ne lui

120 *Les mille & un Jour,*
aurois pas fait plaisir de m'opposer à son dessein. Elle prit de simples habits, mais propres; & après s'être couvert le visage d'un voile fort épais, elle me demanda permission de sortir: je la lui accordai. Elle sortit toute seule, se rendit à l'Hôtel du Cadi, & se tint debout dans un coin de la salle où ce Juge donnoit audience, tant aux Musulmans qu'aux Infidèles.

Il ne l'eut pas plutôt apperçue, que frappé de son port majestueux, il lui envoya demander par un Exempt qui elle étoit, & ce qu'elle desiroit. Elle répondit qu'elle étoit fille d'un Artisan de la Ville, & qu'elle souhaitoit d'entretenir le Cadi d'une affaire secrète. L'Exempt ayant porté cette réponse au Cadi, ce Juge qui aimoit naturellement le beau sexe, fit signe à Zemroude d'approcher, & d'entrer

d'entrer dans un cabinet qui étoit à côté de son Tribunal. Elle obéit en faisant une profonde inclination de tête; elle s'assit sur un sofa, & leva son voile. Le Cadi la suivit, se mit auprès d'elle, & fut surpris de sa beauté: Hé bien, ma chère enfant, lui dit-il, qu'y a-t-il pour votre service? Seigneur, lui répondit-elle, vous qui avez le pouvoir de faire observer les loix, & qui rendez justice aux pauvres comme aux riches, soyez, je vous prie, attentif & sensible à mes plaintes: ayez pitié de la triste situation où je me trouve. Explique-moi ton affaire, reprit le Cadi déjà tout ému; je jure sur ma tête & sur mes yeux, que je ferai pour toi le possible & l'impossible.

Alors Zemroude ôta son voile entièrement, & montrant au Juge de beaux cheveux de couleur de musc, qui flottoient par boucles sur ses épaules: Voyez, Monsei-

122 *Les mille & un Jour*,
gneur, lui dit-elle, si cette che-
velure est désagréable; examinez,
de grace, mon visage, & me dites
sans façon ce que vous en pensez.
Le Cadi, à ces paroles qui lui
donnoient si beau jeu, ne demeu-
ra pas muet: Par le sacrifice du
Mont Arafate *a*, s'écria-t-il, je

a Arafate. C'est une montagne voisine de
la Mecque: les Mahométans croient qu'Adam
& Eve ayant été chassés du Paradis, l'un vers
l'Orient, l'autre vers l'Occident, à cause de
leur désobéissance, ils errèrent sur la terre
pendant cent vingt ans par pénitence, en se
cherchant; & qu'enfin ils se rencontrèrent & se
reconnurent sur le Mont Arafate, qui pour cette
raison, a tiré son nom du mot Arabe *Arafa*,
qui signifie reconnoître. Le dixième jour de la
Lune de *Zulhaja*, qui est la dernière des douze
de l'année Arabique, jour appelé *Aidalaha*,
c'est-à-dire, Fête du Sacrifice, les Pèlerins de
la Mecque y font une Procession générale nom-
mée *Tavaf*. Ils amènent chacun un Mouton ou
un Chameau, qu'ils égorgent, & dont ils rem-
portent les membres dans leurs Pays comme
des reliques. Il arrive ordinairement que le
troisième jour après le Sacrifice, il tombe une
grosse pluie qui emporte le sang des bêtes, &
nettoie la Montagne; ce qui est regardé comme
un miracle, sans qu'on fasse réflexion qu'elle
est l'effet de la vapeur grossière qui sort du

n'apperçois en vous aucun défaut ; votre front ressemble à une lame d'argent , vos sourcils à deux arcs , vos joues à des roses , vos yeux à deux pierres précieuses qui jetent un éclat éblouissant , & l'on prendroit votre bouche pour une boîte de rubis qui renferme un brasselet de perles.

La fille de Mouaffac ne s'en tint pas là ; elle se leva de dessus le sofa , & fit quelques pas dans le cabinet en se donnant de bons airs : regardez ma taille , Monseigneur , disoit-elle , considérez-la bien ; y trouvez-vous quelque chose d'irrégulier ? n'est-elle pas libre & dégagée ? ai-je les manières contraintes , le geste embarrassé ? qu'y a-t-il de choquant dans ma démarche ? Je suis enchanté

sang des bêtes , & qui s'élève dans l'air ; car on égorge un nombre prodigieux d'animaux , puisque chaque homme amène sa victime , & qu'il y a ordinairement plusieurs millions d'hommes.

124 *Les mille & un Jour*,
de toute votre personne, repliqua
le Juge, je n'ai jamais rien vu de
si beau que vous. Et que vous
semble de mes bras, reprit-elle
en les découvrant, ne sont-ils
pas assez blancs & assez ronds?
Ah! cruelle, interrompit en cet
endroit le Cadi transporté d'a-
mour, tu me fais mourir! Si tu as
d'autres choses à me dire, parle
vîte, car la raison m'abandonne,
& je ne puis plus soutenir ta vue.

Vous faurez donc, Monsei-
gneur, reprit Zemroude, que
malgré les attraits dont le Ciel
m'a pourvue, je vis dans l'obscu-
rité d'une maison interdite, non-
seulement à tous les hommes,
mais aux femmes mêmes, qui
pourroient par leurs discours me
donner quelque consolation. Ce
n'est pas qu'il ne se soit présenté
souvent des partis pour moi, & il
y a long-temps que je serois ma-
riée, si mon père n'avoit pas eu la

cruauté de me refuser à tous ceux qui m'ont demandée en mariage. Il dit aux uns que je suis plus sèche que du bois, & aux autres que je suis bouffie; à celui-ci, que je suis boiteuse & manchotte; à celui-là, que j'ai perdu l'esprit; j'ai un cancer au dos; je suis hydropique & couverte de gale. Enfin, il me fait passer pour une créature indigne de la compagnie des hommes, & il m'a si fort décriée, qu'il m'a rendue l'opprobre du genre humain; personne ne me recherche plus, & je suis condamnée à un éternel célibat. En achevant ces paroles, elle fit semblant de pleurer, & joua son personnage avec tant d'art, que le Juge s'y laissa tromper. O Père barbare, s'écria-t-il, peux-tu traiter avec tant de rigueur une fille si aimable! tu veux donc qu'un si bel arbre demeure stérile: ho, c'est ce que je ne souffrirai point!

126 *Les mille & un Jour*,
Hé quel est donc , poursuivit-il ,
le dessein de votre père ? parlez ,
mon Ange , pourquoi ne veut-il
pas vous marier ? Je n'en fais rien ,
Seigneur , repartit Zemroude en
redoublant ses fausses larmes ;
j'ignore quelles peuvent être ses
intentions , mais je vous avouerai
que ma patience est à bout : je ne
puis plus vivre dans l'état où je
suis. J'ai trouvé moyen de sortir
de chez mon père ; je me suis
échappée pour venir me jeter en-
tre vos bras , & implorer votre
secours : ayez donc la bonté ,
Monseigneur , d'interposer votre
autorité pour me faire rendre jus-
tice , ou je ne répons plus de
ma vie : je me frapperai moi-
même de mon propre Cangiar *a* ,
& je me tuerai pour mettre fin à
mes souffrances.

a Poignard.



 J O U R L I I I .

Z Emroude par ces derniers mots , acheva de renverser la cervelle au Cadi. Non , non , dit-il , vous ne mourrez point , & vous ne passerez pas toute votre jeunesse dans les pleurs & les gémissemens. Il ne tiendra qu'à vous de sortir des ténèbres qui ré-
cèlent vos perfections , & d'être même dès aujourd'hui femme du Cadi de Bagdad : Oui , parfaite image des Houris ^a , je suis prêt à vous épouser , si vous voulez bien y consentir. Monseigneur , répondit la Dame , quand vous ne seriez pas une des plus considéra-
bles personnes de cette Ville , je n'aurois point de répugnance à vous donner la main , car vous me paroissez un homme fort ai-

^a Filles du Paradis de Mahomet qui ne vieillissent jamais,

128 *Les mille & un Jour*,
mable, mais je crains que vous
ne puissiez obtenir l'aveu de mon
père, quelque honneur que lui
fasse votre alliance.

N'ayez point d'inquiétude là-
dessus, reprit le Juge, je répons
de l'évènement : dites-moi seule-
ment dans quelle rue demeure
votre père, comment il se nom-
me, & de quelle profession il est ?
Il s'appelle Oufsa Omar, repartit
Zemroude ; il est Teinturier ; il
demeure sur le Quai Oriental du
Degela a, & l'on voit à la porte
de sa boutique un Palmier chargé
de Dattes. Cela suffit, dit le Ca-
di, vous pouvez présentement
vous en retourner au logis, vous
entendrez bientôt parler de moi,
sur ma parole.

Alors, la Dame après avoir re-
gardé le Juge d'un air gracieux,
se couvrit le visage de son voile,
sortit du cabinet, & revint me

a C'est-à-dire le Tigre.

trouver. Elle me rendit compte de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui; à peine pouvoit-elle se posséder, tant elle étoit transportée de joie. Nous serons vengés, me disoit-elle, notre ennemi qui croit nous faire servir de risée au peuple, en fera lui-même le jouet. Effectivement, le Juge n'eut pas perdu de vue Zemroude, qu'il envoya un Exempt chez Oufsa Omar, qui se trouva dans sa maison: venez parler au Cadi, lui dit l'Exempt, il veut vous entretenir, & il m'a donné ordre de vous mener devant lui. Le Teinturier pâlit à ces paroles, il crut que quelqu'un avoit été se plaindre de lui au Juge, & que c'étoit à cause de cela qu'on le venoit chercher: il suivit l'Exempt avec beaucoup d'inquiétude.

Aussi-tôt qu'il fut devant le Cadi, ce Juge le fit entrer dans le même cabinet où il avoit entre-

130 *Les mille & un Jour*,
tenu Zemroude, & le fit asseoir
sur le même sofa: l'Artisan étoit
si confus de l'honneur qu'on lui
faisoit, qu'il changea plusieurs
fois de couleur. Maître Omar,
lui dit le Cadi, je suis bien aise
de vous voir, il y a long-temps
que j'entends parler de vous avan-
tageusement. On dit que vous êtes
un homme de bonnes mœurs;
que vous faites régulièrement vos
cinq prières par jour, & que vous
ne manquez jamais d'assister à
celle du Vendredi dans la grande
Mosquée; outre cela je fais que
vous ne mangez point de porc,
que vous ne buvez ni vin, ni eau-
de-vie de dattes, & qu'enfin pen-
dant que vous travaillez, un de
vos garçons lit l'Alcoran. Cela est
vrai, Monseigneur, répondit le
Teinturier, je fais même par
cœur plus de quatre mille Ha-
dits *a*, & je me prépare à faire

a Ce sont les Sentences de Mahomet.

bientôt le pèlerinage de la Mecque. Je vous assure, reprit le Juge, que tout cela me fait beaucoup de plaisir : car j'aime passionnément les bons Musulmans. On m'a dit aussi, poursuivit-il, que vous avez derrière le rideau de chasteté *a*, une fille qui est en âge d'être mariée, cela est-il véritable? Grand Juge, repartit Ousta Omar, dont le Palais sert de port & de refuge aux malheureux qui sont agités des tempêtes de ce monde, on vous a dit vrai. J'ai une fille qui est assez âgée pour avoir un mari, car elle a trente ans passés; mais la pauvre créature n'est pas en état d'être présentée à un homme; elle est laide, ou plutôt effroyable, estropiée, galeuse, imbécile; en un mot, c'est un monstre que je ne saurois trop cacher. Bon, dit le Cadi en sou-

a C'est-à-dire, dans l'appartement des femmes.

132 *Les mille & un Jour*,
riant, je m'attendois à celui-là,
Maître Omar; j'étois bien per-
suadé que vous me feriez ainsi
l'élogè de votre fille. Mais appre-
nez, mon ami, que cette galeuse,
cette imbécile, cette estropiée,
cette effroyable, ce monstre avec
tous ses défauts, est aimée à la
rage d'un homme qui souhaite de
l'avoir pour femme, & que cet
homme-là, c'est moi.

A ce discours, le Teinturier
regarda le Juge en face, & lui dit:
Si Monseigneur le Cadi veut plai-
fanter, il est le maître; il peut,
tant qu'il lui plaira, se moquer de
ma fille. Non, non, repliqua le
Cadi, je ne plaifante point; je suis
amoureux de votre fille, & je
vous la demande. L'Artisan fit un
éclat de rire à ces paroles: Par le
Prophète, s'écria-t-il, quelqu'un
veut vous en donner à garder;
car je vous avertis, Monseigneur,
que ma fille est manchotte, boi-

teuse, hydropique... Justement, interrompit le Juge, je la reconnois à ce portrait-là; j'aime ces fortes de filles, c'est mon goût. Encore une fois, reprit le Teinturier, elle ne vous convient pas, elle se nomme Cayfacattaddahri *a*, & je vous proteste qu'elle est bien nommée. Oh! c'en est trop, dit le Cadi d'un ton brusque & impérieux, je suis las de tous ces raisonnemens: Maître Omar, je veux que tu m'accordes cette Cayfacattaddahry, telle qu'elle est, & ne me replique pas davantage.

Le Teinturier le voyant déterminé à épouser sa fille, & persuadé plus que jamais, que quelqu'un pour s'en divertir, l'avoit rendu amoureux d'elle sur un faux portrait, dit en lui-même: il faut que je lui demande un gros Schirbeha *b*;

a C'est-à-dire le Monstre du temps.

b Dot en argent comptant, que le marié doit donner au père de la fille en se mariant, ou à la fille en la répudiant.

134 *Les mille & un Jour*,
cette somme pourra le dégoûter
de ma fille, & il cessera de m'en
parler. Monseigneur, lui dit-il,
je suis disposé à vous obéir, mais
je ne livrerai point Cayfacattad-
dahry, que vous ne m'avez donné
auparavant une dot de mille se-
quins d'or. La somme est un peu
forte, dit le Cadi; cependant je
vais te la mettre entre les mains.
En même temps il se fit apporter
un grand sac plein de sequins; on
en compta mille, on les pesa, &
le Teinturier les prit. Alors le
Juge ordonna qu'on drefsât le
contrat; mais lorsqu'il fut ques-
tion de le signer, l'Artisan protes-
ta qu'il ne le signeroit qu'en pré-
sence de cent personnes de Loi.
Tu es bien défiant, lui dit le Cadi;
n'importe, je veux te satisfaire,
car je ne prétends pas que ta fille
m'échappe. Il envoya chercher
sur le champ des Docteurs & des
Alfaquihs, des Moullas, des gens

Contes Persans. 135
de Mosquée & de Justice; & il
en vint plus que le Teinturier
n'en avoit demandé.

JOUR LIV.

Lorsque tous les témoins furent
assemblés chez le Juge, Ousta
Omar prit la parole : Seigneur
Cadi, dit-il, je vous donne ma
fille pour être votre épouse légi-
time, puisque vous voulez abso-
lument que je vous l'accorde ;
mais je déclare devant tous ces
Seigneurs, que c'est à condition
que si elle vous déplaît quand
vous l'aurez vue, & qu'il vous
prenne envie de la répudier, vous
lui donnerez mille sequins d'or
comme ceux que j'ai reçus de
vous. Hé bien, je te le jure, dit
le Cadi, & j'en atteste toute l'As-
semblée : es-tu content? Le Tein-
turier répondit qu'oui, & sortit

136 *Les mille & un Jour*,
en disant qu'il alloit lui envoyer
la Mariée.

Après le départ d'Omar, toute
l'Assemblée se sépara, & le Cadi
demeura seul chez lui. Il y avoit
deux ans qu'il étoit marié avec la
fille d'un Marchand de Bagdad,
avec qui jusque-là il avoit vécu
en assez bonne intelligence. Cette
femme ayant appris que son mari
songoit à de nouvelles nôces,
se mit en colère contre lui : Com-
ment donc, lui dit-elle, deux
têtes dans un bonnet ! deux mains
dans un gant ! deux épées dans
un fourreau ! deux femmes dans
une maison ! Ah volage ! puis-
que les caresses d'une épouse fi-
delle, & jeune encore, ne sont
pas capables de fixer ton incons-
tances, je suis prête à céder ma
place à ma rivale, & à me retirer
chez mes parens : tu n'as qu'à me
répudier, & me compter ma dot,
& tu ne me reverras plus. Tu me
fais

fais plaisir de me prévenir, lui répondit le Juge, car je me faisois une peine de t'annoncer mon nouveau mariage. Aussi-tôt il tira d'un coffre une bourse où il y avoit cinq cents sequins d'or, & la lui mettant entre les mains: Tiens, femme, lui dit-il, ta dot est là-dedans: Va, emporte ton trousseau, *je te répudie une fois, deux fois, trois fois je te répudie* a. Et afin que tes parens ne doutent point que je ne t'aie répudiée, je vais te donner ces paroles écrites & signées de moi & de mon Nayb, selon les Loix. Il n'y manqua pas, & sa femme se retira chez son père avec son écrit & son argent.

Il ne la vit pas hors de sa maison, qu'il fit meubler magnifiquement un appartement pour recevoir sa nouvelle Epouse. On y mit des Tapis de pied de velours,

^a Ce sont les termes dont se servent les Orientaux, quand ils répudient leurs femmes.

138 *Les mille & un Jour,*
avec des Tapisseries & des So-
phas de brocard d'or & d'argent :
plusieurs Cassolettes remplies
d'agréables odeurs , parfumoient
la chambre nuptiale. Tout étoit
déjà prêt , & le Cadi attendoit
impatiemment Cayfacattaddahri ,
qui ne venoit point : il appella son
fidèle Aga a , & lui dit : L'aima-
ble objet de mes desirs devoit ,
ce me semble , être ici ; qui peut
la retenir si long-temps chez son
père ? que les momens qui retar-
dent mon bonheur me paroissent
longs !

Le Cadi , impatient de voir sa
nouvelle femme , alloit envoyer
son Aga chez Ousta Omar , lors-
qu'il arriva un Porte - faix chargé
d'une caisse de Sapin couverte
d'un Tapis de taffetas vert. Que
m'apportes-tu là , mon ami , lui dit
le Juge ? Monseigneur , lui répon-
dit le Porte-faix, en posant la caisse

« C'est le Chef des Eunuques noirs. »

à terre , c'est la Mariée ; vous n'avez qu'à ôter le Tapis , & vous verrez comme elle est faite. Le Cadi ôta le Tapis , & apperçut une fille de trois pieds & demi ; elle avoit le visage long & couvert de gale ; des yeux enfoncés dans la tête , & plus rouges que du feu ; elle n'avoit point de nez ; il paroissoit seulement au-dessus de la bouche faite en forme de gueule de Crocodile , deux larges nazeaux très - dégoûtans. Il ne put voir cet objet sans horreur ; il remit dessus promptement le Tapis , & dit au Porte-faix : Que veux-tu que je fasse de cet horrible animal ? Seigneur , repartit le Porte-faix , c'est la fille de Maître Omar le Teinturier , qui m'a dit que vous l'avez épousée par inclination. Juste Ciel ! s'écria le Cadi , est-ce qu'on peut épouser un monstre pareil à celui-là ?

Dans ce moment , le Teintu-

M ij

1140 *Les mille & un Jour*,
rier qui avoit bien prévu la sur-
prise du Juge, arriva. Misérable,
lui dit le Cadi, pour qui me prends-
tu? il faut que tu sois bien effronté
pour me faire de semblables tours:
tu m'oses traiter ainsi, moi qui
puis me venger facilement de mes
ennemis! moi qui, quand il me
plaît, mets tes pareils dans les fers.
Crains ma colère, malheureux!
au-lieu de cet épouvantable objet
que tu m'as envoyé, donne,
donne-moi ton autre fille dont
rien n'égale la beauté, autrement
tu éprouveras bientôt ce que peut
un Cadi irrité. Monseigneur, dit
Omar, cessez de me menacer, je
vous en supplie, & ne soyez plus
en colère contre moi: je jure par
le Créateur de la lumière, que je
n'ai pas d'autre fille que celle-ci.
Je vous ai dit mille fois qu'elle
ne vous convenoit point: vous
n'avez pas voulu me croire; à
qui vous en prenez-vous?



J O U R L V.

LE Cadi, à ce discours, rentra en lui-même, & dit au Teinturier : Maître Omar, il est venu ici ce matin une fille parfaitement belle, qui m'a dit que vous étiez son père, & que vous la faisiez passer dans le monde pour un monstre, afin que personne n'eût envie de vous la demander en mariage. Monseigneur, lui dit l'Artisan, cette belle fille-là est assurément une friponne, & il faut que vous ayez quelque ennemi.

Alors le Cadi baissa la tête sur son estomach, & demeura quelque temps à rêver : ensuite prenant la parole ; c'est, dit-il, un malheur qui devoit m'arriver : n'en parlons plus. Fais, je te prie, remporter ta fille chez toi, garde les mille sequins d'or que je t'ai



142 *Les mille & un Jour*,
donnés; mais ne m'en demande
pas davantage, si tu veux que
nous soyons amis.

Quoique le Juge eût juré de-
vant les gens de Loi qu'il donne-
roit encore mille sequins, si la fille
d'Omar ne lui plaisoit pas, cet
Artisan n'osa l'obliger à tenir sa
parole, de peur de se brouiller
avec lui; car il le connoissoit pour
un homme très-vindictif, & qui
savoit trouver facilement l'oc-
casion de nuire à ses ennemis. Il
aima mieux se contenter de ce
qu'il avoit reçu : Monseigneur,
lui dit-il, je vais vous obéir &
vous débarrasser de ma fille; mais
il faut, s'il vous plaît, la répudier
auparavant. Oh vraiment, dit
le Cadi, je n'ai pas dessein d'y
manquer, & je t'assure que cela
sera bientôt fait. Effectivement,
il envoya chercher son Nayb à
l'heure même, & la répudiation se
fit dans les formes. Après quoi,

Maître Omar prit congé du Juge, & fit emporter chez lui par le Porte-faix, l'horrible Cayfaccattaddahri.

Cette aventure fut bientôt sue dans la Ville. Tout le monde en rit, & approuva fort la tromperie qu'on avoit faite au Cadi, qui n'en fut pas quitte pour le ridicule que cela lui donna dans Bagdad. Nous pousâmes la vengeance plus loin : j'allai, par le conseil de Mouaffac, trouver le Prince des Fidèles *a*, à qui je dis mon nom & contai mon histoire. Je ne supprimai pas, comme vous pouvez penser, les circonstances qui marquoient davantage la malignité du Cadi. Le Calife, après m'avoir écouté fort attentivement, me fit d'obligeans reproches : Prince, me dit-il, pourquoi n'avez-vous pas eu d'abord recours à moi ? vous aviez honte

a C'est le titre qu'on donne aux Califes.

144 *Les mille & un Jour*,
sans doute de votre fortune; mais
vous pouviez, sans rougir, vous
présenter à mes yeux dans un état
misérable. Dépend-il des hom-
mes d'être heureux ou malheu-
reux, & n'est-ce pas Dieu qui
compose à son gré le tissu de no-
tre vie? deviez-vous craindre que
je ne vous fisse pas un accueil
favorable? non: Vous savez que
j'aime & que j'estime le Roi Bin-
Ortoc votre père, ma Cour étoit
un asyle assuré pour vous.

Le Calife me fit mille caresses;
il me donna la Galate *a* avec un
fort beau diamant qu'il avoit au
doigt: il me régala d'un excellent
Sorbet; & lorsque je fus de retour
chez mon beau-père, j'y trouvai
six gros paquets de brocard de
Perse, d'or & d'argent, deux piè-
ces de Kemkha *b*, avec un très-

a Galate, en Arabe, Robe d'honneur; &
en Turc, *Castan*.

b Damas à grandes fleurs.

beau

beau cheval Persan , richement enharnaché. Outre cela, il redonna à Mouaffac le Gouvernement de Bagdad : & pour punir le Cadi d'avoir voulu tromper Zemroude & son père, il déposa ce Juge, & le condamna à une prison perpétuelle, où, pour combler sa misère, il lui ordonna de vivre avec la fille d'Ousta Omar.

Peu de jours après mon mariage, j'envoyai un Courrier à Mouffel, pour informer le Roi mon père de tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de sa Cour, & pour l'assurer en même temps que je m'en retournerois bientôt avec la personne que j'avois épousée. J'attendis impatiemment le retour de mon Courrier; mais hélas! il m'apporta des nouvelles qui m'affligèrent fort; il m'apprit que » Bin - Ortoc ayant su que quatre mille Arabes Bédouins m'avoient attaqué, & que mon es-

146 *Les mille & un Jour*,
» corte avoit été taillée en pièces,
» persuadé que je ne vivois plus,
» en avoit conçu tant de chagrin,
» qu'il s'étoit enfin laissé mourir;
» que le Prince Amadeddin Zen-
» gui, mon cousin germain, occu-
» poit le Trône; qu'il règnoit avec
» beaucoup d'équité, & que ce-
» pendant, quoiqu'il fût généra-
» lement aimé, les peuples n'a-
» voient pas plutôt appris que
» j'étois encore vivant, qu'ils en
» avoient témoigné une joie in-
» croyable. Le Prince Amaded-
din lui-même, par une lettre que
le Courier me donna de sa part,
m'affuroit de sa fidélité, & me
marquoit beaucoup d'impatience
de me voir pour me remettre le
Diadème, & devenir mon pre-
mier Sujet.

Ces nouvelles me firent pren-
dre la résolution de hâter mon
retour à Mousel. Je pris congé du
Prince des Fidèles, qui me donna

trois mille Chevaux de sa garde pour m'escorter jusque dans mes États; & , après avoir embrassé Mouaffac & sa femme, je partis de Bagdad avec ma chère Zemoroude, qui seroit morte de douleur en quittant son père & sa mère, si l'amour qu'elle avoit pour moi n'en eût modéré le sentiment.

J O U R L V I .

JE n'avois pas fait la moitié du chemin de Bagdad à Mousel, que l'avant-garde de mon escorte découvrit la tête d'un corps de Troupes qui marchoit droit à nous. Je crus que c'étoient encore des Arabes Bédouins. Je mis aussi-tôt mes gens en bataille, & nous étions déjà disposés à combattre, lorsque mes Courreurs me vinrent rapporter que les hom-

148 *Les mille & un Jour,*
mes que nous prenions pour des
Brigands & des Ennemis, étoient
des Troupes de Mousel qui ve-
noient au - devant de moi , &
qu'Amadeddin Zengui les con-
duisoit.

Ce Prince , de son côté , ayant
appris qui nous étions , se détacha
de sa petite armée pour me venir
trouver avec les principaux Sei-
gneurs de Mousel. Il me parla
conformément à sa lettre , c'est-à-
dire , d'une manière soumise &
respectueuse ; & toutes les per-
sonnes de qualité qui l'accompa-
gnoient , m'assurèrent de leur zèle
& de leur fidélité. Quelque sujet
que j'eusse de me défier d'eux , &
de penser que mon cousin , sous
prétexte de me faire honneur ,
avoit peut-être dessein de m'ôter
la vie , pour demeurer maître de
mon Royaume , j'aimai mieux
bannir toute défiance , que de
faire connoître que je n'étois pas

fans crainte. Je renvoyai les Soldats de la garde du Calife, & confiai mes jours au Prince Amadeddin. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma confiance : au-lieu d'être capable de former un noir attentat, il ne songea qu'à me donner des marques de son attachement.

Lorsque nous fûmes arrivés à Mousel, tout le peuple témoigna par des acclamations, le plaisir qu'il avoit de me revoir, & fit pendant trois jours de grandes réjouissances. Les Boutiques des *Afouaques a* & des *Badistans b* furent tapissées en dedans & en dehors, & la nuit elles étoient éclairées de lampions qui formoient les Lettres d'un verset de l'Alcoran : de sorte que chaque Boutique ayant son verset particulier, ce sacré Livre se lisoit tout

a Afouaques. Ce sont les rues marchandes.

b Badistan. C'est un lieu comme la Foire Saint Germain ou le Palais, tout rempli de boutiques de Bijoutiers.

150 *Les mille & un Jour*,
entier dans la Ville; & il sembloit
que l'Ange Gabriel l'apportât une
seconde fois à notre grand Pro-
phète en caractères lumineux.

Outre cette pieuse illumina-
tion, il y avoit sur le devant des
boutiques, de grands plats de Pi-
leau de toutes sortes de couleurs
en pyramides, avec de grandes
jattes pleines de Sorbet & de jus
de Grenades, dont les passans
buvoient & mangeoient à discrétion.
A tous les carrefours, on
voyoit des danses de *Tchenguis* *a*
animés par le son des *Tambouras* *b*
& des *Deffs* *c*; & les *Calenders*,
selon leur coutume, couroient

a Les *Tchenguis* sont des Baladins.

b *Tambouras*, espèce de Luths fort petits,
qui ont cinq cordes de Laiton, & le manche
long de deux pieds. On en touche les cordes
avec un petit morceau d'écaille de Tortue,
ce qu'on appelle *Tazana*. Cet instrument est
d'ordinaire accompagné de la voix.

c *Deff*. C'est une espèce de Tambour de
Basque, qui sert à marquer la mesure dans
les Concerts.

par la Ville comme des foux furieux. Tous les gens de métier, montés sur des chariots parés de clinquant & de banderolles volantes de diverses couleurs, avec des outils qui marquoient leurs professions, après avoir traversé la grande rue, venoient au son des fifres, des timbales & des trompettes, passer devant mon Balcon, où Zemroude étoit assise auprès de moi, & ils nous saluoient en criant de toute leur force: *Essalat* ou *csselam Aleck ya refoul Allah*, *Allah yn for Assultan* a.

Manière
de crier
vive le Roi
chez les
Arabes.

Je ne me contentai pas de partager ces honneurs avec la fille de Mouaffac, je m'étudiai à chercher tout ce qui pouvoit lui faire quelque plaisir. Je fis mettre dans son appartement tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus agréable à la vue. Je composai

^a C'est-à-dire, bénédiction & salut sur toi, ô Apôtre de Dieu; Dieu donne la victoire au Roi.

152 *Les mille & un Jour,*
fa suite de vingt-cinq jeunes Da-
mes Géorgiennes , Esclaves du
Sérail de mon père; les unes chan-
toient & jouoient parfaitement
du luth , les autres de la harpe ,
& les autres dansoient avec au-
tant d'art & de grace que de lé-
gèreté. Je lui donnai aussi un
Aga a noir avec douze Eunu-
ques , qui tous avoient quelque
talent propre à la divertir.

JOUR LVII.

JE règnois sur des Sujets fidè-
les & zélés ; j'aimois plus que
jamais Zemroude , & j'en étois ai-
mé. Je vivois heureux , lorsqu'un
jeune Derviche parut à ma Cour.
Il s'introduisit auprès des princi-
paux Seigneurs par un esprit plai-
sant & agréable ; il gagna bientôt
leur amitié par ses bons mots &

a Aga , Chef des Eunuques noirs,

ses reparties justes & brillantes. Il les accompagnoit à la chasse; il faisoit la débauche avec eux; il étoit de toutes leurs parties. Quelques - uns m'en parloient tous les jours, comme d'un homme qui avoit la conversation charmante; & enfin, ils firent si bien, qu'ils me donnèrent envie de le voir & de l'entretenir.

Loin de trouver qu'on m'en eût fait un portrait flatteur, il me parut encore plus spirituel qu'on ne me l'avoit dépeint. Son entretien me charma, & me tira d'une erreur où sont encore aujourd'hui beaucoup de gens de qualité, qui croient qu'on ne voit qu'à la Cour des esprits fins & délicats. Je pris tant de goût aux discours du Derviche, & il me sembla même si propre aux grandes affaires, que je voulus le mettre au nombre de mes Ministres; mais il me remercia, & me dit qu'il avoit

154 *Les mille & un Jour,*
fait vœu de n'exercer jamais au-
cun emploi ; qu'il aimoit à mener
une vie libre & indépendante ;
qu'il méprisoit les honneurs & les
richesses , & se contentoit de ce
que Dieu , qui a soin des plus vils
animaux , lui faisoit trouver pour
subsister : en un mot , qu'il étoit
content de sa condition.

J'admirois un homme si déta-
ché des choses du monde , & j'en
avois plus d'estime pour lui ; je le
recevois agréablement toutes les
fois qu'il se présentoit pour me
faire sa cour ; s'il étoit dans la
foule des Courtisans , mes yeux
l'alloient chercher , & il étoit un
de ceux à qui j'adrescois le plus
souvent la parole : je conçus in-
sensiblement tant d'amitié pour
lui , que j'en fis mon Favori.

Un jour que je chassois dans un
bois , je m'écartai du gros de la
Chasse , & le Derviche se trouva
seul avec moi. Il commença de

m'entretenir de ses voyages, car quoiqu'il fût encore jeune, il ne laissoit pas d'avoir voyagé. Il me parla de plusieurs choses curieuses qu'il avoit vues dans les Indes, & entr'autres d'un vieux Brachmane qu'il y avoit connu. Ce grand personnage, me dit-il, fa-voit une infinité de secrets, tous plus curieux les uns que les autres : la nature n'avoit rien d'im-pénétrable pour lui. Il mourut entre mes bras ; mais comme il m'aimoit, avant que d'expirer il me dit : Mon fils, je veux t'apprendre un secret, afin que tu te souviennes de moi, à condition que tu ne le diras à personne. Je le lui promis, ajouta le Derviche, & sur la foi de ma promesse, il m'apprit ce secret.

Hé ! de quelle nature est ce secret, lui dis-je, n'est-ce pas celui de faire de l'or ? Non, Sire, répondit-il, c'est un secret plus rare &

156 *Les mille & un Jour,*
bien plus précieux : c'est de rani-
mer un corps mort. Ce n'est pas,
poursuivit-il, que je puisse rendre
à un cadavre la même ame qu'il a
perdue, le Ciel seul a le pouvoir
de faire ce miracle ; mais je puis
faire entrer mon ame dans un
corps privé de vie, & j'en ferai
l'épreuve devant Votre Majesté
quand il lui plaira. Très-volon-
tiers, lui dis-je, & ce sera tout-à-
l'heure, si vous voulez.

Il passa fort à propos auprès de
nous, dans ce moment, une Bi-
che ; & je lui décochai une fleche
qui la perça & l'abattit. Nous al-
lons voir, repris-je alors, si vous
ranimerez cet animal. Sire, re-
partit le Derviche, votre curiosité
sera bientôt satisfaite : Remar-
quez-bien ce que je vais faire. A
peine eut-il achevé ces paroles,
que je vis tout - à - coup tomber
son corps sans sentiment ; & en
même temps je vis la Biche se re-

lever avec beaucoup de légèreté. Je vous laisse à juger de ma surprise; quoiqu'il ne fût pas permis de douter de ce que je voyois, je me défiois du rapport de mes yeux. Cependant la Biche me vint flatter; & après avoir fait plusieurs bonds, elle tomba, & aussi-tôt le corps du Derviche qui étoit étendu par terre, se ranima.

Je fus charmé d'un si beau secret, & je priai le Derviche de me l'apprendre. Sire, me dit-il, je suis fâché de ne pouvoir contenter votre envie; mais je promis au Brachmane mourant, de ne faire part de ce secret à personne, & je suis esclave de ma parole. Plus le Derviche se défendoit de satisfaire mes desirs curieux, plus je sentoie qu'il les irritoit: Au nom de Dieu, lui dis-je, ne me refuse point la satisfaction que je te demande; je te promets aussi de ne pas découvrir ce secret, & je jure

158 *Les mille & un Jour*,
par celui qui nous a créés tous
deux, que je n'en ferai jamais un
mauvais usage. Le Derviche rêva
un moment, ensuite reprenant la
parole : Je ne puis, dit-il, tenir
contre un Roi que j'aime plus
que ma vie : je me rends à tant
d'instances; aussi-bien, ajouta-t-il,
je ne fis au Brachmane qu'une
simple promesse, je ne me liai
point par un serment inviolable :
je vais donc apprendre mon se-
cret à Votre Majesté. Il ne s'agit
que de retenir deux mots; il suffit
de les dire mentalement, pour
ranimer un cadavre. En même
temps il me les apprit.

Je ne les sus pas plutôt, que
je voulus en éprouver la vertu;
je les prononçai dans l'intention
de faire passer aussi mon ame dans
le corps de la Biche, & je me vis
à l'instant métamorphosé en cet
animal. Mais le plaisir que j'avois
de sentir que l'opération se faisoit

heureusement, se changea bientôt en douleur : car dès que mes esprits furent entrés dans le corps de la Biche, le perfide fit passer les siens dans mon cadavre ; &, bandant promptement mon arc, il alloit me percer d'une de mes fleches, si jugeant à son action de son dessein, je ne me fusse dérobé à ses coups par une prompte fuite. Il ne laissa pas de décocher une fleche, mais par bonheur il me manqua.

JOUR LVIII.

ME voilà donc réduit à vivre avec les animaux des montagnes & des bois ; heureux si je leur eusse plus parfaitement ressemblé, & qu'en perdant la forme humaine, j'eusse aussi perdu la raison ! je n'aurois pas été la proie de mille affligeantes réflexions.

Pendant que je déplorais mon

160 *Les mille & un Jour* ,
infortune dans les Forêts , le Der-
viche occupoit le Trône de Mou-
fel; & , ce qui me faisoit beaucoup
plus de peine , il possédoit Zem-
roude. Il laissa dans le bois son
corps de Derviche; & , fort satis-
fait d'avoir pris le mien , il goû-
toit en paix la douceur de régner.
Comme il craignoit pourtant
qu'avec le même secret qui m'a-
voit été si funeste , je ne trouvasse
moyen de m'introduire dans le
Palais , & de me venger de sa per-
fidie , il ordonna dès le même jour
qu'il se vit à ma place , qu'on tuât
toutes les Biches qu'on trouveroit
dans le Royaume , voulant , disoit-
il , purger ses Etats de cette sorte
de bêtes qu'il haïssoit mortelle-
ment : & pour mieux engager ses
Sujets à détruire ces animaux , il
fit publier qu'il donneroit trente
sequins pour chaque Biche dont
on lui apporteroit la tête.

Les peuples de Moufel , animés
par

par l'espérance du gain, se répandirent dans les campagnes avec leurs arcs & leurs fleches; ils entrèrent dans les forêts, parcoururent les montagnes, & percèrent de leurs traits toutes les Biches qu'ils rencontrèrent. Heureusement leurs coups n'étoient pas à craindre pour moi, car ayant aperçu au pied d'un arbre un Rosignol mort, je le ranimai; & sous cette nouvelle forme, je volai vers le Palais de mon ennemi, & me glissai dans l'épais feuillage d'un arbre du jardin. Cet arbre n'étoit pas éloigné de l'appartement de la Reine. Là, rêvant à ma triste aventure, & au bonheur de mon Rival, je m'attendris, & je commençai à chanter mes peines. C'étoit un matin, le Soleil se levait, & déjà plusieurs oiseaux, charmés de revoir sa lumière, exprimoient par leurs chants la joie qui les animoit. Pour moi, peu

162 *Les mille & un Jour*,
sensible à la clarté du nouveau
jour, je n'étois occupé que de mes
ennuis; les yeux tristement tour-
nés vers l'appartement de Zem-
roude, je pouffois dans les airs une
voix si plaintive, que j'attirai cette
Princesse à une fenêtre. Je conti-
nuai mon douloureux ramage à
sa vue, je m'efforçai même de le
rendre encore plus touchant,
comme si j'eusse pu lui faire com-
prendre le sujet de ma douleur.
Mais hélas ! elle prenoit plaisir à
m'écouter, & j'avois la mortifi-
cation de remarquer, qu'au-lieu
de se laisser toucher à mes pitoya-
bles accens, elle n'en faisoit que
rire avec une de ses Esclaves, qui
étoit aussi accourue à la même
fenêtre pour m'entendre.

Je ne fortis point du jardin ce
jour-là ni les autres suivans, &
j'avois soin tous les matins de
chanter au même endroit. Zem-
roude ne manquoit pas non plus

de se mettre à ses fenêtres ; & , ce qui me parut l'ouvrage du Ciel , elle eut envie de m'avoir. Ecoutez , dit-elle à ses femmes , je veux qu'on prenne ce Rossignol : qu'on aille chercher des Oiseliens , j'aime cet oiseau , j'en suis folle ; qu'on fasse si bien qu'on s'en faïsse , & qu'on me l'apporte. On obéit à la Reine , on fit venir d'habiles Oiseliens qui me tendirent des filets ; & comme je n'avois pas dessein de leur échapper , parce que je voyois bien qu'on n'en vouloit à ma liberté que pour me rendre esclave de ma Princeſſe , je me laïſſai prendre.

D'abord que je fus entre ses mains , elle fit paroître une grande joie : Mon mignon , dit-elle en me flattant , charmant Rossignol , je veux être ta Rose *a*. Je me sens

a Les Orientaux disent que le Rossignol est amoureux de la Rose. Tous les Poëtes Turcs dans leurs Ouvrages , font mention de cet

164 *Les mille & un Jour,*
déjà pour toi une tendresse infinie :
A ces mots elle me baïsa , & moi
je portai mon bec doucement sur
ses lèvres. Ah le petit fripon ,
s'écria-t-elle en riant , il semble
qu'il entende ce que je lui dis. En-
fin , après m'avoir caressé , elle me
mit elle-même dans une cage de
fil d'or , qu'un Eunuque de sa mai-
son avoit été acheter dans la Ville.

Je chantois tous les jours dès
qu'elle étoit éveillée ; & lorsque
pour me flatter ou me donner quel-
que chose , elle se présentoit de-
vant ma cage , bien loin de paroî-
tre farouche , j'étendois mes aîles
pour lui marquer ma joie , & lui
tendois mon petit bec. Elle étoit
étonnée de me voir apprivoisé en
si peu de temps ; quelquefois elle
me tiroit de ma cage , & me lais-
soit voler dans sa chambre ; j'allois

amour , & ne parlent jamais du Rossignol ,
qu'ils ne parlent en même temps de la Rose
& du Rosier.

toujours à elle pour lui faire des caresses & recevoir les siennes; & si quelqu'une de ses Esclaves me vouloit prendre, je la pinçois très-rudement. Je me rendis par ces manières peu à peu si cher à Zémroude, qu'elle disoit souvent que si par malheur je venois à mourir, elle en seroit inconsolable, tant elle se sentoît attachée à moi.

Si dans mon malheur j'avois quelque plaisir d'être dans l'appartement de la Reine, je le payois bien cher, quand le Derviche la venoit voir. Quel affreux supplice! je ne puis même encore aujourd'hui y penser sans frémir; je levois de temps en temps les yeux au Ciel pour lui demander vengeance; mes plumes se hériffoient; &, le cœur bouffi de colère, je m'agitois, je me tourmentois extraordinairement dans ma cage. Si quelquefois la Reine me caressoit devant le traître, &

166 *Les mille & un Jour*,
qu'il voulût lui-même me flatter,
je lui donnois des coups de bec
de toute ma force, & faisois pa-
roître beaucoup de fureur : mais
ma rage ne servoit qu'à les réjouir
l'un & l'autre, & ne pouvoit me
venger.

Zemroude avoit aussi dans sa
chambre une chienne qu'elle ai-
moit ; cet animal, un jour que
nous étions seuls, mourut en fai-
sant ses petits. Sa mort m'inspira
la pensée de faire une troisième
épreuve du secret : il faut, dis-je
en moi-même, que je passe dans
le corps de cette chienne, je
veux voir ce que produira le cha-
grin que la Princesse aura de la
mort de son Rossignol. Je ne sais
pourquoi cette fantaisie me prit,
car je ne prévoyois pas à quoi
cette nouvelle métamorphose
pourroit aboutir ; mais ce mouve-
ment me parut un avis secret du
Ciel, & je le suivis à tout hasard.

J O U R L I X.

Lorsque Zemroude revint dans la chambre, son premier soin fut de venir se présenter devant la cage. Dès qu'elle s'aperçut que le Rossignol étoit mort, elle fit un cri qui attira toutes ses Esclaves. Qu'avez-vous, Madame, lui dirent-elles d'un air effrayé, vous est-il arrivé quelque malheur? Vous me voyez au désespoir, répondit la Princesse en pleurant amèrement, mon Rossignol est mort! mon cher oiseau! mon petit mari! pourquoi m'es-tu si-tôt enlevé? je ne goûterai donc plus la douceur de tes chants! je ne te reverrai plus! qu'ai-je fait pour mériter que le Ciel me punisse avec tant de rigueur?

Elle étoit si affligée, que ses

168 *Les mille & un Jour*,
femmes tâchèrent vainement de
la consoler; leurs discours ne ser-
virent qu'à irriter sa douleur.
Une d'entre elles courut avertir
le Derviche de l'état où se trou-
voit la Reine. Il se rendit auprès
d'elle en diligence, & lui repré-
senta que la mort d'un oiseau ne
devoit pas causer une si grande
affliction; que la perte n'étoit pas
irréparable; que si elle aimoit
tant les Rossignols, & qu'elle en
voulût avoir, il étoit aisé de la
contenter. Mais il eut beau par-
ler, tous ces raisonnemens furent
inutiles, il ne put rien gagner sur
Zemroude. Cessez, Seigneur, lui
dit-elle, cessez de combattre ma
douleur, vous ne la vaincrez ja-
mais; je fais bien que c'est une
grande foiblesse de ne pouvoir se
consoler de la mort d'un oiseau,
j'en suis persuadée comme vous,
& toutefois je ne puis résister à la
force du coup qui m'accable; j'ai-
mois

mois ce petit animal , il paroissoit sensible aux caresses que je lui faisois , & il y répondoit d'une manière qui me ravissoit. Si mes femmes s'en approchoient , il se montroit farouche , ou plutôt dédaigneux , au-lieu qu'il venoit au-devant de ma main quand je l'avançois pour le prendre. Il sembloit qu'il se sentit de l'amour pour moi ; il me regardoit d'un air tendre & languissant ; & l'on eût dit quelquefois qu'il étoit mortifié de n'avoir pas l'usage de la parole pour m'exprimer ses sentimens ; je lisois cela dans ses yeux : ah ! je n'y puis penser sans désespoir ; mon aimable oiseau, je t'ai perdu pour jamais ! En achevant ces mots, elle redoubla ses pleurs , & parut ne pouvoir souffrir aucune consolation. Je conçus un présage favorable de la vivacité de cette douleur ; j'étois dans un coin de la chambre , où je donnois à teter à mes petits chiens,

170 *Les mille & un Jour*,
d'où j'entendois tout ce qui se di-
soit, & observois tout ce qui se fai-
soit, sans qu'on prît garde à moi.
J'eus un pressentiment que le Der-
viche, pour consoler la Reine,
mettroit en œuvre son secret, &
ce pressentiment ne fut pas faux.

Le Derviche voyant que la Prin-
cesse n'étoit pas capable d'écouter
la raison, comme il l'aimoit éper-
dument, & qu'il étoit touché de
ses larmes, au-lieu de se répandre
en discours superflus, il ordonna
aux Esclaves de la Reine de sortir
de la chambre, & de le laisser seul
avec elle. Madame, lui dit-il alors,
croyant que personne ne l'enten-
doit, puisque la mort de votre Ros-
signol vous fait tant de peine, il
faut qu'il revive; ne vous affligez
plus, vous le reverrez vivant; je
promets de le rendre à votre ten-
dresse; dès demain à votre réveil
vous l'entendrez chanter encore,
& vous aurez le plaisir de le ca-
resser.

Je vous entends, Seigneur, lui dit Zemroude, vous me regardez comme une insensée dont il faut flatter la douleur ; vous me faites espérer que demain je reverrai mon Rossignol en vie ; demain vous remettrez ce miracle au jour suivant, & ainsi en différant toujours, vous comptez que peu à peu vous me ferez oublier mon oiseau : ou bien, poursuivit-elle, vous avez dessein d'en faire chercher un autre aujourd'hui, & de le mettre à sa place pour tromper mon affliction. Non, ma Reine, repartit le Derviche, non, c'est cet oiseau que vous voyez étendu dans sa cage sans sentiment, ce Rossignol, l'heureux objet d'une si vive douleur, c'est lui-même qui chantera ; je lui donnerai une vie nouvelle, & vous pourrez lui prodiguer vos bontés. Il en connoitra mieux le prix, & vous leverrez encore plus empressé à vous plaire ; car ce sera moi qui

172 *Les mille & un Jour*,
l'animerai ; tous les matins je le
ferai revivre pour vous divertir. Je
puis faire ce prodige, continua-t-il,
c'est un secret que je possède : si
vous en doutez, ou si vous avez
trop d'impatience de revoir votre
oiseau ranimé, je vais le faire re-
vivre tout-à-l'heure.

Comme la Princesse ne lui ré-
pondoit point, & qu'il jugeoit par
son silence qu'elle n'étoit pas bien
persuadée qu'il pût faire ce qu'il
disoit, il alla s'asseoir sur un sofa,
où, par la vertu des deux paroles
cabalistiques qui servoient comme
de véhicule à l'ame pour la faire
passer dans un cadavre, il laissa son
corps, ou plutôt le mien, & entra
dans celui du Rossignol. L'oiseau
se mit tout aussi-tôt à chanter dans
sa cage, au grand étonnement de
Zemroude. Mais la voix ne tarda
guère à lui manquer ; car d'abord
qu'il eut commencé son ramage,
je quittai le corps de la chienne,

& me hâtai de reprendre le mien. En même temps, courant à la cage, j'en tirai brusquement l'oiseau, & lui tordis le cou. Que faites-vous, Seigneur, me dit la Princesse? pourquoi traitez-vous ainsi mon Rossignol? si vous ne vouliez pas qu'il vive, vous ne deviez pas le rappeler à la vie.

Grace au Ciel, m'écriai-je alors, sans faire attention à ce qu'elle disoit, tant j'étois occupé de la vengeance que je venois de tirer de l'outrage fait à mon honneur & à mon amour; c'en est fait, je viens de punir le perfide dont l'exécrable trahison méritoit un plus rigoureux châtiment! Si Zemroude avoit été surprise de revoir son Rossignol vivant, elle ne le fut pas moins de m'entendre prononcer ces paroles avec beaucoup d'émotion. Seigneur, me dit-elle, quel transport vous agite, & que signifie ce que vous venez de dire?

174 *Les mille & un Jour,*

Je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé ; & je remarquai qu'en lui faisant ce récit elle frémissoit à tous momens : tantôt la honte de m'avoir été infidelle , quoiqu'innocemment, la faisoit rougir , & tantôt la douleur qu'elle en ressentoit la rendoit plus pâle que la mort.

Elle ne pouvoit douter que je ne fusse véritablement Fadlallah , parce qu'elle savoit qu'on avoit trouvé dans le bois le corps du Derviche , & l'ordre qu'il avoit donné de tuer toutes les Biches.

J O U R L X.

APrès avoir achevé d'instruire Zemroude d'une si étrange aventure , je m'en repentis ; j'aurois pu lui dire seulement que quelque grand Cabaliste m'avoit appris le secret de ranimer un corps mort , sans lui parler du tour que le Der-

viche m'avoit fait. Plût au Ciel qu'elle eût toujours ignoré cette horrible perfidie ! peut-être, hélas ! vivroit-elle encore. Mais que dis-je, où mon esprit va-t-il s'égarer ? ne fais-je pas que les biens & les maux qui doivent nous arriver, sont marqués dans le Ciel !

La fille de Mouaffac conçut tant de chagrin d'avoir fait le bonheur d'un misérable, qu'il me fut impossible de la consoler. J'eus beau lui représenter que son erreur l'excusoit entièrement, & que tout le crime devoit être imputé au Derviche qui l'avoit expié par sa mort ; malgré ce que je lui pus dire, malgré les assurances que je lui donnai de l'aimer toujours avec la même tendresse, je ne pus lui faire oublier ce désagréable évènement. Elle tomba malade, & mourut entre mes bras en me demandant pardon d'un crime dont elle n'étoit pas coupable, & qui ne m'ôtoit rien de mon amour pour elle.

En effet, quand elle fut morte, & que j'eus rendu à son tombeau tous les soins que je lui devois, je fis appeller le Prince Amadeddin Zengui : Mon cousin, lui dis-je, je n'ai point d'enfans, je me démetts en votre faveur de la Couronne de Moufel ; je vous l'abandonne, je renonce à la grandeur souveraine, & veux passer le reste de ma vie dans un état obscur. Amadeddin, qui m'aimoit véritablement, n'épargna rien pour me détourner de ma résolution ; mais je lui fis connoître qu'il la combattoit inutilement. Prince, lui dis-je, le dessein en est pris, je vous donne mon rang. Occupez le Trône de Fadlallah ; & puissiez - vous être plus heureux que lui, règnez sur des Peuples qui connoissent votre mérite, & ont déjà éprouvé le bonheur de vous avoir pour Maître. Pour moi, dégoûté des grandeurs, je vais dans des climats éloignés, vivre comme

elle veut que vous soyez

un homme d'une condition commune; & là, libre des soins attachés au pouvoir souverain, je veux pleurer Zemroude, & me rappelant les jours heureux que nous avons passés ensemble, faire mon unique occupation d'un si doux souvenir.

Je laissai donc Amadeddin sur le Trône de Mousel; &, accompagné seulement de quelques Esclaves, je pris la route de Bagdad, où j'arrivai heureusement avec beaucoup d'or & de pierreries. J'allai descendre chez Mouaffac; sa femme & lui ne furent pas peu surpris de me voir; & ils le furent encore bien davantage, lorsque je leur appris la mort de leur fille, qu'ils aimoient passionnément. Je ne fis pas ce récit sans répandre des larmes, ni sans exciter les leurs. Je ne demurai pas long-temps à Bagdad; je me joignis à un grand nombre de Pèlerins qui alloient à la Mecque, où

178 *Les mille & un Jour*,
après avoir fait mes dévotions, je
trouvai par hasard une compagnie
de Pèlerins Tartares, avec qui je
vins en Tartarie. Nous passâmes
par cette Ville ; j'en trouvai le sé-
jour agréable, je m'y arrêtai, je
m'y établis ; & il y a près de qua-
rante années que j'y demeure. J'y
passe pour un étranger qui s'est au-
trefois mêlé de négoce ; je mène
une vie retirée, je ne vois presque
personne, Zemroude est toujours
présente à ma pensée, & je prends
plaisir à m'en ressouvenir.

CONTINUATION

*de l'Histoire du Prince Calaf,
& de la Princesse de la Chine.*

FAdlallah ayant achevé le récit
de ses aventures, dit à ses Hôtes :
voilà mon histoire. Vous voyez
par mes malheurs & par les vôtres,
que la vie humaine est un roseau
sans cesse agité par le vent froid

du Nord. Je vous dirai pourtant que je vis heureux & tranquille depuis que je suis à Jaïc ; je ne me repens point d'avoir abandonné la Couronne de Moufel ; je trouve des douceurs dans l'obscurité du fort dont je jouis. Timurtafch , Elmaze & Calaf donnèrent mille louanges au fils de Bin-Ortoc ; le Kan admira la résolution qu'il avoit pu prendre de se dépouiller lui-même de ses Etats, pour vivre comme un particulier dans une terre étrangère, où l'on ne favoit pas même le rang qu'il avoit autrefois tenu dans le monde. Elmaze loua la fidélité qu'il avoit gardée à Zemroude, & le ressentiment qu'il avoit eu de sa mort. Et enfin Calaf lui dit : Seigneur, il seroit à fouhaiter que tous les hommes qui sont dans l'adversité, eussent autant de constance que vous en avez fait paroître dans la mauvaise fortune.

Ils continuèrent de s'entretenir

180 *Les mille & un Jour*,
jusqu'à ce qu'il fût temps de se re-
tirer. Alors Fadlallah appella ses
Esclaves, qui apportèrent des bou-
gies dans des flambeaux faits de
bois d'Aloès, & menèrent le Kan,
la Princesse & son fils dans un ap-
partement où règnoit la même sin-
PLICITÉ qu'on voyoit dans le restede
la maison. Elmaze & Timurtasch
demeurèrent dans une chambre, &
Calaf alla se coucher dans une au-
tre. Le lendemain matin le Vieil-
lard entra dans l'appartement de
ses Hôtes, lorsqu'ils furent levés,
& il leur dit : Vous n'êtes pas seuls
malheureux, on vient de m'ap-
prendre qu'un Ambassadeur du
Sultan de Carizme arriva hier au
soir dans cette Ville; que son Maî-
tre l'envoie à Ilenge-Kan, pour le
prier, non-seulement de ne pas
donner un asyle au Kan des Nogais
son ennemi, mais même de le faire
arrêter, s'il passe par le pays de
Jaïc. Effectivement, poursuivit

Fadlallah , le bruit court que ce Kan infortuné , de peur de tomber entre les mains du Sultan de Carizme , a quitté sa Capitale , & s'est sauvé avec sa famille. A cette nouvelle , Timurtasch & Calaf changèrent de couleur , & la Princesse s'évanouit.

JOUR LXI.

L'Evanouissement d'Elmaze , aussi-bien que le trouble du père & du fils , firent juger à Fadlallah que ses Hôtes n'étoient pas des Marchands. Je vois bien , leur dit-il , après que la Princesse eut repris l'usage de ses sens , que vous prenez beaucoup de part aux malheurs du Kan des Nogais , ou plutôt , vous dirai-je ce que je pense ? je crois que vous êtes tous trois les déplorables objets de la haine du Sultan. Oui , Seigneur , lui dit

182 *Les mille & un Jour*,
Timurtasch, nous sommes les vic-
times qu'il veut sacrifier. Je suis le
Kan des Nogais ; vous voyez ma
femme & mon fils ; nous aurions
tort de ne nous pas découvrir à
vous, après la réception & la con-
fidence que vous nous avez faites.
J'espère même que par vos con-
seils, vous nous aiderez à sortir
de l'embarras où nous nous trou-
vons.

La conjoncture est assez délica-
te, repliqua le vieux Roi de Mou-
sel, je connois Ilenge-Kan, il craint
le Sultan de Carizme, & il ne faut
pas douter que pour lui plaire, il ne
vous fasse chercher par-tout. Vous
ne ferez point en sûreté chez moi,
ni dans aucune autre maison de
cette Ville : vous n'avez point
d'autre parti à prendre, que de for-
tir promptement du Pays de Jaïc ;
passez la rivière d'Irtiche, & gagnez
le plutôt qu'il vous sera possible, les
frontières de la Tribu de Berlas.

Timurtasch, sa femme & Calaf goûtèrent cet avis. Aussi-tôt Fadallah leur fit préparer trois chevaux avec des provisions; & leur donnant une bourse pleine de pièces d'or: Partez vite, leur dit-il, vous n'avez point de temps à perdre; dès demain, peut-être, Ilenge-Kan vous fera chercher.

Ils rendirent au vieux Roi les graces qu'ils lui devoient; ils sortirent ensuite de Jaïc, passèrent l'Irtiche, & arrivèrent après plusieurs jours de marche sur les terres de la Tribu de Berlas. Ils s'arrêtèrent à la première Horde *a* qu'ils rencontrèrent, ils y vendirent leurs chevaux, & y vécutent avec assez de tranquillité tant qu'ils eurent de l'argent; mais lorsqu'il vint à leur manquer, les chagrins du Kan se renouvelèrent. Pourquoi, disoit-

a Horde. C'est un grand nombre de Tentes dressées dans la campagne, qui font une espèce de Ville, & qui servent de demeure aux Tartares.

184 *Les mille & un Jour*,
il, faut-il que je sois encore au monde? ne valoit-il pas bien mieux attendre dans mes états mon superbe ennemi, & périr en défendant ma Ville Capitale, que de conserver une vie qui n'est qu'un enchaînement de malheurs? C'est en vain que nous souffrons patiemment nos disgraces, le Ciel ne nous rendra jamais heureux, puisque malgré la soumission que nous avons à ses ordres, il nous laisse toujours dans la misère. Seigneur, lui dit Calaf, ne désespérons point de voir finir nos maux; le Ciel qui dispose des évènements, nous en prépare peut-être d'agréables que nous ne pouvons prévoir. Allons, poursuivit-il, à la principale Horde de cette Tribu, j'ai un pressentiment que notre fortune y pourra changer de face.

Ils allèrent donc tous trois à la Horde, où demeuroit le Kan de Berlas. Ils entrèrent sous une grande

grande Tente qui servoit d'Hôpital aux pauvres Etrangers, & ils se couchèrent dans un coin, fort en peine de ce qu'ils feroient pour subsister. Calaf laissa son père & sa mère en cet endroit, sortit, & s'avança dans la Horde en demandant la charité aux passans; il en reçut une petite somme d'argent, dont il acheta des provisions, qu'il porta sur la fin du jour à son père & à sa mère. Ils ne purent tous deux s'empêcher de pleurer, quand ils furent que leur fils venoit de demander l'aumône. Calaf s'attendrit avec eux, & leur dit: Rien, je l'avoue, ne me paroît plus mortifiant, que d'être réduit à mendier: cependant si je ne puis autrement vous procurer du secours, je le ferai, quelque honte qu'il m'en coûte. Mais, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à me vendre comme un Esclave; & de l'argent qui vous en reviendra, vous aurez de quoi vivre

Tome II.

Q

186 *Les mille & un Jour*,
long-temps. Que dites-vous, mon
fils, s'écria Timurtasch à ce dis-
cours? Vous nous proposez de vi-
vre aux dépens de votre liberté! ah!
dure plutôt toujours l'infortune
qui nous accable. S'il faut vendre
quelqu'un de nous trois pour se-
courir les deux autres, c'est moi;
je ne refuse point de porter pour
vous deux le joug de la servitude.

Seigneur, reprit Calaf, il me
vient une pensée: demain matin
j'irai me mettre parmi les Porte-
faix; quelqu'un m'emploiera, &
nous vivrons ainsi de mon travail.
Ils s'arrêtèrent à ce parti. Le jour
suivant, le Prince se mêla parmi
les Porte-faix de la Horde, & atten-
dit que quelqu'un voulût se servir
de lui; mais il arriva par malheur
que personne ne l'employa; de
manière que la moitié de la jour-
née étoit déjà passée, qu'il n'avoit
encore rien gagné. Cela l'affligeoit
fort: si je ne fais pas mieux mes

affaires, dit-il en lui-même, comment pourrai-je nourrir mon père & ma mère ?

Il s'ennuya d'attendre en vain parmi les Porte-faix, que quelqu'un vînt s'adresser à lui ; il sortit de la Horde, & s'avança dans la campagne, pour rêver plus librement aux moyens de subsister. Il s'assit sous un arbre, où après avoir prié le Ciel d'avoir pitié de sa situation, il s'endormit. A son réveil, il aperçut auprès de lui un Faucon d'une beauté singulière ; il avoit la tête ornée d'un panache de mille couleurs, & il portoit au cou une chaîne de feuilles d'or garnie de diamans, de topazes & de rubis. Calaf qui entendoit la Fauconnerie, lui présenta le poignet, & l'oiseau se mit dessus. Le Prince des Nogais en eut beaucoup de joie : Voyons, dit-il en lui-même, où ceci nous menera ; cet oiseau, selon toutes les apparences, appartient au Sou-

188 *Les mille & un Jour*,
verain de cette Horde. Il ne se
trompoit pas, c'étoit le Faucon
d'Alinguer, Kan de Berlas, que ce
Prince avoit perdu à la chasse le
jour précédent. Ses grands Ve-
neurs le cherchoient dans la cam-
pagne, avec d'autant plus d'ardeur
& d'inquiétude, que leur Maître
les avoit menacés du dernier sup-
plice, s'ils revenoient à la Cour
sans son oiseau, qu'il aimoit pas-
sionnément.

J O U R L X I I .

LE Prince Calaf rentra dans la
Horde avec le Faucon. Aussi-tôt
tout le peuple se mit à crier : Hé,
voilà le Faucon du Kan retrouvé !
béné soit le Jeune homme qui va
réjouir notre Prince en lui portant
son oiseau. Effectivement, lorsque
Calaf fut arrivé à la Tente Royale,
& qu'il y parut avec le Faucon, le

Kan transporté de joie courut à son oiseau, & lui fit mille caresses. Ensuite s'adressant au Prince des Nogais, il lui demanda où il l'avoit trouvé : Calaf raconta la chose comme elle s'étoit passée. Après cela le Kan lui dit : Tu me parois Etranger ; de quel pays es-tu , & quelle est ta profession ? Seigneur, lui répondit le fils de Timurtasch, en se prosternant à ses pieds, je suis fils d'un Marchand de Bulgarie, qui possédoit de grands biens ; je voyageois avec mon père & ma mère dans le pays de Jaïc ; nous avons rencontré des voleurs qui ne nous ont laissé que la vie, & nous sommes venus jusqu'à cette Horde en mendiant.

Jeune homme, reprit le Kan, je suis bien-aïse que ce soit toi qui aies trouvé mon Faucon, car j'ai juré d'accorder à la personne qui me le rapporteroit, les trois choses qu'il voudroit me demander, ainsi

190 *Les mille & un Jour,*

tu n'as qu'à parler : dis-moi ce que tu souhaites que je te donne, & sois sûr de l'obtenir. Puisqu'il m'est permis de demander trois choses, repartit Calaf, je voudrois premièrement que mon père & ma mère qui sont à l'Hôpital, eussent une Tente particulière dans le quartier de votre Majesté, qu'ils fussent entretenus à vos dépens le reste de leurs jours, & servis même par des Officiers de votre Maison. Secondement, je desire un des plus beaux chevaux de vos écuries, tout sellé & bridé. Et enfin un habillement complet & magnifique, avec un riche sabre, & une bourse pleine de pièces d'or, pour pouvoir faire commodément un voyage que je médite. Tes vœux seront satisfaits, dit Alinguer, amène-moi ton père & ta mère, je commencerai dès aujourd'hui à les faire traiter comme tu le souhaites; & demain, vêtu de riches habits, & monté sur le plus

beau cheval de mes écuries , tu pourras t'en aller où il te plaira.

Calaf se prosterna une seconde fois devant le Kan ; & après l'avoir remercié de ses bontés, il se rendit à la Tente où Elmaze & Timur-tasch l'attendoient impatiemment. Je vous apporte de bonnes nouvelles, leur dit-il, notre fort est déjà changé. En même temps il leur raconta tout ce qui lui étoit arrivé. Cette aventure leur fit plaisir ; ils la regardèrent comme une marque infailible que la rigueur de leur destinée commençoit à s'adoucir. Ils suivirent volontiers Calaf, qui les conduisit à la Tente Royale, & les présenta au Kan. Ce Prince les reçut fort bien, & leur promit qu'il tiendrait exactement la promesse qu'il avoit faite à leur fils. Il n'y manqua pas ; il leur donna dès ce jour-là une Tente particulière ; il les fit servir par des Esclaves & des Officiers de sa Maison, & il ordonna

192 *Les mille & un Jour*,
qu'on les traitât comme lui-même.

Le lendemain Calaf fut revêtu de riches habits ; il reçut de la main même du Prince Alinguer , un fabre dont la poignée étoit de diamans , avec une bourse remplie de sequins d'or , & ensuite on lui amena un très-beau cheval Turcoman. Il le monta devant toute la Cour ; & pour montrer qu'il savoit manier un cheval , il lui fit faire cent caracoles d'une manière qui charma le Prince & ses Courtisans.

Après avoir remercié le Kan de toutes ses bontés , il prit congé de lui. Il alla trouver Timurtasch & la Princesse Elmaze : J'ai une extrême envie , leur dit-il , de voir le grand Royaume de la Chine , permettez-moi de la satisfaire. J'ai un pressentiment que je me signalerai par quelque action d'éclat , & que je gagnerai l'amitié du Monarque qui tient sous ses Loix de si vastes Etats. Souffrez que vous laissant
ici

ici dans un asyle où vous êtes en sûreté, & où rien ne vous manque, je suivre le mouvement qui m'entraîne, ou plutôt que je m'abandonne au Ciel qui me conduit. Va, mon fils, lui dit Timurtasch, cède au noble transport qui t'agite, cours au fort qui t'attend; hâte par ta vertu la lente prospérité qui doit succéder à notre infortune, ou par un beau trépas, mérite une place éclatante dans l'histoire des Princes malheureux. Pars, nous attendrons de tes nouvelles dans cette Tribu, & nous réglerons notre fortune sur la tienne.

Le jeune Prince des Nogais embrassa son père & sa mère, & prit le chemin de la Chine. Il n'est point marqué dans les Auteurs, qu'il éprouva quelque aventure sur la route; ils disent seulement, qu'étant arrivé à la grande Ville de Canbalec, autrement Pekin, il descendit auprès d'une maison qui

194 *Les mille & un Jour*,
étoit à l'entrée, & où demouroit
une petite Vieille qui étoit veuve.
Calaf se présenta à la porte; aussitôt
la Vieille parut. Il la salua, &
lui dit: Ma bonne mère, voudriez-
vous bien recevoir chez vous un
Etranger? si vous pouvez me don-
ner un logement dans votre mai-
son, j'ose vous assurer que vous
n'en aurez point de chagrin. La
Vieille envisagea le jeune Prince,
& jugeant à sa bonne mine, ainsi
qu'à son habillement, que ce n'é-
toit pas un hôte à dédaigner, elle
lui fit une profonde inclination de
tête, & lui répondit: Jeune Etran-
ger de grande apparence, ma mai-
son est à votre service, aussi-bien
que tout ce qu'il y a dedans. Et
avez-vous, reprit-il, un lieu pro-
pre à mettre mon cheval? Oui,
dit-elle, j'en ai. En même temps
elle prit le cheval par la bride, & le
mena dans une petite écurie qui
étoit sur le derrière de sa maison.

Ensuite elle revint trouver Calaf, qui se sentant beaucoup d'appétit, lui demanda si elle n'avoit personne qui pût lui aller acheter quelque chose au marché? La Veuve repartit qu'elle avoit un petit fils de douze ans, qui demouroit avec elle, & qui s'acquitteroit fort bien de cette commission. Alors le Prince tira de sa bourse un sequin d'or, & le mit entre les mains de l'enfant, qui sortit pour aller au marché.

Pendant ce temps-là, l'Hôteesse ne fut pas peu occupée à satisfaire la curiosité de Calaf. Il lui fit mille questions; il lui demanda quelles étoient les mœurs des Habitans de la Ville? combien on comptoit de Familles dans Pekin? & enfin la conversation tomba sur le Roi de la Chine. Apprenez-moi, de grace, lui dit Calaf, de quel caractère est ce Prince? Est-il généreux, & pensez-vous qu'il fit quelque atten-

196 *Les mille & un Jour,*
tion au zèle d'un jeune Etranger
qui s'offriroit à le servir contre ses
Ennemis? En un mot, mérite-t-il
qu'on s'attache à ses intérêts? Sans
doute, répondit la Vieille, c'est un
très-bon Prince, qui aime ses Su-
jets autant qu'il est aimé, & je suis
fort surprise que vous n'avez pas
ouï parler de notre bon Roi Altoun-
Kan, car la réputation de sa bonté
s'est répandue par tout le monde.

Sur le portrait que vous m'en
faites, repliqua le Prince Nogaïs,
je juge que ce doit être le Monar-
que du monde le plus heureux &
le plus content. Il ne l'est pourtant
pas, repartit la Veuve: on peut
dire même qu'il est fort malheu-
reux. Premièrement, il n'a point
de Prince pour lui succéder; il ne
peut avoir d'enfant mâle, quelques
prières, quelques bonnes œuvres
qu'il fasse pour cela. Je vous dirai
pourtant que le chagrin de n'avoir
point de fils, ne fait pas sa plus

grande peine ; ce qui trouble le repos de sa vie , c'est la Princesse Tourandocte, sa fille unique. Hé ! pourquoi, repliqua Calaf, est-elle un supplice pour lui ? Je vais vous le dire, repartit la Veuve ; je puis vous parler sçavamment de cela , car c'est un récit que m'a fait souvent ma fille , qui a l'honneur d'être au Sérail parmi les Esclaves de la Princesse.

JOUR LXIII.

LA Princesse Tourandocte, poursuivit la vieille Hôteſſe du Prince des Nogais, est dans sa dix-neuvième année ; elle est si belle, que les Peintres qui en ont fait le portrait, quoique des plus habiles de l'Orient, ont tous avoué qu'ils avoient honte de leur ouvrage, & que le pinceau du monde qui

R ij

198 *Les mille & un Jour*,
fauroit le mieux attraper les charmes d'un beau visage, ne pourroit prendre tous ceux de la Princesse de la Chine : cependant les divers portraits qu'on en a faits, quoiqu'infiniment au-dessous de la nature, n'ont pas laissé de produire de terribles effets.

Elle joint à sa beauté ravissante un esprit si cultivé, qu'elle fait non-seulement tout ce qu'on a coutume d'enseigner aux personnes de son rang, mais même les Sciences qui ne conviennent qu'aux hommes. Elle fait tracer les différens caractères de plusieurs sortes de langues, elle possède l'Arithmétique, la Géographie, la Philosophie, les Mathématiques, le Droit, & sur-tout la Théologie; elle a lu les Loix & la Morale de notre Législateur Berginghuzin *a* : enfin, elle est aussi habile que tous les

a Les Chinois le nomment aussi le Prophète Taimouny, C'est apparemment Confucius.

Docteurs ensemble. Mais ses belles qualités sont effacées par une dureté d'ame sans exemple ; elle ternit tout son mérite par une détestable cruauté.

Il y a deux ans que le Roi de Thébet l'envoya demander en mariage pour le Prince son fils, qui en étoit devenu amoureux sur un portrait qu'il en avoit vu. Altoun-Kan, ravi de cette alliance, la proposa à Tourandocte. Cette sière Princesse, à qui tous les hommes paroissent méprisables, tant sa beauté l'a rendue vaine, rejeta la proposition avec dédain. Le Roi se mit en colère contre elle, & lui déclara qu'il vouloit être obéi. Mais au lieu de se soumettre de bonne grace aux volontés de son père, elle pleura de dépit de ce qu'on prétendoit la contraindre. Elle s'affligea sans modération, comme si l'on eût eu envie de lui faire un grand mal : enfin, elle se tourmen-

200 *Les mille & un Jour,*
ta de manière qu'elle tomba mala-
de. Les Médecins connoissant la
cause de sa maladie, dirent au Roi
que tous leurs remèdes étoient
inutiles, & que la Princesse per-
droit infailliblement la vie, s'il
s'obstinoit à lui vouloir faire épou-
ser le Prince de Thébet.

Alors le Roi, qui aime sa fille
éperdument, effrayé du péril où
elle étoit, l'alla voir, & l'assura
qu'il renverroit l'Ambassadeur de
Thébet avec un refus. Ce n'est pas
assez, Seigneur, lui dit la Prin-
cesse, j'ai résolu de me laisser mou-
rir, à moins que vous ne m'accor-
diez ce que j'ai à vous demander.
Si vous souhaitez que je vive, il
faut que vous vous engagiez par un
serment inviolable à ne point gê-
ner mes sentimens, & que vous
fassiez publier un Edit par lequel
vous déclarerez que de tous les
Princes qui me rechercheront, nul
ne pourra m'épouser, qu'il n'ait

vi A

auparavant répondu pertinemment aux questions que je lui ferai devant tous les gens de Loi qui sont dans cette Ville : que s'il y répond bien , je consens qu'il soit mon époux ; mais que s'il y répond mal , on lui tranchera la tête dans la cour de votre Palais.

Par cet Édít, ajouta-t-elle, qu'on fera savoir aux Princes Etrangers qui arriveront à Pekin , on leur ôtera l'envie de me demander en mariage, & c'est ce que je souhaite : car je hais les hommes, & ne veux point me marier. Mais ma fille, lui dit le Roi, si quelqu'un méprisant mon Édít, se présente & répond juste à vos questions.... Ho, c'est ce que je ne crains pas, interrompit-elle avec précipitation ; j'en fais faire de si difficiles, que j'embarasserois les plus grands Docteurs ; j'en veux bien courir le risque. Altoun - Kan rêva quelque temps à ce que la Princesse exigeoit

202 *Les mille & un Jour*,
de lui : Je vois bien , dit-il en lui-même , que ma fille ne veut point se marier , & qu'en effet cet Edit épouvantera tous ses Amans ; ainsi je ne hafarde rien en lui donnant cette fatisfaction ; il n'en peut arriver aucun malheur : quel Prince feroit assez fou pour affronter un fi affreux péril ?

Enfin , le Roi , perfuadé que cet Edit n'auroit point de mauvaises fuites , & que l'entière guérifon de fa fille en dépendoit , le fit publier , & jura fur les Loix de Berghinghuzin , de le faire exactement observer. Tourandocte , rassurée par ce ferment sacré , qu'elle fa-voit que le Roi son père n'oseroit violer , reprit ses forces , & jouit bientôt d'une parfaite santé.

Cependant le bruit de sa beauté attira plusieurs jeunes Princes Etrangers à Pekin ; l'on eut beau leur faire favoir la teneur de l'Edit , comme tout le monde a bonne

opinion de son esprit, & sur-tout les jeunes gens, ils eurent l'audace de se présenter pour répondre aux questions de la Princesse; & n'en pouvant percer le sens obscur, ils périrent tous misérablement l'un après l'autre. Le Roi, il faut lui rendre cette justice, paroît fort touché de leur sort. Il se repent d'avoir fait un serment qui le lie; & quelque tendresse qu'il ait pour sa fille, il aimeroit mieux l'avoir laissé mourir, que de l'avoir conservée à ce prix. Il fait tout ce qui dépend de lui pour prévenir ces malheurs. Lorsqu'un Amant, que l'Ordonnance n'a pu retenir, vient lui demander la main de la Princesse, il s'efforce de le détourner de sa résolution, & il ne consent jamais qu'à regret, qu'il s'expose à perdre la vie. Mais il arrive ordinairement qu'il ne sauroit persuader ces jeunes téméraires. Ils ne sont occupés que de Tourandocte; & l'espérance

204 *Les mille & un Jour*,
de la posséder les étourdit sur la
difficulté qu'il y a de l'obtenir.

Mais si le Roi du moins se montre sensible à la perte de ces malheureux Princes, il n'en est pas de même de sa barbare fille. Elle s'applaudit des spectacles sanglans que sa beauté donne aux Chinois. Elle a tant de vanité, que le Prince le plus aimable lui paroît non-seulement indigne d'elle, mais même fort insolent d'oser élever sa pensée jusqu'à sa possession, & elle regarde son trépas comme un juste châtiment de sa témérité.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que le Ciel permet souvent que des Princes viennent se sacrifier à cette inhumaine Princesse. Il n'y a pas long-temps qu'un Prince qui se flattoit d'avoir assez d'esprit pour répondre à ses questions, a perdu la vie; & cette nuit il en doit périr un autre, qui pour son malheur est venu à la Cour de la Chine dans la même espérance.

JOUR LXIV.

CAlaf fut fort attentif au récit de la Vieille. Je ne comprends pas, lui dit-il, après qu'elle eut achevé de parler, comment il se trouve des Princes assez dépourvus de jugement pour aller demander la Princesse de la Chine. Quel homme ne doit pas être effrayé de la condition sans laquelle on ne sauroit l'obtenir? D'ailleurs, quoi qu'en puissent dire les Peintres qui en ont fait le portrait, quoiqu'ils assurent que leur ouvrage n'est qu'une image imparfaite de sa beauté, je crois plutôt qu'ils lui ont prêté des charmes, & que leurs Peintures sont flatteuses, puisqu'elles ont produit des effets si puissans. Enfin, je ne puis penser que Tourandocte soit aussi belle que vous le dites. Seigneur, repli-

206 *Les mille & un Jour*,
qua la Veuve, elle est encore plus
charmante que je ne vous l'ai dit,
& vous pouvez m'en croire, car
je l'ai vue plusieurs fois en allant
voir ma fille au Sérail. Faites-vous,
si vous voulez, une idée à plaisir,
rassemblez dans votre imagination
tout ce qui peut contribuer à com-
poser une beauté parfaite, & foyez
persuadé que vous ne sauriez vous
représenter un objet qui approche
de la Princesse.

Le Prince des Nogaïs ne pouvoit
ajouter foi au discours de son Hô-
tesse, tant il le trouvoit hyperboli-
que : il en ressentoit pourtant, sans
savoir pourquoi, un secret plaisir.
Mais, ma mère, reprit-il, les ques-
tions que propose la fille du Roi,
sont-elles si difficiles qu'on ne puis-
se y répondre d'une manière qui
satisfasse les gens de Loi qui en sont
les Juges? Pour moi, je m'imagine
que les Princes qui n'en peuvent
pénétrer le sens, sont tous de petits

génies ou des ignorans. Non, non, repartit la Vieille, il n'y a point d'énigme plus obscure que les questions de la Princesse, & il est presque impossible d'y bien répondre.

Pendant qu'ils s'entrenoient ainsi de Tourandocte & de ses Amans infortunés, le petit garçon qu'on avoit envoyé au Marché, revint chargé de provisions. Calaf s'affit à une table que la Veuve lui dressa, & mangea comme un homme qui mouroit de faim. Sur ces entrefaites la nuit arriva, & bientôt on entendit dans la Ville les Tymbales ^a de la Justice. Le Prince demanda ce que signifioit ce bruit. C'est, lui dit la Vieille, pour avertir le peuple qu'on va exécuter quelqu'un à mort, & le malheureux qui doit être immolé est ce Prince que je vous ai dit qui devoit cette nuit perdre la vie,

^a Ce sont des Tymbales qu'on bat lorsqu'on veut faire quelque triste exécution.

208 *Les mille & un Jour,*
pour avoir mal répondu aux ques-
tions de la Princesse. On a coutume
de punir les coupables pendant le
jour, mais ceci est un cas particu-
lier. Le Roi dans son cœur déteste
le supplice qu'il fait souffrir aux
Amans de sa fille, & il ne veut pas
que le Soleil soit témoin d'une ac-
tion si cruelle. Le fils de Timur-
tasch eut envie de voir cette exé-
cution, dont la cause lui paroissoit
bien singulière; il sortit de la mai-
son de son Hôteffe, & rencontrant
dans la rue une grande foule de
Chinois que la même curiosité ani-
moit, il se mêla parmi eux, & se
rendit dans la cour du Palais où se
devoit passer une si tragique scène.
Il vit au milieu un *Schebtcheraghe*,
autrement une tour de bois fort
élevée, dont le dehors, du haut
jusqu'en bas, étoit couvert de bran-
ches de Cyprés, parmi lesquelles il
y avoit une prodigieuse quantité
de lampes qui étoient fort bien ar-
rangées,

rangées, & qui répandoient une si grande lumière, que toute la cour en étoit éclairée. A quinze cou-dées de la cour s'élevoit un échafaud tout couvert de Satin blanc *a*, & autour duquel règnoient plusieurs Pavillons de Taffetas de la même couleur. Derrière ces Tentés, deux mille soldats de la garde d'Altoun-Kan, l'épée nue & la hache à la main, formoient une double haie qui servoit de barrière au peuple. Calaf regardoit avec attention tout ce qui s'offroit à sa vue, lorsque tout-à-coup la triste cérémonie dont on voyoit l'appareil, commença par un bruit confus de tambours & de cloches, qui du haut de la Tour se faisoient entendre de fort loin. En même temps vingt Mandarins, & autant de gens de Loi, tous vêtus de longues robes de laine blanche, sortirent du

a Le blanc, chez les Chinois, est une marque de deuil.

210 *Les mille & un Jour*,
Palais, s'avancèrent vers l'échafaud; & après en avoir fait trois fois le tour, allèrent s'asseoir sous les Pavillons.

Ensuite parut la victime, ornée de fleurs entrelassées de feuilles de Cyprés, avec une banderolle bleue sur la tête, & non une banderolle rouge ^a, comme les criminels que la Justice a condamnés. C'étoit un jeune Prince qui avoit à peine dix-huit ans; il étoit accompagné d'un Mandarin qui le tenoit par la main, & suivi de l'Exécuteur. Ils montèrent tous trois sur l'échafaud: aussitôt le bruit des tambours & des cloches cessa. Le Mandarin alors adressa la parole au Prince d'un ton de voix si haut, que la moitié du peuple l'entendit: Prince, lui dit-il, n'est-il pas vrai qu'on vous a fait savoir la teneur de l'Edit du Roi, dès que vous vous êtes pré-

^a Chez les Chinois, un criminel qu'on mène au supplice, a sur la tête une banderolle rouge.

senté pour demander la Princesse en mariage? N'est-il pas vrai encore, que le Roi a fait tous ses efforts pour vous détourner de votre téméraire résolution? Le Prince ayant répondu qu'oui: Reconnoissez donc, reprit le Mandarin, que c'est votre faute, si vous perdez aujourd'hui la vie, & que le Roi & la Princesse ne sont pas coupables de votre mort. Je la leur pardonne, repartit le Prince, je ne l'impute qu'à moi-même, & je prie le Ciel de ne leur demander jamais compte du sang qu'on va répandre.

Il n'eut pas achevé ces paroles, que l'Exécuteur lui abattit la tête d'un coup de sabre. L'air, à l'instant, retentit de nouveau du son des cloches & du bruit des tambours. Cependant douze Mandarins vinrent prendre le corps, ils l'enfermèrent dans un cercueil d'Ivoire & d'Ebène, & le mirent

212 *Les mille & un Jour*,
dans une petite Litière, que six
d'entre eux portèrent sur leurs
épaules dans les jardins du Sérail,
sous un Dôme de marbre blanc,
que le Roi avoit fait bâtir exprès
pour être le lieu de la sépulture
de tous les malheureux Princes
qui devoient avoir le même sort.
Il alloit souvent pleurer sur le
tombeau de ceux qui y étoient; &
il tâchoit, en honorant leurs cen-
dres de ses larmes, d'expier en
quelque façon la barbarie de sa fille.

J O U R L X V.

D'Abord que les Mandarins eu-
rent emporté le Prince qui venoit
de périr, le peuple & les gens de
Loi se retirèrent dans leurs mai-
sons, en blâmant le Roi d'avoir
eu l'imprudence de consacrer la
fureur par un serment qu'il ne pou-
voit violer. Calaf demeura dans la

cour du Palais, occupé de mille pensées confuses; il s'aperçut qu'il y avoit auprès de lui un homme qui fondoit en pleurs; il jugea bien que c'étoit quelqu'un qui prenoit beaucoup de part à l'exécution qui venoit de se faire; & souhaitant d'en savoir davantage, il lui adressa la parole: Je suis touché, lui dit-il, de la vive douleur que vous faites paroître, & j'entre dans vos peines, car je ne doute pas que vous n'ayez connu particulièrement le Prince qui vient de mourir. Ah! Seigneur, lui répondit cet homme affligé, en redoublant ses larmes, je dois bien l'avoir connu, puis que j'étois son Gouverneur. O malheureux Roi de Samarcande, ajouta-t-il, quelle sera ton affliction, quand tu sauras l'étrange mort de ton fils! & quel homme osera t'en porter la nouvelle?

Calaf demanda de quelle manière le Prince de Samarcande

214 *Les mille & un Jour*,
étoit devenu amoureux de la Prin-
cesse de la Chine. Je vais vous l'ap-
prendre, lui dit le Gouverneur, &
vous ferez fans doute étonné du
récit que j'ai à vous faire. Le Prin-
ce de Samarcande, pourfuivit-il,
vivoit heureux à la Cour de son
père; les Courtifans le regardant
comme un Prince qui devoit un
jour être leur Souverain, ne s'étu-
dioient pas moins à lui plaire qu'au
Roi même. Il passoit ordinaire-
ment le jour à chasser, ou à jouer
au Mail, & la nuit il faisoit secrè-
tement venir dans son apparte-
ment la plus brillante jeunesse de
la Cour, avec laquelle il buvoit
toutes sortes de liqueurs. Il pre-
noit aussi plaisir quelquefois à voir
danser de belles Esclaves, & à en-
tendre des voix & des instrumens.
En un mot, tous les plaisirs en-
chainés l'un à l'autre, occupoient
les momens de sa vie.

Sur ces entrefaites, il arriya un

fameux Peintre à Samarcande , avec plusieurs portraits de Princesses , qu'il avoit faits dans les Cours différentes par où il avoit passé. Il les vint montrer à mon Prince , qui lui dit , en regardant les premiers qu'il lui présenta : Voilà de fort belles Peintures ; je suis persuadé que les originaux de ces portraits-là vous ont bien de l'obligation. Seigneur, répondit le Peintre , je conviens que ces portraits sont un peu flattés ; mais je vous dirai en même temps que j'en ai un encore plus beau que ceux-là , & qui toutefois n'approche pas de son original. En parlant ainsi , il tira d'une petite cassette où étoient ses portraits , celui de la Princesse de la Chine.

A peine mon Maître l'eût-il entre ses mains , que ne pouvant s'imaginer que la nature fût capable de produire une beauté si parfaite , s'écria qu'il n'y avoit point au

216 *Les mille & un Jour*,
monde de femme si charmante, &
que le portrait de la Princesse de
la Chine devoit être encore plus
flatté que les autres. Le Peintre
protesta qu'il ne l'étoit point, & as-
sura que jamais aucun pinceau ne
pourroit rendre la grace & l'agrè-
ment qu'il y avoit dans le visage
de la Princesse Tourandocte. Sur
cette assurance, mon Maître ache-
ta le portrait, qui fit sur lui une si
vive impression, qu'abandonnant
un jour la Cour de son père, il
fortit de Samarcande accompagné
de moi seul; &, sans me dire son
dessein, prit la route de la Chine,
& vint dans cette Ville. Il se pro-
posoit de servir quelque temps
Altoun-Kan contre ses ennemis,
& de lui demander ensuite la Prin-
cesse en mariage; mais nous appri-
mes en arrivant la rigueur de l'E-
dit; &, ce qu'il y a de plus étran-
ge, c'est que mon Prince, au-lieu
d'être vivement affligé de cette
nouvelle,

nouvelle, en conçut de la joie :
Je vais, me dit-il, me présenter
pour répondre aux questions de
Tourandocte. Je ne manque pas
d'esprit : j'obtiens cette Prin-
cesse.

Il n'est pas besoin de vous dire
le reste, Seigneur, continua le
Gouverneur en sanglotant ; vous
jugez bien par le triste spectacle
que vous venez de voir, que le
déplorable Prince de Samarcande
n'a pu répondre, comme il l'es-
péroit, aux fatales questions de
cette barbare Beauté, qui se plaît
à répandre du sang, & qui a déjà
coûté la vie à plusieurs fils de Rois.
Il m'a donné tantôt le portrait de
cette cruelle Princesse, quand il
a vu qu'il falloit se préparer à la
mort. Je te confie, m'a-t-il dit,
cette rare peinture ; conserve bien
ce précieux dépôt : tu n'as qu'à le
montrer à mon père, en lui ap-
prenant ma destinée, & je ne

218 *Les mille & un Jour*,
doute pas qu'en voyant une si
charmante image, il ne me par-
donne ma témérité : Mais, ajouta
le Gouverneur, qu'un autre, s'il
veut, aille porter au Roi son père
une si triste nouvelle; pour moi,
possédé de mon affliction, je vais
loin d'ici & de Samarcande, pleu-
rer une tête si chère. Voilà ce
que vous souhaitiez d'apprendre,
& voici ce dangereux portrait,
poursuivit-il, en le tirant de des-
sous sa robe, & le jetant à terre
avec indignation; voici la cause
du malheur de mon Prince : O
détestable peinture ! pourquoi,
mon Maître, quand tu es tombée
entre ses mains, n'avoit-il pas
mes yeux ? O Princesse inhumai-
ne, puissent tous les Princes de
la terre avoir pour toi les senti-
mens que tu m'inspires ! au-lieu
d'être l'objet de leur amour, tu
leur ferois horreur. A ces mots,
le Gouverneur du Prince de Sa-

marcande se retira plein de colere, en regardant le Palais d'un oeil furieux, & sans parler davantage au fils de Timurtasch, qui ramassa promptement le portrait de Tourandocte, & voulut se retirer dans la maison de sa Vieille; mais il s'égara dans l'obscurité, & insensiblement il se trouva hors de la Ville. Il attendit impatiemment le jour, pour contempler la beauté de la Princesse de la Chine: sitôt qu'il le vit paroître, & qu'il put contenter sa curiosité, il ouvrit la boîte qui renfermoit le portrait.

Il hésita pourtant avant que de le regarder. Que vais-je faire, s'écria-t-il! dois-je présenter à mes yeux un objet si dangereux? songe, Calaf, songe aux funestes effets qu'il a causés; as-tu déjà oublié ce que le Gouverneur du Prince de Samarcande vient de te dire! ne regarde point cette

peinture ; résiste au mouvement qui t'entraîne , pendant qu'il n'est encore qu'un desir curieux : Tandis que tu jouis de ta raison , tu peux prévenir ta perte.... Mais que dis-je prévenir , ajouta-t-il en se reprenant ? quel faux raisonnement m'inspire une timide prudence ? si je dois aimer la Princesse , mon amour n'est-il pas déjà écrit au Ciel en caractères ineffaçables ? d'ailleurs , je crois qu'on peut voir impunément le plus beau portrait ; il faut être bien foible pour se troubler à la vue d'un vain mélange de couleurs. Ne craignons rien ; considérons de sang-froid ces traits vainqueurs & assassins : j'y veux même trouver des défauts , & goûter le plaisir nouveau de censurer les charmes de cette Princesse trop superbe ; & je souhaiterois , pour mortifier sa vanité , qu'elle apprît que j'ai sans émotion envisagé son image.

JOUR LXVI.

LE fils de Timurtasch se promettoit bien de voir d'un œil indifférent le portrait de Tourandocte; il le regarde, il l'examine, il admire le tour du visage, la régularité des traits, la vivacité des yeux, la bouche, le nez; tout lui paroît parfait: il s'étonne d'un si rare assemblage; &, quoiqu'en garde contre ce qu'il voit, il s'en laisse charmer. Un trouble inconcevable l'agite malgré lui; il ne se connoît plus: quel feu, dit-il, vient tout-à-coup m'animer? quel désordre ce portrait met-il dans mes sens? juste Ciel! est-ce le sort de tous ceux qui regardent cette peinture, d'aimer l'inhumaine Princesse qu'elle représente? Hélas! je ne sens que trop qu'elle fait sur moi la même impression qu'elle a faite sur le malheureux

T iij

222 *Les mille & un Jour*,
Prince de Samarcande ; je me
rends aux traits qui l'ont blessé ;
& , loin d'être effrayé de sa pitoya-
ble histoire , peu s'en faut que je
n'envie son malheur même ! Quel
changement , grand Dieu ! je ne
concevois pas tout - à - l'heure
comment on pouvoit être assez
insensé pour mépriser la rigueur
de l'Edit , & dans ce moment je
ne vois plus rien qui m'épouvan-
te ; tout le péril est disparu.

Non , Princesse incomparable ,
poursuivit-il en regardant le por-
trait d'un air tendre , aucun obs-
tacle ne m'arrête ; je vous aime
malgré votre barbarie ; & puisqu'il
m'est permis d'aspirer à votre pos-
session , je veux dès aujourd'hui
tâcher de vous obtenir : si je péris
dans un si beau dessein , je ne sen-
tirai en mourant que la douleur
de ne pouvoir vous posséder.

Calaf ayant pris la résolution
de demander la Princesse , retour-

na chez sa vieille Veuve, dont il n'eut pas peu de peine à trouver la maison, car il s'en étoit assez éloigné pendant la nuit. Ah! mon fils, lui dit l'Hôtesse, si-tôt qu'elle l'apperçut, je suis ravie de vous revoir! j'étois fort en peine de vous; je craignois qu'il ne vous fût arrivé quelque fâcheux accident: Pourquoi n'êtes-vous pas revenu plutôt? Ma bonne mère, lui répondit-il, je suis fâché de vous avoir causé de l'inquiétude, mais je me suis égaré dans l'obscurité. Ensuite il lui conta comment il avoit rencontré le Gouverneur du Prince qu'on avoit fait mourir, & il ne manqua pas de répéter tout ce que ce Gouverneur lui avoit dit. Puis montrant le portrait de Tourandocte: Voyez, dit-il, si cette peinture n'est qu'une image imparfaite de la Princesse de la Chine; pour moi, je ne puis m'imaginer qu'elle n'égale pas la beauté de l'original. T iv

Par l'ame du Prophète Jacmouny, s'écria la Vieille après avoir examiné le portrait, la Princesse est mille fois plus belle & plus charmante encore qu'elle n'est ici représentée : Je voudrois que vous l'eussiez vue, vous seriez persuadé, comme moi, que tous les Peintres du monde qui entreprendront de la peindre au naturel, n'y pourront réussir ; je n'en excepte pas même le fameux Many. Vous me faites un plaisir extrême, reprit le Prince Nogaïs, de m'assurer que la beauté de Tourandocte est au-dessus de tous les efforts de la peinture. Que cette assurance me flatte ! elle m'affermir dans mon dessein, & m'excite à tenter promptement une si belle aventure : que ne suis-je déjà devant la Princesse ! je brûle d'impatience d'éprouver si je serai plus heureux que le Prince de Samarcande.

Que dites-vous , mon fils , re-
pliqua la Veuve ! quelle entre-
prise osez-vous former , & songez-
vous en effet à l'exécuter ? Oui ,
ma bonne mère , repartit Calaf ,
je prétends aujourd'hui me pré-
senter pour répondre aux ques-
tions de la Princesse ; je ne suis
venu à la Chine que pour offrir
mon bras au grand Roi Altoun-
Kan ; mais il vaut mieux être son
Gendre , qu'un Officier de ses
Armées.

A ces paroles , la Vieille se prit
à pleurer. Ah ! Seigneur, dit-elle,
au nom de Dieu , ne persistez pas
dans une résolution si téméraire :
vous périrez sans doute , si vous
êtes assez hardi pour aller deman-
der la Princesse ; au - lieu d'être
charmé de sa beauté , détestez-la
plutôt , puisqu'elle est la cause de
tant d'évènemens tragiques ; re-
présentez-vous quelle sera la dou-
leur de vos parens , lorsqu'ils rece-

226 *Les mille & un Jour* ,
vront la nouvelle de votre mort ;
soyez touché des déplaisirs mor-
tels où vous les allez plonger. De
grace, ma mère , interrompit le
fils de Timurtasch , cessez de me
présenter des images si capables
de m'attendrir ; je n'ignore pas que
si j'achève aujourd'hui ma desti-
née , ce sera pour les Auteurs de
ma naissance une source inépuisa-
ble de larmes ; peut-être même
(car je connois leur tendresse pour
moi) ne pourront-ils apprendre
mon trépas , sans se laisser mourir
de douleur : quelque reconnois-
sance pourtant que leurs senti-
mens me doivent inspirer, & qu'ils
m'inspirent en effet , il faut que
je cède à l'ardeur qui me domine ;
mais que dis-je , n'est-ce pas aussi
pour les rendre plus heureux que
je veux exposer ma vie ? oui sans
doute, leur intérêt s'accorde avec
le desir qui me presse ; & si mon
père étoit ici, bien loin de s'op-

poser à mon dessein, il m'exciteroit à l'exécuter promptement. C'est donc une chose résolue : ne perdez point de temps à me vouloir persuader ; car rien ne sauroit m'ébranler.

Lorsque la Vieille vit que son jeune Hôte n'écoutoit point ses conseils, son affliction en redoubla : C'en est donc fait, Seigneur, reprit-elle, on ne peut vous empêcher de courir à votre perte ; pourquoi faut-il que vous soyez venu loger dans ma maison ? pourquoi vous ai-je parlé de Tourandocte ? vous en êtes devenu amoureux sur le portrait que je vous en ai fait ; malheureuse que je suis ! c'est moi qui vous ai perdu : pourquoi faut-il que j'aie votre mort à me reprocher ? Non, ma bonne mère, interrompit une seconde fois le Prince Nogais, ce n'est pas vous qui faites mon malheur ; ne vous imputez point l'amour qui

228 *Les mille & un Jour,*
j'ai pour la Princesse; je devois
l'aimer, & je remplis mon fort;
d'ailleurs, qui vous a dit que je
répondrai mal à ses questions? je
ne suis ni sans étude, ni sans es-
prit, & le Ciel peut-être m'a ré-
servé l'honneur de délivrer le Roi
de la Chine des chagrins que lui
cause un affreux ferment: Mais,
ajouta-t-il en tirant la bourse que
le Kan de Berlas lui avoit don-
née, & dans laquelle il y avoit
encore une assez grande quantité
de pièces d'or; comme cela, je
l'avoue, est certain, & qu'il peut
arriver que je meure, je vous fais
présent de cette bourse pour vous
consoler de mon trépas; vous
pourrez même vendre aussi mon
cheval, & en garder l'argent; car
je n'en aurai pas besoin, soit que
la fille d'Altoun-Kan devienne le
prix de mon audace, soit que
mon trépas en doive être le triste
salaire.

JOUR LXVII.

LA Veuve prit la bourse de Calaf, en disant : O mon fils ! vous vous trompez fort, si vous vous imaginez que ces pièces d'or me consolent de votre perte ; je vais les employer en bonnes œuvres, en distribuer une partie dans les Hôpitaux aux pauvres qui souffrent patiemment leur misère, & dont par conséquent les prières sont si agréables à Dieu ; je donnerai le reste aux Ministres de notre Religion, afin que tous ensemble ils prient le Ciel de vous inspirer, & de ne pas permettre que vous vous exposiez à périr : toute la grace que je vous demande, c'est de ne point aller aujourd'hui vous présenter pour répondre aux questions de Tourandocte ; attendez jusqu'à demain, le terme n'est pas long ; laissez-moi ce temps-là

230 *Les mille & un Jour*,
pour faire agir de bonnes ames,
& mettre Jacmouny dans vos in-
térêts, après cela vous ferez tout
ce qu'il vous plaira; accordez-
moi, je vous prie, cette satisfac-
tion; j'ose dire que vous la devez
à une personne qui a déjà conçu
pour vous tant d'amitié, qu'elle se-
roit inconsolable si vous périssiez.

Effectivement, Calaf avoit un
air qui prévenoit d'abord en sa
faveur; outre que c'étoit un des
plus beaux Princes du monde, &
des mieux faits, il avoit des ma-
nières aisées & si agréables, qu'on
ne pouvoit le voir sans l'aimer. Il
fut touché de la douleur & de l'af-
fection que cette bonne Vieille
faisoit paroître: Hé bien, ma mè-
re, lui dit-il, j'aurai pour vous la
complaisance que vous exigez de
moi; je n'irai point aujourd'hui
demander la Princesse; mais pour
vous dire ce que je pense, je ne
crois pas que votre Prophète Jac-

mouny puisse me faire changer de résolution.

Il ne sortit point de toute la journée de la maison de la Veuve, qui ne manqua pas d'aller dans les Hôpitaux distribuer des aumônes, & d'acheter à beaux deniers comptans l'intercession des Bonzes *a* auprès de Berginghuzin : elle fit aussi sacrifier aux Idoles des poules & des poissons; les Génies ne furent pas non plus oubliés; on leur offrit en sacrifice du ris & des légumes dans les lieux consacrés à cette cérémonie; mais toutes les prières des Bonzes & des Ministres des Idoles, quoique bien payées, ne produisirent pas l'effet que la bonne Hôteffe de Calaf en avoit attendu; car le lendemain matin, ce Prince parut plus déterminé que jamais à demander Tourandocte: Adieu, ma bonne mère, dit-il à la Veuve, je suis fâché que vous vous soyez

a Ce sont des Prêtres.

232 *Les mille & un Jour,*
donné hier tant de peine pour
moi ; vous pouviez vous les épar-
gner ; car je vous avois assuré que
je ne ferois pas aujourd'hui dans
d'autres sentimens. A ces mots ,
il quitta la Vieille, qui se sentant
saisir de la plus vive douleur , se
couvrit le visage de son voile , &
demeura , la tête sur ses genoux ,
dans un accablement qu'on ne
sauroit exprimer.

Le jeune Prince des Nogais ,
parfumé d'essence , & plus beau
que la Lune , se rendit au Palais :
il vit à la porte cinq éléphans liés ,
& des deux côtés étoient en haie
deux mille soldats le casque en
tête , armés de boucliers , & cou-
verts de plaques de fer. Un des
principaux Officiers qui les com-
mandoit , jugeant à l'air de Calaf
qu'il étoit étranger , l'arrêta , & lui
demanda quelle affaire il avoit au
Palais : Je suis un Prince étranger ,
lui répondit le fils de Timurtach ,

je

je viens me présenter au Roi pour le prier de m'accorder la permission de répondre aux questions de la Princesse sa fille. L'Officier, à ces paroles, le regardant avec étonnement, lui dit : Prince, savez-vous bien que vous venez ici chercher la mort ? vous auriez mieux fait de demeurer dans votre pays, que de former le dessein qui vous amène, retournez sur vos pas, & ne vous flattez point de la trompeuse espérance que vous obtiendrez la barbare Tourandocte. Quand vous seriez plus habile qu'un Mandarin ^a de la science, vous ne percerez jamais le sens de ses paroles ambiguës : Je vous rends grâces de votre conseil, repartit Calaf, mais je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer : Allez donc à la mort, repliqua

^a Il y a dans chaque Ville de la Chine deux *Hioquon*, c'est-à-dire, Mandarins de la science, qui ont droit d'examiner les gens qui se présentent pour prendre des degrés.

234 *Les mille & un Jour*,
l'Officier d'un air chagrin, puis-
qu'il n'est pas possible de vous en
empêcher. En même temps il le
laissa entrer dans le Palais, & en-
suite se tournant vers quelques
autres Officiers qui avoient en-
tendu leur conversation : Que ce
jeune Prince, leur dit-il, est beau
& bien fait ! c'est dommage qu'il
meure si-tôt.

Cependant Calaf traversa plu-
sieurs salles, & enfin se trouva dans
celle où le Roi avoit coutume de
donner audience à ses peuples : il
y avoit dedans un Trône d'acier
du Catay, fait en forme de Dra-
gon, & haut de trois coudées ;
quatre colonnes de la même ma-
tière & fort élevées, soutenoient
au-dessus un vaste Dais de satin
jaune garni de pierreries. Altoun-
Kan, revêtu d'un Caftan de bro-
card d'or à fond rouge, étoit assis
sur son Trône avec un air de gra-
vité que soutenoit merveilleuse-
ment un bouquet de poils fort

longs, & partagé en trois boucles qu'il avoit au milieu de la barbe. Ce Monarque, après avoir écouté quelques-uns de ses Sujets, jeta par hafard les yeux sur le Prince Nogaïs qui étoit dans la foule; comme il lui sembla que c'étoit un étranger, & qu'il vit bien à son air noble, ainsi qu'à ses habits magnifiques, que ce n'étoit pas un homme du commun, il appella un de ses Mandarins, il lui montra du doigt Calaf, & lui donna ordre tout bas de s'informer de sa qualité, & du sujet qui l'avoit fait venir à sa Cour.

Le Mandarin s'approcha du fils de Timurtasch, & lui dit que le Roi souhaitoit de savoir qui il étoit, & s'il avoit quelque chose à lui demander: Vous pouvez dire au Roi votre maître, répondit le jeune Prince, que je suis fils unique d'un Souverain, & que je viens tâcher de mériter l'honneur d'être son gendre.

J O U R L X V I I I .

ALtoun-Kan ne fut pas plutôt la réponse du Prince des Nogais, qu'il changea de couleur; son auguste visage se couvrit d'une pâleur semblable à celle de la mort: il cessa de donner audience; il renvoya tout le Peuple; ensuite il descendit de son Trône, & s'approcha de Calaf: Jeune téméraire, lui dit-il, savez - vous la rigueur de mon Edit, & le malheureux destin de tous ceux qui jusqu'ici se sont obstinés à vouloir obtenir la Princesse ma fille? Oui, Seigneur, répondit le fils de Timur-tasch, je connois tout le danger que je cours; mes yeux même ont été témoins du juste & dernier supplice que votre Majesté a fait souffrir au Prince de Samarcande; mais la fin déplorable de ces audacieux qui se sont vainement

flattés de la douce espérance de posséder la Princesse Tourandoc-te, ne fait qu'irriter l'envie que j'ai de la mériter.

Quelle fureur, repartit le Roi : à peine un Prince a-t-il perdu la vie, qu'il s'en présente un autre pour avoir le même sort ; il semble qu'ils prennent plaisir à s'immoler : Quel aveuglement ! rentrez en vous-même, Prince, & soyez moins prodigue de votre sang. Vous m'inspirez plus de pitié que tous ceux qui sont déjà venus chercher ici la mort ; je me sens naitre de l'inclination pour vous, & je veux faire tout mon possible pour vous empêcher de périr. Retournez dans les Etats de votre père, & ne lui donnez pas le déplaisir d'apprendre par la Renommée qu'il ne reverra plus son fils unique.

Seigneur, repartit Calaf, il m'est bien doux d'entendre de la bouche même de votre Majesté,

238 *Les mille & un Jour,*
que j'ai le bonheur de lui plaire ;
j'en tire un heureux présage :
Peut-être que , touché des mal-
heurs que cause la beauté de la
Princesse, le Ciel veut se servir de
moi pour en arrêter le cours , &
assurer en même temps le repos de
votre vie , que trouble la nécessité
d'autoriser des actions si cruelles.
Savez-vous , en effet , si je répon-
drai mal aux questions qu'on me
fera ? quelle certitude avez-vous
que je périrai ? si d'autres n'ont pu
démêler le sens des paroles ob-
scures de Tourandocte , est-ce à
dire pour cela que je ne pourrai le
pénétrer ? Non , Seigneur , leur
exemple ne sauroit me faire re-
noncer à l'honneur éclatant de
vous avoir pour beau-père : Ah !
Prince infortuné , repliqua le Roi
en s'attendrissant , vous voulez
cesser de vivre : les Amans qui se
sont présentés avant vous , pour
répondre aux funestes questions
de ma fille , tenoient le même

langage ; ils espéroient tous qu'ils en perceroient le sens , & ils n'ont pu en venir à bout : hélas ! vous ferez aussi la dupe de votre confiance ; encore une fois , mon fils , poursuivit-il , laissez - vous persuader , je vous aime & veux vous sauver ; ne rendez pas ma bonne intention inutile par votre opiniâtreté ; quelque esprit que vous vous sentiez , défiez - vous en : vous êtes dans l'erreur , de vous imaginer que vous pourrez répondre sur le champ à ce que la Princesse vous proposera ; cependant vous n'aurez pas un demi-quart d'heure pour y rêver , c'est la règle. Si dans le moment vous ne faites pas une réponse juste , & qui soit approuvée de tous les Docteurs qui en feront les Juges , aussi-tôt vous serez déclaré digne de mort , & vous serez conduit au supplice la nuit suivante ; ainsi , Prince , retirez - vous ; passez le reste de la journée à songer au

240 *Les mille & un Jour*,
parti que vous avez à prendre ;
consultez des personnes sages ;
faites vos réflexions , & demain
vous viendrez m'apprendre ce
que vous aurez résolu.

En achevant ces paroles , il
quitta Calaf , qui sortit du Palais
fort mortifié de ce qu'il falloit at-
tendre au lendemain , car il n'étoit
nullement frappé de ce que le Roi
venoit de lui représenter , & il
revint chez son Hôteffe sans faire
la moindre attention à l'affreux
péril auquel il vouloit s'exposer.
Dès qu'il parut devant la Vieille ,
& qu'il lui eut conté ce qui s'é-
toit passé au Palais , elle recom-
mença à le haranguer , & à met-
tre encore tout en usage pour le
détourner de son entreprise ; mais
elle ne recueillit point d'autre
fruit de ses nouveaux efforts , que
de s'appercevoir qu'ils enflam-
moient son jeune Hôte , & le
rendoient encore plus ferme dans
fa

sa résolution. En effet, il retourna le jour suivant au Palais, & se fit annoncer au Roi, qui le reçut dans son Cabinet, ne voulant pas que personne fût témoin de leur conversation.

Hé bien, Prince, lui dit Altoun-Kan, votre vue doit-elle aujourd'hui me réjouir ou m'affliger? dans quels sentimens êtes-vous? Seigneur, répondit Calaf, j'ai toujours l'esprit dans la même disposition; quand j'eus l'honneur de me présenter hier devant votre Majesté, j'avois déjà fait toutes mes réflexions; je suis déterminé à souffrir le même supplice que mes rivaux, si le Ciel n'a pas autrement ordonné de mon sort. A ce discours le Roi se frappa la poitrine, déchira son collet, & s'arracha quelques poils de la barbe.

Que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'avoir conçu tant d'amitié pour celui-ci! la mort des autres

242 *Les mille & un Jour*,
ne m'a point fait tant de peine. Ah!
mon fils, continua-t-il en embras-
fant le Prince Nogaïs avec un at-
tendrissement qui lui causa quel-
que émotion, rends-toi à ma dou-
leur, si mes raisons ne sont pas
capables de t'ébranler : Je sens que
le coup qui t'ôtera la vie, frappera
mon cœur d'une atteinte mortel-
le ; renonce, je t'en conjure, à la
possession de ma cruelle fille ; tu
trouveras dans le monde assez
d'autres Princesses que tu pourras
posséder : pourquoi t'obstiner à la
poursuite d'une inhumaine que
tu ne saurois obtenir ? demeure,
si tu veux, dans ma Cour, tu y
tiendras le premier rang après
moi ; tu auras de belles Esclaves ;
les plaisirs te suivront par-tout ;
en un mot, je te regarderai com-
me mon propre fils. Désiste - toi
donc de la poursuite de Touran-
docte ; que j'aie du moins la sa-
tisfaction d'enlever une victime
à cette sanguinaire Princesse.

JOUR LXIX.

LE fils de Timurtasch étoit très-sensible à l'amitié que le Roi de la Chine lui témoignoit ; mais il lui répondit : Seigneur, laissez-moi, de grace, m'exposer au péril dont vous voulez me détourner. Plus il est grand, & plus il a de quoi me tenter. Je vous avouerai même que la cruauté de la Princesse flatte en secret mon amour. Je me fais un plaisir charmant de penser que je suis peut-être l'heureux mortel qui doit triompher de cette orgueilleuse. Au nom de Dieu, poursuivit-il, que votre Majesté cesse de combattre un dessein que ma gloire, mon repos & ma vie même veulent que j'exécute ; car enfin je ne puis vivre si je n'obtiens Tourandocte.

Altoun-Kan voyant Calaf inébranlable dans sa résolution, en

244 *Les mille & un Jour*,
fut vivement affligé : Ah ! jeune
audacieux , lui dit-il , ta perte est
assurée , puisque tu t'opiniâtres à
demander ma fille. Le Ciel m'est
témoin que j'ai fait tout mon pos-
sible pour t'inspirer des sentimens
raisonnables. Tu rejettes mes con-
seils , & aimes mieux périr que de
les suivre. N'en parlons donc plus.
Tu recevras bientôt le prix de ta
folle constance. Je consens que
tu entreprennes de répondre aux
questions de Tourandocte ; mais
il faut auparavant que je te fasse
les honneurs que j'ai coutume de
faire aux Princes qui recherchent
mon alliance. A ces mots , il ap-
pella le chef du premier corps de
ses Eunuques *a* ; il lui ordonna de
mener Calaf dans le Palais *b* du

a Les Eunuques des Rois de la Chine sont
ordinairement au nombre de douze mille, plus
ou moins , & partagés en divers corps.

b Dans l'enceinte du Palais du Roi il y en a
plusieurs autres qui sont séparés , un pour le
Prince , un pour le petit-Fils , un autre pour

Prince, & de lui donner deux cents Eunuques pour le servir.

A peine le Prince Nogais fut-il dans le Palais où on l'avoit conduit, que les principaux Mandarins vinrent le saluer, c'est-à-dire, qu'ils se mirent à genoux, & qu'ils baissèrent la tête jusqu'à terre, en lui disant l'un après l'autre : Prince, *le serviteur perpétuel de votre illustre race vient en cette qualité vous faire la révérence.* Ensuite ils lui firent des présens & se retirèrent.

Cependant le Roi qui se sentoit beaucoup d'amitié pour le fils de Timurtasch, & qui en avoit compassion, envoya chercher le Professeur le plus habile, ou du moins le plus fameux de son Collège Royal, & lui dit : Docteur, il y a dans ma Cour un nouveau Prince qui demande ma fille. Je n'ai rien

la Reine, un autre pour les Princesses, & d'autres pour les Concubines.

246 *Les mille & un Jour*,
épargné pour le rebuter ; mais je
n'en ai pu venir à bout. Je vou-
drois que par ton éloquence tu lui
fisses entendre raison : c'est pour
cela que je te mande ici. Le Doc-
teur obéit ; il alla voir Calaf , &
eut avec lui une fort longue con-
versation. Ensuite il revint trou-
ver Altoun-Kan , & lui dit : Sei-
gneur , il est impossible de persua-
der ce jeune Prince , il veut abso-
lument mériter la Princesse ou
mourir. Quand j'ai connu que c'é-
toit une erreur de prétendre vain-
cre sa fermeté , j'ai eu la curiosité
de voir si son obstination n'avoit
point d'autre fondement que son
amour ; je l'ai interrogé sur plu-
sieurs matières différentes , & je
l'ai trouvé si savant que j'en ai été
surpris. Il est Musulman , & il me
paroît parfaitement instruit de tout
ce qui regarde sa religion. Enfin ,
pour dire à votre Majesté ce que
j'en pense , je crois que si quelque

Prince est capable de bien répondre aux questions de la Princesse , c'est celui-là.

O Docteur ! s'écria le Roi , tu me ravis par ce discours ; plaise au Ciel que ce Prince devienne mon gendre ! Dès qu'il a paru devant moi , je me suis senti de l'affection pour lui ; puisse-t-il être plus heureux que les autres qui sont venus périr dans cette Ville. Le bon Roi Altoun - Kan ne se contenta pas de faire des vœux pour Calaf , il tâcha de lui rendre propices les Esprits qui président au Ciel , au Soleil & à la Lune. Pour cet effet , il ordonna des Prières publiques , & l'on fit dans les Temples des sacrifices solennels. On immola par son ordre un Bœuf au Ciel , une Chèvre au Soleil , & un Pourceau à la Lune. De plus , il fit publier dans Pekin que les Confréries *a* du mois eussent à

a Ce sont des Confréries d'Artisans appellées

248 *Les mille & un Jour*,
faire un festin dans l'intention
que le Prince qui se présenteoit
pour demander la Princesse, eût
le bonheur de l'obtenir.

Après les Prières & les Sacri-
fices, le Monarque Chinois en-
voya son Colao *a* au Prince des
Nogais, pour l'avertir de se tenir
prêt à répondre le lendemain aux
questions de la Princesse, & lui
dire qu'on ne manqueroit pas de
l'aller chercher pour le conduire
au Divan, & que les personnes
qui devoient composer l'assem-
blée, avoient déjà reçu ordre de
s'y rendre.

JOUR LXX.

QUELQUE déterminé que fût
Calaf à éprouver l'aventure, il
ne passa pas la nuit sans inquié-
tains, à cause qu'il y a dans chacune trente
Confrères, quichaque jour régale l'un après
l'autre la Confrérie.

a Colao, c'est le Chancelier.

tude. Si tantôt il osoit se fier à son génie, & se promettre un heureux succès, tantôt perdant cette confiance, il se représentoit la honte qu'il auroit, si ses réponses ne plaisoient pas au Divan. Il pensoit aussi quelquefois à Elmaze & à Timurtasch : hélas ! disoit-il, si je meurs, que deviendront mon père & ma mère ?

Le jour le surprit dans cette confusion de sentimens. Aussi-tôt il entendit le son de plusieurs cloches avec un grand bruit de Tambours. Il jugea que c'étoit pour appeller au Conseil tous ceux qui devoient s'y trouver. Alors élevant sa pensée à Mahomet : O grand Prophète, lui dit-il, vous voyez l'état où je suis ; inspirez-moi : Faut-il que je me rende au Divan, ou que j'aïlle dire au Roi que le péril m'épouvante ? Il n'eut pas prononcé ces paroles, qu'il sentit évanouir toutes ses craintes,

250 *Les mille & un Jour*,
& renaître son audace ; il se leva ,
& se revêtit d'un Caftan & d'un
manteau d'une étoffe de foie rou-
ge à fleurs d'or qu'Altoun-Kan
lui envoya , avec des bas & des
fouliers de foie bleue.

Comme il achevoit de s'habil-
ler , six Mandarins bottés & vêtus
de robes fort larges & de couleur
cramoisie , entrèrent dans son ap-
partement ; & après l'avoir falué
de la même manière que ceux du
jour précédent , ils lui dirent qu'ils
venoient de la part du Roi le
prendre pour le mener au Divan.
Il se laiffa conduire ; ils traversè-
rent une cour en marchant au mi-
lieu d'une double haie de Sol-
dats ; & quand ils furent arrivés
dans la première Salle du Conseil ,
ils y trouvèrent plus de mille
Chanteurs & Joueurs d'instru-
mens , qui chantant & jouant tous
ensemble de concert , faisoient un
bruit étonnant. De-là ils s'avan-

cèrent dans la Salle où se tenoit le Conseil, & qui communiquoit au Palais intérieur.

Déjà toutes les personnes qui devoient assister à cette assemblée, étoient assises sous des Pavillons de diverses couleurs qui règnoient autour de la Salle. Les Mandarins les plus considérables paroissoient d'un côté, le Colao avec les Professeurs du Collège Royal étoient de l'autre, & plusieurs Docteurs dont on connoissoit la capacité, occupoient les autres places. Il y avoit au milieu deux Trônes d'or posés sur deux sièges triangulaires. D'abord que le Prince Nogais parut, la noble & docte Assistance le salua avec toutes les marques d'un grand respect, mais sans lui dire une parole, parce que tout le monde étant dans l'attente de l'arrivée du Roi, gardoit un profond silence.

Le Soleil étoit sur le point de se

252 *Les mille & un Jour,*
lever. Dès qu'on vit briller les premiers rayons de ce bel astre, deux Eunuques ouvrirent des deux côtés les rideaux de la porte du Palais intérieur, & aussi-tôt le Roi sortit accompagné de la Princesse Tourandocte, qui portoit une longue robe de soie tissue d'or, & un voile de la même étoffe qui lui couvroit le visage. Ils montèrent tous deux à leurs Trônes par cinq degrés d'argent. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, deux jeunes filles parfaitement belles, parurent l'une au côté du Roi, & l'autre au côté de la Princesse. C'étoient des Esclaves du Sérail d'Altoun-Kan. Elles avoient le visage & la gorge découverte, de grosses perles aux oreilles, & elles se tenoient debout avec une plume & du papier, prêtes à écrire ce que le Roi leur ordonneroit. Pendant ce temps-là toutes les personnes de l'assemblée qui s'étoient levées à la vue

d'Altoun-Kan , demeurèrent debout avec beaucoup de gravité & les yeux à demi fermés. Calaf seul promenoit par-tout ses regards , ou plutôt il ne regardoit que la Princesse , dont il admiroit le port majestueux.

Quand le puissant Monarque de la Chine eut ordonné aux Mandarins & aux Docteurs de s'asseoir , un des six Seigneurs qui avoient conduit Calaf , & qui étoit debout avec lui à quinze coudées des deux Trônes, s'agenouilla , & lut un Mémoire qui contenoit la demande que ce Prince étranger faisoit de la Princesse Tourandocte. Ensuite il se releva , & dit à Calaf de faire trois révérences au Roi. Le Prince des Nogaïs s'en acquitta de si bonne grace , qu'Altoun-Kan ne put s'empêcher de lui sourire , pour lui témoigner qu'il le voyoit avec plaisir.

Alors le Colao se leva de sa pla-

254 *Les mille & un Jour*,
ce, & lut à haute voix l'Edit fu-
neſte qui condamnoit à mort tous
les Amans téméraires qui répon-
droient mal aux queſtions de
Tourandocte. Puis adreſſant la
parole à Calaf : Prince, lui dit-il,
vous venez d'entendre à quelle
condition on peut obtenir la Prin-
ceſſe ; ſi l'image du péril préſent
fait quelque impreſſion ſur votre
ame, il vous eſt encore permis de
vous retirer. Non, non, dit le Prin-
ce Nogaïs, le prix qu'il s'agit de
remporter eſt trop beau, pour
avoir la lâcheté d'y renoncer.

J O U R L X X I.

LE Roi voyant Calaf diſpoſé à
répondre aux queſtions de Tou-
randocte, ſe tourna vers cette
Princeſſe, & lui dit : Ma fille, c'eſt
à vous de parler ; propoſez à ce
jeune Prince les queſtions que
vous avez préparées ; & plaiſe à

tous les Esprits à qui l'on fit hier des sacrifices, qu'il pénètre le sens de vos paroles. Tourandocte, à ces mots, dit : Je prends à témoin le Prophète Jacmouny, que je ne vois qu'à regret mourir tant de Princes ; mais pourquoi s'obstinent-ils à vouloir que je sois à eux ? que ne me laissent-ils vivre tranquillement dans mon Palais, sans venir attenter à ma liberté ? Sachez donc, jeune audacieux, ajouta-t-elle, en s'adressant à Calaf, que vous n'aurez point de reproche à me faire, lorsqu'à l'exemple de vos rivaux, il vous faudra souffrir une mort cruelle ; vous êtes vous seul la cause de votre perte, puisque je ne vous oblige point à venir demander ma main.

Belle Princeesse, répondit le Prince des Nogais, je fais tout ce qu'on me peut dire là-dessus ; faites-moi, s'il vous plaît, vos questions, & je vais tâcher d'en démêler le sens :

256 *Les mille & un Jour*,
Hé bien, reprit Tourandocte, dites-moi quelle est la Créature qui est de tout Pays, amie de tout le monde, & qui ne sauroit souffrir son semblable? Madame, répondit Calaf, c'est le Soleil: il a raison, s'écrièrent tous les Docteurs, c'est le Soleil. Quelle est la mère, reprit la Princesse, qui après avoir mis au monde ses enfans, les dévore tous lorsqu'ils sont devenus grands? C'est la Mer, répondit le Prince des Nogaïs, parce que les fleuves qui vont se décharger dans la mer, tirent d'elle leur source.

Tourandocte voyant que le jeune Prince répondoit juste à ses questions, en fut si piquée, qu'elle résolut de ne rien épargner pour le perdre. *Quel est l'arbre*, lui dit-elle, *dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté & noires de l'autre?* Elle ne se contenta pas de proposer cette question; la maligne Princesse, pour éblouir Calaf & l'étourdir, leva son voile en même temps,

temps, & laissa voir à l'Assemblée toute la beauté de son visage, auquel le dépit & la honte ajoutoient de nouveaux charmes. Sa tête étoit parée de fleurs naturelles placées avec un art infini, & ses yeux paroissoient plus brillans que les étoiles. Elle étoit aussi belle que le Soleil quand il se montre dans tout son éclat à l'ouverture d'un nuage épais. L'amoureux fils de Timurtsch, à la vue de cette incomparable Princesse, au-lieu de répondre à la question proposée, demeura muet & immobile: aussi-tôt tout le Divan qui s'intéressoit pour lui, fut saisi d'une frayeur mortelle; le Roi même en pâlit, & crut que c'étoit fait de ce jeune Prince.

Mais Calaf, revenu de la surprise que lui avoit causée tout-à-coup la beauté de Tourandocte, rassura bientôt l'Assemblée en reprenant ainsi la parole: Charmante Prin-

258 *Les mille & un Jour*,
cesse, je vous prie de me pardon-
ner, si j'ai demeuré quelques mo-
mens interdit, j'ai cru voir un de
ces objets Célestes qui font le plus
bel ornement du séjour qui est pro-
mis aux Fidèles après leur mort,
je n'ai pu voir tant d'attraits sans
en être troublé : ayez la bonté de
répéter la question que vous m'a-
vez faite ; car je ne m'en souviens
plus ; vous m'avez fait tout oublier.
Je vous ai demandé, dit Touran-
docte, *quel est l'arbre dont toutes
les feuilles sont blanches d'un côté
& noires de l'autre ?* Cet arbre, ré-
pondit Calaf, *représente l'année,
qui est composée de jours & de nuits.*

Cette réponse fut encore ap-
plaudie dans le Divan ; les Manda-
rins & les Docteurs dirent qu'elle
étoit juste, & donnèrent mille
louanges au jeune Prince. Alors
Altoun-Kan dit à Tourandocte :
Allons, ma fille, confesse-toi vain-
cue, & consens d'épouser ton vain-
queur : les autres n'ont pu seule-

ment répondre à une de tes questions ; & celui-ci, comme tu vois, les explique toutes. Il n'a pas encore remporté la victoire, répondit la Princesse en remettant son voile pour cacher sa confusion & les pleurs qu'elle ne pouvoit s'empêcher de répandre, j'ai d'autres questions à lui faire ? mais je les lui proposerai demain : Oh, pour cela non, repartit le Roi, je ne permettrai point que vous lui fassiez des questions à l'infini ; tout ce que je puis souffrir, c'est que vous lui en proposiez encore une tout-à-l'heure. La Princesse s'en défendit, en disant qu'elle n'avoit préparé que celles qui venoient d'être interprêtées, & elle pria le Roi son père de ne lui pas refuser la permission d'interroger le Prince le jour suivant.

C'est ce que je ne veux pas vous accorder, s'écria le Monarque de la Chine en colère ; vous ne cher-

260 *Les mille & un Jour*,
chez qu'à mettre l'esprit de ce jeune Prince en défaut, & moi je ne songe qu'à dégager l'affreux serment que j'ai eu l'imprudence de faire : Ah ! cruelle, vous ne respirez que le sang, & la mort de vos Amans est un doux spectacle pour vous ! La Reine votre mère, touchée des premiers malheurs que vous avez causés, se laisse mourir de douleur d'avoir mis au monde une fille si barbare ; & moi, vous ne l'ignorez pas, je suis plongé dans une mélancolie que rien ne peut dissiper, depuis que je vois les suites funestes de la complaisance que j'ai eue pour vous ; mais graces aux Esprits qui président au Ciel, au Soleil & à la Lune, & à qui mes sacrifices ont été agréables, on ne fera plus dans mon Palais de ces horribles exécutions qui rendent votre nom exécration. Puisque ce Prince a bien répondu à ce que vous lui avez proposé, je demande à toute cette Assemblée,

s'il n'est pas juste qu'il soit votre époux? Les Mandarins & les Docteurs éclatèrent alors en murmures, & le Colao prit la parole: Seigneur, dit-il au Roi, votre Majesté n'est plus liée par le serment qu'elle fit de faire exécuter son rigoureux Edit; c'est à la Princesse présentement à y satisfaire de sa part: elle promet sa main à celui qui répondroit juste à ses questions: un Prince vient d'y répondre d'une manière qui a contenté tout le Divan, il faut qu'elle tienne sa promesse, ou il ne faut pas douter que les Esprits qui veillent aux supplices des parjures, ne la punissent bientôt.

JOUR LXXII.

TOurando cependant ce temps-là gardoit le silence; elle avoit la tête sur ses genoux, & paroïssoit ensevelie dans une profonde affliction. Calaf s'en étant apperçu, se

262 *Les mille & un Jour*,
prosterna devant Altoun-Kan, &
lui dit : Grand Roi, dont la justice
& la bonté rendent florissant le
vaste empire de la Chine, je de-
mande une grace à votre Majesté;
je vois bien que la Princesse est au
désespoir que j'aie eu le bonheur
de répondre à ses questions; elle
aimeroit beaucoup mieux sans
doute que j'eusse mérité la mort :
puisqu'elle a tant d'aversion pour
les hommes, que, malgré la pa-
role donnée, elle se refuse à moi,
je veux bien renoncer aux droits
que j'ai sur elle, à condition qu'à
son tour elle répondra juste à une
question que je vais lui proposer.

Toute l'Assemblée fut assez
surprise de ce discours. Ce jeune
Prince est-il fou, se disoient-ils
tout bas les uns aux autres, de se
mettre au hasard de perdre ce
qu'il vient d'acquérir au péril de
sa vie? croit-il pouvoir faire une
question qui embarrasse Touran-

docte ? il faut qu'il ait perdu l'esprit. Altoun - Kan étoit aussi fort étonné de ce que Calaf osoit lui demander : Prince, lui dit-il, avez-vous bien fait attention aux paroles qui viennent de vous échapper ? Oui, Seigneur, répondit le Prince des Nogaïs, & je vous conjure de m'accorder cette grace. Je le veux, repliqua le Roi, mais quelque chose qu'il en puisse arriver, je déclare que je ne suis plus lié par le serment que j'ai fait, & que désormais je ne ferai plus mourir aucun Prince. Divine Tourandocte, reprit le fils de Timurtasch en s'adressant à la Princesse, vous avez entendu ce que j'ai dit : quoiqu'au jugement de cette savante Assemblée, votre main me soit due ; quoique vous soyez à moi, je vous rends à vous-même ; j'abandonne votre possession ; je me dépouille d'un bien si précieux, pourvu que vous répondiez précisément à la

264 *Les mille & un Jour*,
question que je vais vous faire ;
mais de votre côté , jurez que si
vous n'y répondez pas juste , vous
consentirez de bonne grace à mon
bonheur , & couronnerez mon
amour : Oui, Prince, dit Touran-
docte , j'accepte la condition , j'en
jure par tout ce qu'il y a de plus
sacré , & je prends cette Assem-
blée à témoin de mon serment.

Tout le Divan étoit dans l'atten-
te de la question que Calaf alloit
faire à la Princesse , & il n'y avoit
personne qui ne blâmât ce jeune
Prince , de s'exposer sans nécessité
à perdre la fille d'Altoun-Kan ; ils
étoient tous choqués de sa témé-
rité : Belle Princesse, dit Calaf ,
*Comment se nomme le Prince , qui
après avoir souffert mille fatigues &
mendié son pain , se trouve en ce mo-
ment comblé de gloire & de joie ?*
La Princesse demeura quelque
temps à rêver ; ensuite elle dit :
il m'est impossible de répondre

à

à cela présentement, mais je vous promets que demain je vous dirai le nom de ce Prince. Madame, s'écria Calaf, je n'ai point demandé de délai, & il n'est pas juste de vous en accorder; cependant je veux vous donner encore cette satisfaction; j'espère qu'après cela vous serez trop contente de moi, pour faire quelque difficulté de m'épouser.

Il faudra bien qu'elle s'y résolve, dit alors Altoun-Kan, si elle ne répond pas à la question proposée: qu'elle ne prétende pas, en se laissant tomber malade, ou bien en feignant de l'être, échapper à son Amant; quand mon serment ne m'engageroit pas à la lui accorder, & qu'elle ne seroit pas à lui suivant la teneur de l'Edit, je la laisserois plutôt mourir que de renvoyer ce jeune Prince: quel homme plus aimable peut-elle jamais rencontrer? En achevant ces paroles, il se leva de dessus son Trône, & con-

266 *Les mille & un Jour*,
gédia l'Assemblée; il rentra dans
le Palais intérieur avec la Prin-
cesse, qui de-là se retira dans le sien.

Dès que le Roi fut sorti du Di-
van, tous les Docteurs & les Man-
darains firent compliment à Calaf
sur son esprit: J'admire, lui disoit
l'un, votre conception prompte &
facile; non, lui disoit l'autre, il n'y
a point de Bachelier, de Licencié,
ni de Docteur même plus pénétrant
que vous. Tous les Princes qui se
font présentés jusqu'ici, n'avoient
pas, à beaucoup près, votre méri-
te, & nous avons une extrême joie
que vous ayez réussi dans votre en-
treprise. Le Prince des Nogais n'a-
voit pas peu d'occupation à remer-
cier tous ceux qui s'empressoient à
le féliciter. Enfin, les six Manda-
rins qui l'avoient amené au Con-
seil, le ramenèrent au même Palais
où ils l'avoient été prendre, pen-
dant que les autres avec les Doc-
teurs s'en allèrent, non sans inquié-

tude sur la réponse que feroit à sa question la fille d'Altoun-Kan.

JOUR LXXIII.

LA Princesse Tourandocte regagna son Palais suivie de deux jeunes Esclaves qui étoient dans sa confiance. Dès qu'elle fut dans son appartement, elle ôta son voile, & se jetant sur un Sopha, elle donna une libre étendue aux transports qui l'agitoient; on voyoit la honte & la douleur peintes sur son visage, ses yeux déjà baignés de pleurs répandirent de nouvelles larmes: elle arracha les fleurs qui paroient sa tête, & mit ses beaux cheveux en désordre; ses deux Esclaves favorites commencèrent à la vouloir consoler; mais elle leur dit: Laissez-moi l'une & l'autre; cessez de prendre des soins superflus; je n'écoute rien que mon désespoir; je veux

Z ij

268 *Les mille & un Jour*,
pleurer & m'affliger : Ah ! quelle
fera demain ma confusion , lors-
qu'il faudra qu'en plein Conseil ,
devant les plus grands Docteurs de
la Chine , j'avoue que je ne puis ré-
pondre à la question proposée : est-
ce là , diront-ils , cette spirituelle
Princesse qui se pique de savoir
tout , & à qui l'énigme la plus diffi-
cile ne coûte rien à deviner ?

Hélas ! poursuivit-elle , ils s'in-
téressent tous pour le jeune Prin-
ce : je les ai vus pâles , effrayés ,
quand il a paru embarrassé , & je
les ai vus pleins de joie , lorsqu'il a
pénétré le sens de mes questions :
j'aurai la mortification cruelle de
les voir encore jouir de ma peine ,
quand je me confesserai vaincue ;
quel plaisir ne leur fera pas cet aveu
honteux , & quel supplice pour
moi d'être réduite à le faire ?

Ma Princesse , lui dit une des Es-
claves , au-lieu de vous chagriner
par avance ; au-lieu de vous repré-

lenter la honte que vous devez avoir demain, ne feriez-vous pas mieux de songer à la prévenir? ce qu'il vous a proposé est-il si difficile, que vous n'y puissiez répondre? avec le génie & la pénétration que vous avez, n'en sauriez-vous venir à bout? Non, dit Tourandocte, c'est une chose impossible: il me demande, *Comment s'enomme le Prince qui après avoir souffert mille fatigues & mendié son pain, est en ce moment comblé de joie & de gloire?* Je conçois bien qu'il est lui-même ce Prince; mais ne le connoissant point, je ne puis dire son nom: cependant, Madame, reprit la même Esclave, vous avez promis de nommer demain ce Prince au Divan; lorsque vous avez fait cette promesse, vous espérez, sans doute, que vous la tiendriez: Je n'espérois rien, repartit la Princesse, & je n'ai demandé du temps que pour me laisser mourir de chagrin, avant que d'être

270 *Les mille & un Jour*,
obligée d'avouer ma honte, &
d'épouser le Prince.

La résolution est violente, dit
alors l'autre Esclave favorite : je
fais bien, Madame, qu'aucun hom-
me n'est digne de vous ; mais il faut
convenir que celui-ci a un mérite
singulier ; sa beauté, sa bonne mine
& son esprit doivent vous parler en
sa faveur. Je lui rends justice, in-
terrompt la Princesse ; s'il est quel-
que Prince au monde qui mérite
que je le regarde d'un œil favora-
ble, c'est celui-là : Tantôt même, je
le confesse, avant que de l'interro-
ger, je l'ai plaint ; j'ai soupiré en le
voyant ; & ce qui jusqu'à ce jour ne
m'étoit jamais arrivé, peu s'en est fal-
lu que je n'aie souhaité qu'il répon-
dît bien à mes questions ; il est vrai
que dans le moment j'ai rougi de
ma faiblesse ; mais ma fierté l'a sur-
montée, & les réponses justes qu'il
m'a faites ont achevé de me révol-
ter contre lui ; tous les applaudisse-

mens que les Docteurs lui ont donnés m'ont tellement mortifiée, que je n'ai plus senti, & ne sens plus encore pour lui, que des mouvemens de haine : O malheureuse Tourandocte ! meurs promptement de regret & de dépit, d'avoir trouvé un Jeune homme qui a pu te couvrir de honte, & te contraindre à devenir sa femme.

A ces mots, elle redoubla ses pleurs, & dans la violence de ses transports, elle n'épargna ni ses cheveux ni ses habits ; elle porta même plus d'une fois la main sur ses belles joues pour les déchirer & pour punir ses charmes, comme premiers auteurs de la confusion qu'elle avoit essuyée, si ses Esclaves qui veilloient sur sa fureur, n'en eussent sauvé son visage ; mais elles avoient beau s'empressez à la secourir, elles ne pouvoient calmer son agitation. Pendant qu'elle étoit dans cet état affreux, le Prince des

272 *Les mille & un Jour*,
Nogaïs, charmé du résultat du Di-
van, nageoit dans la joie, & se li-
vroit à l'espérance de posséder sa
Maîtresse le jour suivant.

J O U R L X X I V .

LE Roi étant revenu de la Salle
du Conseil dans son appartement,
envoya chercher Calaf pour l'en-
tretien en particulier sur ce qui
s'étoit passé au Divan; le Prince
Nogaïs accourut aussi-tôt aux or-
dres du Monarque, qui lui dit après
l'avoir embrassé avec beaucoup de
tendresse: Ah! mon fils viens m'ô-
ter de l'inquiétude où je suis; je
crains que ma fille ne réponde à la
question que tu lui as proposée:
Pourquoi t'es-tu mis en danger de
perdre l'objet de ton amour? Sei-
gneur, répondit Calaf, que votre
Majesté n'appréhende rien; il est
impossible que la Princesse me dise

comment s'appelle le Prince dont je lui ai demandé le nom, puisque je suis ce Prince, & que personne ne me connoît dans votre Cour.

Ce discours me rassure, s'écria le Roi avec transport, j'étois allarmé, je te l'avoue; Tourandocte est fort pénétrante; la subtilité de son esprit me faisoit trembler pour toi; mais, graces au Ciel, tu me rends tranquille: quelque facilité qu'elle ait à percer le sens des énigmes, elle ne peut en effet deviner ton nom; je ne t'accuses plus d'être un téméraire, & je m'apperçois que ce qui m'a paru un défaut de prudence, est un tour ingénieux dont tu t'es servi pour ôter tout prétexte à ma fille de se refuser à tes vœux.

Altoun-Kan, après avoir ri avec Calaf de la question faite à la Princesse, se disposa à prendre le divertissement de la Chasse; il se revêtit d'un Caftan étroit & léger, & fit enfermer sa barbe dans un sac de

274 *Les mille & un Jour*,
fatin noir. Il ordonna aux Mandarins de se tenir prêts à l'accompagner, & fit donner des habits de chasse au Prince des Nogais; ils mangèrent quelques morceaux à la hâte, ensuite ils sortirent du Palais: les Mandarins dans des chaises d'ivoire enrichies d'or & découvertes, étoient à la tête; chacun avoit six hommes qui le portoient, deux qui marchaient devant lui avec des fouets de corde, & deux autres qui le suivoient avec des tables d'argent, sur lesquelles étoient écrites en gros caractères toutes ses qualités; le Roi & Calaf dans une litière de bois de sandal rouge, portée par vingt Officiers militaires, aussi découverte, & sur laquelle la première lettre du nom du Monarque & plusieurs figures d'animaux étoient peintes en traits d'argent, paroissent après les Mandarins; deux Généraux des Armées d'Altoun-Kan, tenoient à côté de la litière.

re, chacun un large évantail pour les préserver de la chaleur, & trois mille Eunuques qui marchent derrière, terminoient le cortège.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où les Officiers de la Venerie attendoient le Roi avec des Oiseaux de proie, on commença la chasse aux Cailles, qui dura jusqu'au coucher du Soleil. Alors ce Prince & les personnes de sa suite s'en retournèrent au Palais dans le même ordre qu'ils en étoient sortis. Ils trouvèrent dans une cour, sous plusieurs Pavillons de taffetas de diverses couleurs, une infinité de petites tables dressées, bien vernissées & couvertes de toutes sortes de viandes coupées. Calaf & les Mandarins s'assirent, à l'exemple

a On mange à la Chine sur des tables enduites d'un vernis nommé *Charan* : Ils ne se servent point de nappes ni de serviettes; il n'y a pas non plus de couteaux, parce que les viandes sont coupées quand on les présente, & ils se servent de deux petits bâtons au-lieu de fourchettes.

276 *Les mille & un Jour*,
du Roi, chacun à une petite table
séparée, auprès de laquelle il y en
avoit une autre qui servoit de buf-
fet. Ils commencèrent tous à boire
plusieurs rasades de vin de riz *a*
avant que de toucher aux viandes,
ensuite il ne firent plus que man-
ger sans boire. Le repas achevé,
Altoun-Kan emmena le Prince des
Nogais dans une grande salle fort
éclairée, & remplie de sièges ran-
gés comme pour voir quelque
spectacle, & ils furent suivis de
tous les Mandarins. Le Roi régla
les rangs, & fit asseoir Calaf au-
près de lui sur un grand Trône
d'Ebène orné de filigranes d'or.

Aussi-tôt que tout le monde eut
pris sa place, il entra des Chanteurs
& des Joueurs d'instrumens, qui
s'accordant ensemble, commen-
cèrent un concert fort agréable ;
Altoun-Kan en étoit charmé. En-

a Le vin de riz est de couleur d'Ambre, &
aussi délicat que le vin d'Espagne.

tété de la Musique Chinoise, il demandoit de temps en temps au fils de Timurtafch ce qu'il en pensoit, & ce jeune Prince par commplaisance, la mettoit au-dessus de toutes les musiques du monde. Le concert fini, les Chanteurs & Joueurs d'instrumens se retirèrent pour faire place à un Eléphant artificiel, qui s'étant avancé par ressorts au milieu de la salle, vomit six Baladins, qui commencèrent à faire des sauts périlleux. Ils étoient presque nus; ils avoient seulement des escarpins *a*, des caleçons de toile des Indes, & des bonnets de borcard. Après qu'ils eurent fait voir leur souplesse & leur agilité par mille tours surprenans, ils rentrèrent dans l'Eléphant, qui sortit comme il étoit entré. Il parut ensuite des Comédiens *b* qui représentèrent

a On les appelle Naleines.

b Les Comédiens Chinois, tant ceux du Roi que les autres, jouent sur le champ tout ce

278 *Les mille & un Jour*,
sur le champ une Pièce dont le Roi
leur prescrivit le sujet. Quand tous
ces divertissemens furent finis, la
nuit se trouvant fort avancée,
Altoun-Kan & Calaf se levèrent
pour aller reposer dans leurs ap-
partemens, & tous les Mandarins
se retirèrent.

JOUR LXXV.

LE jeune Prince des Nogais
conduit par des Eunuques qui
portoient dans des flambeaux d'or
des bougies de serpent *a*, se pré-
paroit à goûter la douceur du som-
meil, autant que l'impatience de
retourner au Divan le lui pourroit
permettre, lorsqu'en entrant dans

qu'on leur ordonne de jouer, comme les Co-
médiens Italiens.

a Ce sont des bougies faites de l'huile d'une
certaine espèce de serpent, mêlée avec un peu
de cire. Elles sont plus blanches, & jettent une
lumière plus brillante que les nôtres.

son appartement, il y trouva une jeune Dame revêtue d'une robe de brocard rouge à fleurs d'argent, fort ample, par-dessus une autre plus étroite de satin blanc tout brodé d'or, & parsemée de rubis & d'émeraudes. Elle avoit un bonnet d'un simple taffetas de couleur de rose garni de perles, & relevé d'une broderie d'argent fort légère, qui ne lui couvroit que le haut de la tête, & laissoit voir de très-beaux cheveux bien bouclés, & mêlés de quelques fleurs artificielles: à l'égard de sa taille & de son visage, on ne pouvoit rien voir de plus beau ni de plus parfait après la Princesse de la Chine.

Le fils de Timurtasch fut assez surpris de rencontrer au milieu de la nuit une Dame seule & si charmante dans son appartement. Il ne l'auroit pas impunément regardée, s'il n'eût vu Tourandocte; mais un Amant de cette Princesse pouvoit:

280 *Les mille & un Jour,*
il avoir des yeux pour une autre.
Si-tôt que la Dame apperçut Calaf, elle se leva de dessus un sofa où elle étoit assise, & sur lequel elle avoit mis son voile; & après avoir fait une inclination de tête assez basse: Prince, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyez fort étonné de trouver ici une femme, car vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est défendu sous de très-rigoureuses peines aux hommes & aux femmes qui habitent ce Sérail, d'avoir ensemble quelque communication; mais l'importance des choses que j'ai à vous dire, m'a fait mépriser tous les périls; j'ai eu l'adresse & le bonheur de lever tous les obstacles qui s'opposoient à mon dessein; j'ai gagné les Eunuques qui vous servent: enfin je me suis introduite dans votre appartement. Il ne me reste plus qu'à vous dire ce qui m'amène, & c'est ce que vous allez entendre.

Ce

Ce début intéressa Calaf; il ne douta point que la Dame, puisqu'elle avoit fait une démarche si périlleuse, n'eût à lui dire des choses dignes de son attention. Il la pria de se remettre sur le sofa; ils s'y assirent tous deux, ensuite la Dame reprit la parole en ces termes.

Seigneur, je crois devoir commencer par vous apprendre que je suis fille d'un Kan Tributaire d'Altoun-Kan. Mon père, il y a quelques années, fut assez hardi pour refuser de payer le Tribut ordinaire; & se fiant un peu trop à son expérience dans l'Art militaire, ainsi qu'à la valeur de ses soldats, il se mit en état de se défendre si on le venoit attaquer: cela ne manqua pas d'arriver. Le Roi de la Chine, irrité de son audace, envoya contre lui le plus habile de ses Généraux, avec une puissante Armée. Mon père, quoique moins fort, alla au-devant de lui. Après un san-

282 *Les mille & un Jour,*
glant combat qui se donna sur le
bord d'un fleuve, le Général Chi-
nois demeura victorieux. Mon père
percé de mille coups, mourut pen-
dant l'action; mais en mourant il
ordonna qu'on jetât dans le fleuve
ses femmes & ses enfans, pour les
préserver de l'esclavage. Ceux qu'il
chargea de cet ordre généreux,
mais inhumain, l'exécutèrent; ils
me précipitèrent dans l'eau avec
ma mère, mes sœurs, & deux frè-
res, que leur enfance retenoit au-
près de nous. Le Général Chinois
arriva dans le moment à l'endroit
du fleuve où l'on nous avoit jetés,
& où nous achevions notre miséra-
ble destinée. Ce triste & horrible
spectacle excita sa compassion; il
promit une récompense à ceux de
ses soldats qui sauveroient quelque
reste de la famille du Kan vaincu.
Plusieurs Cavaliers Chinois, mal-
gré la rapidité du fleuve, y entrè-
rent aussi-tôt, & poussèrent leurs

chevaux par-tout où ils voyoient flotter nos corps mourans. Ils en recueillirent une partie, mais leur secours ne fut utile qu'à moi seule; je respirois encore quand ils me portèrent à terre, le reste se trouva sans vie. Le Général prit grand soin de mes jours, comme si sa gloire en eût eu besoin, & que ma captivité eût donné un nouvel éclat à sa Victoire. Il m'amena dans cette Ville, & me présenta au Roi, après lui avoir rendu compte de sa conduite. Altoun-Kan me mit auprès de la Princesse sa fille, qui est de deux ou trois années plus jeune que moi.

Quoique je ne fusse pas encore sortie de l'enfance, je ne laissois pas de penser que j'étois devenue esclave, & que je devois avoir des sentimens conformes à mon infortune; ainsi j'étudiai l'humeur de Tourandocte; je m'attachai à lui plaire, & je fis si bien par ma com-

A a ij

284 *Les mille & un Jour,*
plaisance & par mes soins, que je
gagnai son amitié. Depuis ce temps-
là je partage sa confiance avec une
jeune personne d'une naissance il-
lustre, que les malheurs de sa mai-
son ont aussi réduite à l'esclavage.

Pardonnez - moi, Seigneur,
poursuivit-elle, ce récit qui n'a rien
de commun avec le sujet qui me
conduit ici. J'ai cru devoir vous ap-
prendre que je suis d'un sang no-
ble, pour vous faire prendre plus
de confiance en moi : car le rap-
port important que j'ai à vous faire
est tel qu'une simple Esclave pour-
roit trouver peu de créance dans
votre esprit. Je ne fais même si,
quoique fille de Kan, je vous per-
suaderai ; un Prince charmé de
Tourandocte, ajoutera-t-il foi à
ce que je vais lui dire d'elle ? Ca-
numé *a*, interrompit en cet en-
droit le fils de Timurtasch, ne me
tenez pas davantage en suspens ;

a C'est - à - dire Princesse.

apprenez-moi de grace ce que vous avez à me dire de la Princesse de la Chine. Seigneur, reprit la Dame, Tourandocte, la barbare Tourandocte a formé le dessein de vous faire assassiner. A ces paroles, Calaf se renversant sur le sofa, demeurera dans la situation d'un homme saisi d'horreur & d'étonnement.

JOUR LXXVI.

LA Princesse Esclave, qui avoit bien prévu la surprise du jeune Prince, lui dit : Je ne suis pas étonnée que vous receviez ainsi cette effroyable nouvelle, & je vois bien que j'avois raison de douter que vous la voulussiez croire. Juste Ciel ! s'écria Calaf, lorsqu'il fut revenu de son accablement, l'ai-je bien entendu ? la Princesse de la Chine peut-elle être capable d'un si noir attentat ? comment l'a-t-elle pu concevoir ? Prince, lui dit la Dame,

286 *Les mille & un Jour*,
voici de quelle manière elle a pris
cette horrible résolution : Ce ma-
tin, quand elle est sortie du Divan
où j'étois derrière son Trône, elle
avoit un dépit mortel de ce qui ve-
noit de se passer ; elle est revenue
dans son appartement, agitée des
plus vifs mouvemens de haine &
de rage ; elle a rêvé long-temps à la
question que vous lui avez propo-
sée, & n'y pouvant trouver de ré-
ponse à son gré, elle s'est abandon-
née au désespoir. Je n'ai rien épar-
gné, non plus que l'autre Esclave
favorite, pour calmer la violence
de ses transports. Nous avons fait
même tout notre possible pour lui
inspirer des sentimens favorables
pour vous ; nous lui avons vanté
votre bonne mine & votre esprit,
& nous lui avons représenté qu'au-
lieu de s'affliger sans modération,
elle devoit plutôt se déterminer à
vous donner la main. Mais elle
nous a imposé silence par un tor-

rent de mots injurieux qui lui sont échappés contre les hommes; le plus aimable ne fait pas plus d'impression sur elle que le plus laid & le plus mal fait. Ce sont tous, a-t-elle dit, des objets méprisables, & pour qui je n'aurai jamais que de l'aversion. A l'égard de celui qui se présente, j'ai encore plus de haine pour lui que pour les autres; & puisque je ne saurois m'en délivrer autrement que par un assassinat, je veux le faire assassiner.

J'ai combattu ce dessein détestable, continua la Princesse esclave; j'en ai fait envisager à Tourandocte les suites terribles. Je lui ai représenté le tort qu'elle se feroit à elle-même, & la juste horreur que les siècles à venir auroient de sa mémoire. De son côté, l'autre Esclave favorite n'a pas manqué d'ajouter des raisons aux miennes; mais tous nos discours ont été inutiles, nous n'avons pu la détourner

288 *Les mille & un Jour*,
de son entreprise. Elle a chargé
des Eunuques affidés, du soin de
vous ôter la vie demain matin lors-
que vous sortirez de votre Palais
pour vous rendre au Divan.

O Princesse inhumaine, perfide
Tourandocte ! s'écria le Prince des
Nogais, est-ce ainsi que vous vous
préparez à couronner la tendresse
du malheureux fils de Timurtasch ?
Calaf vous a donc paru bien horri-
ble, puisque vous aimez mieux
vous en défaire par un crime qui va
vous déshonorer, que de joindre
votre destinée à la sienne ! Grand
Dieu ! que ma vie est composée d'a-
ventures bizarres ! Tantôt jeparois
jouir d'un bonheur digne d'envie,
& tantôt je suis plongé dans un
abîme de maux.

Seigneur, lui dit la Dame Escla-
ve, si le Ciel vous fait éprouver des
malheurs, il ne veut pas du moins
que vous y succombiez, puisqu'il
vous avertit des périls qui vous me-
nacent.

nacent. Oui, Prince, c'est lui qui m'a sans doute inspiré la pensée de vous sauver, car je ne viens pas seulement vous découvrir un piège dressé contre vos jours, je viens vous donner les moyens de l'éviter. Par l'entremise de quelques Eunuques qui me sont dévoués, j'ai gagné des Soldats de la garde, qui vous faciliteront la sortie du Sérail. Comme après votre retraite on ne manquera pas de faire des perquisitions, & d'apprendre que j'en suis l'auteur, j'ai résolu de partir avec vous, pour m'éloigner de cette fatale Cour, où j'ai plus d'un sujet d'ennui; mon esclavage me la fait haïr, & vous me la rendez encore plus odieuse.

Il y a, continua-t-elle, dans un endroit de cette Ville, des chevaux qui nous attendent: partons, & gagnons, s'il est possible, les terres de la Tribu de Berlas. Le sang me lie avec le Prince Alinguer qui en

290 *Les mille & un Jour*,
est le Souverain; il aura une extrême
joie de voir sa parente hors des
fers du superbe Altoun-Kan, & il
vous recevra comme mon libé-
rateur. Nous vivrons tous deux sous
ses Tentes, plus tranquilles & plus
heureux qu'ici; moi, dégagée des
liens de ma captivité, j'y jouirai
d'un sort plus doux; & vous, Sei-
gneur, vous y pourrez trouver
quelque Princesse assez belle pour
mériter d'être aimée, & qui, bien
loin d'attenter à votre vie, pour ne
pas devenir votre femme, ne sera
occupée que du soin de vous plaire,
si elle peut faire le bonheur d'un
Prince tel que vous. Ne perdons
point de temps, allons, & que de-
main, le Soleil en commençant sa
course, nous trouve déjà bien
éloignés de Pekin.

Calaf répondit: Belle Princesse,
j'ai mille graces à vous rendre de
m'avoir voulu délivrer du danger
où je suis. Que ne puis-je, par re-

connoissance, vous tirer d'esclavage, & vous conduire à la Horde du Kan de Berlas votre parent ! que j'aurois de plaisir à vous remettre entre ses mains ! par-là je m'acquitterois de quelques obligations que je lui ai. Mais dites-moi, Canume, dois-je ainsi disparoître aux yeux d'Altoun-Kan ; que penseroit-il de moi ? il croiroit que je ne ferois venu dans sa Cour que pour vous enlever : & dans le temps que j'en serois que pour épargner un crime à sa fille, il m'accuseroit d'avoir violé les droits de l'hospitalité ; d'ailleurs, faut-il vous l'avouer, toute barbare qu'est la Princesse de la Chine, mon lâche cœur ne sauroit la haïr. Que dis-je, la haïr ! je l'adore ; je suis dévoué à toutes ses volontés ; & , puisqu'elle veut m'immoler, la victime est toute prête.

La Dame Esclave voyant le Prince des Nogais dans la résolution de mourir, plutôt que de par-

292 *Les mille & un Jour*,
tir avec elle, se prit à pleurer, en
lui disant: Est-il possible, Seigneur,
que vous préféreriez la mort à la re-
connoissance d'une Princesse cap-
tive dont vous pouvez briser les
fers? Si Tourandocte est plus belle
que moi, en récompense j'ai un
autre cœur que le sien. Hélas!
quand vous vous êtes présenté ce
matin au Divan, j'ai tremblé pour
vous; j'ai craint que vous ne répon-
dissiez mal aux questions de la fille
d'Altoun-Kan; & lorsque vous y
avez bien répondu, j'ai senti naître
un autre trouble; je pressentois,
sans doute, qu'on attenteroit sur
vos jours. Ah! mon cher Prince,
ajouta-t-elle, je vous conjure de
réfléchir sur vous-même, & de ne
vous point laisser entraîner à cette
fureur qui vous fait envisager la
mort sans pâlir. Qu'un aveugle
amour ne vous fasse point mépriser
un péril qui m'allarme: cédez à la
crainte qui m'agite pour vous; &

tous deux, sans différer, sortons de ce Sérail où je souffre un cruel tourment.

Ma Princeſſe, repartit à ces paroles le fils de Timurtaſch, quelque malheur qui me doive arriver, je ne puis me réſoudre à une ſi prompte fuite. Vous avez, je l'avoue, de quoi payer votre libérateur, & lui faire un deſtin plein de charmes; mais je ne ſuis pas né pour être heureux; mon ſort eſt d'aimer Tourandocte; malgré l'horreur qu'elle a pour moi, je ne ferois, loin de ſes yeux, que traîner des jours languiffans... Hé bien, ingrat, demeure, interrompit brufquement la Dame en ſe levant, ne t'éloignes pas de ce ſéjour qui fait tes délices, quand tu devrois l'arroſer de ton ſang, je ne te preſſe plus de partir, la fuite te déplâit avec une Eſclave; ſi tu vois le fond de mon cœur, je lis dans le tien: quelque ardeur que t'inspire la

294 *Les mille & un Jour*,
Princesse de la Chine, tu as moins
d'amour pour elle que d'aversion
pour moi. En achevant ces mots,
elle remit son voile, & sortit de
l'appartement de Calaf.

J O U R L X X V I I .

CE jeune Prince, après le départ
de la Dame, demeura sur le sofa
dans une grande perplexité. Dois-
je croire, disoit-il, ce que je viens
d'entendre? peut-on jusque-là
pousser la barbarie? mais hélas!
je n'en saurois douter: cette Prin-
cesse Esclave a eu horreur de l'at-
tentat que médite Tourandocte,
elle est venue m'en avertir, & les
sentimens même qu'elle m'a laissé
voir, sont de sûrs garants de sa sin-
cérité. Ah! cruelle fille du meil-
leur de tous les Rois, est-ce ainsi
que vous abusez des dons que vous
avez reçus du Ciel? O Dieu! com-

ment avez-vous pu douer d'une beauté si parfaite, cette Princesse inhumaine, ou, pourquoi lui avez-vous donné une ame si barbare avec tant de charmes ?

Au-lieu de chercher à se procurer quelques heures de sommeil, il passa le reste de la nuit à se livrer aux plus affligeantes réflexions. Enfin, le jour parut, le son des cloches & le bruit des tambours se firent entendre, & bientôt six Mandarins le vinrent prendre comme le jour précédent, pour le mener au Conseil. Il traversa la cour, où des Soldats de la garde du Roi étoient en haie; il crut qu'il laisseroit la vie en cet endroit, & que sans doute les gens dont on avoit fait choix pour l'assassiner, l'attendoient au passage. Loin de se tenir sur ses gardes, & de songer à se défendre, il marchoit comme un homme résolu à la mort, & sembloit même accuser de lenteur

296 *Les mille & un Jour*,
ses assassins. Il passa pourtant la
cour, sans que personne l'attaquât,
& il arriva dans la première Salle
du Divan. Ah ! c'est sans doute ici,
disoit-il en lui-même, que l'ordre
sanguinaire de la Princesse doit
être exécuté. En même temps il
regardoit de tous côtés, & chaque
personne qu'il voyoit, lui paroif-
soit son meurtrier. Il s'avance tou-
tefois, & entre dans la chambre où
se tenoit le Conseil, sans recevoir
le coup mortel qu'il attendoit.

Tous les Docteurs & les Mandarins étoient déjà sous leurs Pavillons, & Altoun-Kan alloit paroître. Quel est donc le dessein de la Princesse, dit-il alors en lui-même ? veut-elle être témoin de ma mort, & veut-elle me faire assassiner aux yeux de son père ? le Roi seroit-il complice de cet attentat ? que dois-je penser ? auroit-elle changé de sentiment, & révoqué l'Arrêt de mon trépas ? Tandis qu'il étoit

dans cette incertitude , la porte du Palais intérieur s'ouvrit , & le Roi , accompagné de Tourandocte , entra dans la Salle. Ils se placèrent sur leurs Trônes , & le Prince des Nogaïs se tint debout devant eux , & à la même distance que le jour précédent.

Le Colao , dès qu'il vit le Roi assis , se leva , & demanda au jeune Prince s'il se ressouvenoit d'avoir promis de renoncer à la Princesse , si elle répondoit juste à la question qu'il lui avoit proposée ? Calaf fit réponse qu'oui , & protesta de nouveau qu'à cette condition il cessoit de prétendre à l'honneur d'être Gendre du Roi. Le Colao ensuite adressa la parole à Tourandocte. Et vous , grande Princesse , lui dit-il , vous savez quel serment vous lie , & à quoi vous êtes soumise , si vous ne nommez pas aujourd'hui le Prince dont on vous a demandé le nom.

Le Roi, persuadé qu'elle ne pouvoit répondre à la question de Calaf, lui dit : Ma fille, vous avez eu tout le temps de rêver à ce qu'on vous a proposé ; mais quand on vous donneroit une année entière pour y penser, je crois que malgré votre pénétration, vous seriez obligée d'avouer à la fin, que c'est une chose impénétrable pour vous. Ainsi, puisque vous ne sauriez la deviner, rendez-vous de bonne grace à l'amour de ce jeune Prince, & satisfaites l'envie que j'ai de le voir votre Époux ; il est digne de l'être & de régner avec vous après moi sur les peuples de la Chine. Seigneur, dit Tourandocte, pourquoi vous imaginez-vous que je ne saurois répondre à la question de ce Prince ! cela n'est pas si difficile que vous le pensez ; si j'eus hier la honte d'être vaincue, je prétends avoir aujourd'hui l'honneur de vaincre. Je vais confondre ce jeu-

ne téméraire, qui a eu trop mauvaise opinion de mon esprit. Qu'il me fasse sa question, & j'y répondrai.

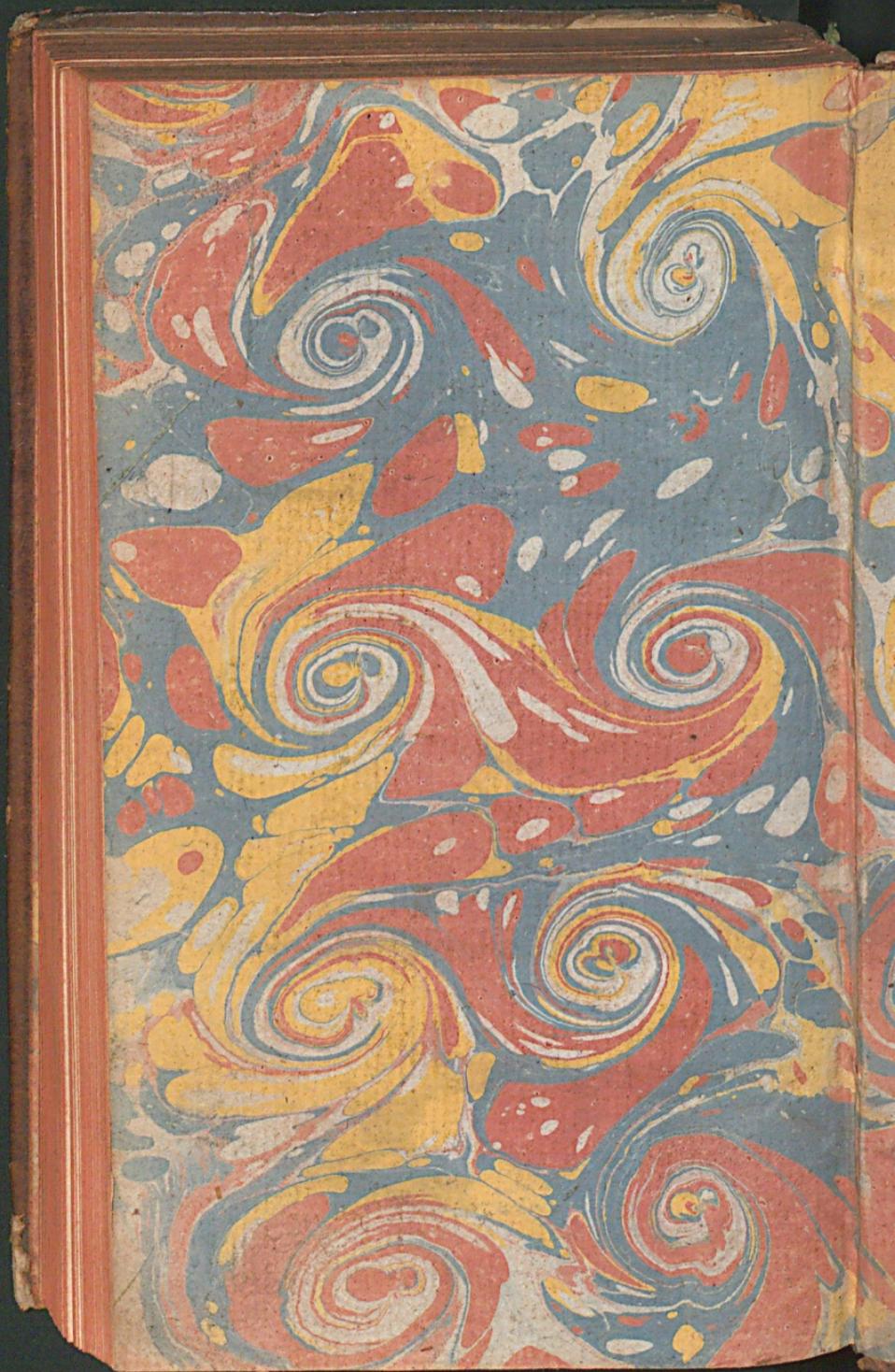
Madame, dit alors le Prince des Nogais, je vous demande *quel est le nom du Prince qui, après avoir souffert mille fatigues & médié son pain, se trouve en ce moment comblé de joie & de gloire? Ce Prince*, repartit Tourandocte, *se nomme Calaf, & il est fils de Timurtasch.* Aussi-tôt que Calaf entendit prononcer son nom, il changea de couleur; ses yeux se couvrirent d'épaisses ténèbres, & il tomba tout-à-coup sans sentiment. Le Roi & toute l'Assemblée jugeant par-là que Tourandocte avoit effectivement nommé le Prince dont on lui demandoit le nom, pâlirent, & demeurèrent dans une grande consternation.

Fin du Tome second.

A PARIS,
De l'Imprimerie de QUILLAU,
rue du Fouarre, à l'Annonciation.
1766.

D. EC / 1982

(2)





ULB Halle
001 139 533

3/1

